

L'ÎLE AUX CENT JOURS

Gilbert D'Andria

L'île aux cent jours

ROMAN

ISBN : 978-2-9538457-0-9

© Bernard D'Andria, 2011
Tous droits réservés

Ce livre est dédié aux petits-enfants :

Gilbert Genco D'Andria

Rosalie Ece Hatchell

Stephan Bruce Wyatt

Donica B. Slack

Et arrière-petits-enfants :

Emma Grace D'Andria

Julia Caroline D'Andria

Sophia Eva Hatchell

Sophia Nicole Wyatt

Elise Michelle Wyatt

Charles Samuel Wyatt

Dylan Anthony Barnes

Colin Brian Slack

Avant-propos

Je me souviens jeune garçon de me réveiller au milieu de la nuit pour aller à la salle de bains et voir mon père dans la salle à manger ses feuillets tout éparpillés sur la table en train d'écrire. Il écrivait parfois jusqu'à trois à quatre heures du matin, s'octroyait un court sommeil, puis se rendait au bureau vers neuf heures et demie. À une heure de l'après-midi, il venait déjeuner à la maison, faisait une sieste d'une demi-heure et repartait au bureau. En fin d'après-midi, il se rendait au club pour jouer au bézigue ou au poker et retrouver ma mère. Cela a duré jusqu'à la fin de ses jours. C'était la routine à l'époque à Izmir.

Après que tout le monde se fut retiré dans sa chambre à coucher, mon père, se sentant sans doute libéré, ouvrait les tiroirs de la bibliothèque et en retirait ses dossiers. Il était heureux de pouvoir se retrouver parmi ses personnages qu'il manipulait avec un sourire aux lèvres. Parfois, me voyant l'observer, il me jetait un sourire amusé sans rien dire. Plus tard, lorsqu'il s'était convaincu que je pouvais comprendre, il me lisait ses contes ou ses poésies, ne se souciant pas beaucoup si j'arrivais à saisir les subtilités.

Comme il écrivait à la plume, d'une écriture presque illisible, que lui-même parfois n'arrivait pas à déchiffrer, je le suppliais de taper ses écrits. Il le fit pour certains mémoires

de famille, des contes et une partie de ses poèmes. Il ne tapait que les articles qu'il devait envoyer au *Journal d'Orient* sous le pseudonyme de Germain Arland ou « G. A. ».

Quand je lui demandais quand il pensait publier tant de travail, il me répondait : « Je te laisse t'en occuper. » Et depuis plus de cinquante ans, j'ai trimballé ses ouvrages dans des malles autour du monde avec pour mission un jour de les en exhumer.

Ses amis, parmi lesquels les propriétaires du *Journal d'Orient*, Mme Loreley et M. Albert Karasu, le pressèrent de publier, sous forme de feuilleton, *L'île aux cent jours* dont il leur lisait des chapitres lors de réunions ou de dîners. La publication commença le 27 juin 1962.

Le tirage du journal augmenta après quatre ou cinq épisodes. Mais bientôt, les lecteurs francophones grecs et juifs commencèrent à demander l'arrêt de la publication de *L'île aux cent jours*. Parmi les raisons données, l'indécence des personnages dont leurs enfants lisaient avidement et en cachette les aventures. La pression se fit de plus en plus forte, des notables de la communauté grecque et juive appelant régulièrement M. Karasu pour lui demander de mettre un terme à cette publication.

Un jour, Mme Loreley, malgré sa consternation, se résolut à appeler mon père et, s'excusant de sa part et de celle de M. Karasu, l'informa que le dernier chapitre publié serait « L'aube de ce matin-là » avec comme mention finale : « Fin de la première partie ». Cela permettait au *Journal d'Orient* de sauver la face. C'était en novembre 1963.

Je ne sais combien d'autres chapitres de *L'île aux cent jours* sont encore cachés dans les malles. Je ne crois pas

qu'après cet incident mon père continua à beaucoup écrire sur les personnages de Büyük Ada.

Pour ce livre, j'ai dû faire un choix parmi les publications au *Journal d'Orient*, les textes dactylographiés criblés de modifications et de corrections et les manuscrits que je suis parvenu à déchiffrer.

Les personnages de *L'île aux cent jours* sont réels mais leurs noms sont inventés. L'action se déroule à une époque où, à Istanbul, la population grecque comptait plus de cent mille âmes et la population juive plus de vingt mille. Cette minorité était très influente et matériellement en contrôle du commerce et de l'industrie.

Le français étant la langue internationale de l'époque, le lecteur francophone de Turquie pouvait être d'origine turque, française, italienne, grecque, juive ou arménienne. La livre turque de 1946 vaudrait 4,25 dollars d'aujourd'hui. Autrement dit, lorsque dans le chapitre VII, Kopría laisse un billet de 50 livres, c'est comme s'il laissait 210 dollars d'aujourd'hui.

Quant aux contes que j'ai ajoutés à ce livre, c'étaient le petit plaisir de mon père. Un fait divers dans un journal qui retenait son attention, une histoire inédite qui lui était racontée, et il en faisait un conte.

Un jour qu'il nous rendait visite, il resta un moment seul avec la femme de ménage. Ma femme et ma mère étaient sorties pour faire des emplettes et moi j'étais au bureau. Avant de partir, ma femme avait donné ses instructions journalières à la femme de ménage, mais en rentrant vers

quatre heures de l'après-midi, à son grand étonnement et celui de ma mère, aucune des tâches ménagères n'avait été faite. La femme de ménage était assise devant mon père sur le canapé, lui un cahier sur les genoux, des tasses de café vidées sur la table. Il l'avait retenue pour prendre des notes sur sa vie, son mari, ses enfants, sa belle-mère, ses voisins et des incidents qui s'étaient produits et dont elle se souvenait. Il répondit à ma mère : « Mais c'était très intéressant ! »...

Bernard D'Andria
Atlanta, GA
23 novembre 2010

L'île aux cents jours

L'écrivain qui se cache sous le pseudonyme élégant et bien français « Germain Arland » est un ami que je connais bien.

Spirituel, érudit, il a écrit des contes à la manière de Guy de Maupassant mais saupoudrés avec le poivre rouge usé par Panay Istrati, le fameux conteur français d'origine gréco-roumaine qui eut l'honneur d'être présenté au public par Romain Rolland et dont les ouvrages *Kyra Kyralina*, *Les Chardons du Barayan*, *Kato sto yallo*, se lisent encore avec infiniment de plaisir.

Je ne dévoilerai pas le nom vrai de Germain Arland puisqu'il ne souhaite pas de popularité et se contente d'avoir beaucoup lu, beaucoup retenu et, à ce qu'on m'a rapporté, de pouvoir réciter par cœur sans une hésitation tout *Cyrano de Bergerac*.

Je tiens à dire cependant que si cet écrivain de langue française, enfant du pays ayant été très probablement élevé et éduqué par des prêtres ou des frères des missions françaises, voulait bien envoyer ses contes à Paris, il trouverait – sans nul doute – un éditeur intelligent prêt à les lancer.

Car les personnages qu'il met en scène sont vivants, amusants comme ceux de Georges Courteline, réalistes

comme ceux d'Émile Zola et son style pénétrant, mordant, est bien celui d'un maître de la plume.

Les études et contes que *Le Journal d'Orient* a publiés ne sont qu'une faible partie des écrits que Germain Arland doit conserver chez lui. J'aurais bien voulu les lire, sûr d'y trouver des pages de psychologie, la peinture des mœurs d'une société que nous coudoyons.

Et j'aurais bien voulu aussi rencontrer le distingué écrivain pour lui dire toute mon admiration pour son talent incontestable de conteur. Peintre coloriste et scrutateur d'âmes.

Jean de Peyrat

Journal d'Orient, « Chroniquettes », 10 août 1962

L'île aux cent jours

Pour servir de préface

Vers la fin de la dernière guerre, ayant été mis à la porte par mon propriétaire pendant que je villégiaturais à Büyük Ada, force me fut de passer l'hiver et l'été suivants sur cette île, en garni auprès d'une Grecque aborigène.

Büyük Ada présente deux aspects. Celui, d'abord, que lui connaissent les villégiaturants et qui respire l'opulence ; les quais en esplanade entourés de balustrades en pierre, le débarcadère par où les voyageurs débarquent entre une double haie de badauds ; les blanches villas noyées dans la verdure, les hôtels avec leurs terrasses et leurs larges perrons, les rues principales où trottent, en faisant résonner leurs sabots ferrés sur l'asphalte, un couple de chevaux traînant des landaus en osier garnis d'une tente qui protège leurs occupants contre le soleil. Et, aussi, celui du délassement et des belles promenades, des collines ombragées par les pins, du bridge, du bézigue et du poker, des bains de mer et des tenues d'été extravagantes. C'est celui que je connus d'abord et ce n'est pas de celui-là que je compte vous entretenir.

Je vous entretiendrai de celui que j'ai eu l'occasion de découvrir : l'île vue par l'envers de son décor avec sa population laborieuse concentrée aux alentours du *tcharchi*, la vie de tous les jours, du côté des acteurs et des coulisses – les villégiaturants étant les spectateurs.

Le titre « L'île aux cent jours » pourrait paraître étrange de prime abord. Mais les insulaires m'ont souvent déclaré que la vraie saison, grâce à laquelle la population vit et prospère, n'excède pas cent jours. Cent jours de travail intense consacrés à l'exploitation intensive des villégiaturants. En prévision de ces cent jours, hommes et femmes se mobilisent et se mettent, pour ainsi dire, sur le pied de guerre. Les habitants abandonnent leurs maisons aux locataires, ou les louent chambre par chambre, se réfugiant dans les greniers, les sous-sols et les caves. Il y en a même qui couchent sur des terrasses à la belle étoile. Puis la saison finie, ils regagnent leurs pénates, s'abandonnent aux plaisirs du repos bien gagné, festoient chez eux en compagnie de leurs amis, avec la quiétude des fourmis qui ont fait leur provision pour l'hiver.

Büyük Ada représente en petit ce que devrait être, en grand, un état prospère. Il y entre, chaque année, plus d'argent qu'il n'en sort. Mais je ne compte pas vous faire un cours d'économie politique. Je me contenterai de vous raconter quelques histoires sur ses habitants.

Gilbert D'Andria
27 juin 1962

I

L'éphore

Les élections pour la nomination d'un nouvel éphore évincèrent le manchot Nicoli, le richissime marchand d'eau, au profit d'un insulaire qui faisait figure d'aristocrate : Zénon Toutoukis, personnage important s'il en fut. Car, bien qu'enfant du pays et apparenté à Kotcho le gargotier, Poulakias le marchand de crabes et Calliopi débitante de tabac et trafiquante d'héroïne, il était chef comptable et fondé de pouvoirs de la Banque de Crédit et de Commerce de Beyoglu.

Ce n'était pas tout. Propriétaire de deux maisons, dont il louait l'une et habitait l'autre, parlant passablement le français, toujours habillé comme un monsieur cossu, cet homme, de taille et de proportions gigantesques, forçait à ce point la considération de ses compatriotes que plus d'un n'osait pas le tutoyer.

Ce n'est pas seulement parce qu'il jouissait d'une position en vue et possédait une imposante garde-robe qu'on l'avait préféré à Nicoli. On avait jugé ce dernier indigne d'assumer les fonctions d'éphore à cause des scandales de sa vie privée et sa réputation de paillard. Or, il se trouvait que Nicoli subvenait par des dons annuels considérables à la

caisse de secours et aux œuvres de bienfaisance de la communauté, tandis que Zénon, connu du reste pour sa pingrerie, n'y contribuait en comparaison que par des bagatelles.

Aux reproches concernant sa vie privée, Nicoli rétorquait que lui, au moins, était régulièrement marié, tandis que Zénon vivait depuis huit ans en concubinage avec une certaine Anna sur laquelle on avait jadis plus que jasé.

Nicoli assurait qu'il pouvait à tout moment produire le témoignage et citer les noms des personnes qui, autrefois, avaient couché avec elle, moyennant un modeste cachet, dans une maison de rendez-vous de Beyoglu.

Il se forma ainsi un parti Nicoli et un parti Toutoukis et d'après discussions s'engagèrent entre les deux camps.

Le métropolitain des îles, récemment nommé et peu au courant des affaires privées de ses ouailles, s'émut de ces controverses. Il enquêta, convoqua Zénon, et, dans un discours ambigu et bienveillant, où beaucoup de choses étaient insinuées sans être dites, lui fit entendre que le meilleur moyen de mettre un terme aux cabales, serait pour lui de régulariser sa situation.

Or, Zénon était un vieux garçon têtu qui avait des principes. Et s'il estimait qu'il n'est pas déshonorant de vivre avec une maîtresse, il considérait humiliant d'en être réduit à l'épouser. Selon lui, un Toutoukis se devait de ne donner son nom qu'à une femme qu'il aurait épousée vierge. Mais il était trop attaché à celle qui, depuis un quart de siècle, ne l'était plus pour avoir la force de l'abandonner.

Et d'abord, Anna le soignait admirablement. Affligé d'une maladie du cœur, Zénon vivait dans l'obsession d'être terrassé par une attaque. Mais il n'entendait pas aliéner le

« patrimoine immobilier des Toutoukis » – c'est ainsi qu'il définissait ses deux maisons – aux dépens de ses deux sœurs et en faveur d'une Anna sur le passé de laquelle il était – et pour cause – pleinement édifié.

Zénon avait, en effet, deux sœurs vieilles filles : les demoiselles Cléoniki et Lambrini Toutoukis, auxquelles il avait résolu de léguer ses propriétés, après avoir assuré matériellement l'avenir de sa maîtresse. Il jugeait équitable que ses sœurs, issues du pur sang des Toutoukis, héritassent de ses biens. Telle était sa théorie, et il ne se faisait pas faute, à l'occasion, de l'exposer à tout venant.

Or, ce patrimoine dont il parlait comme s'il s'agissait de biens ancestraux transmis immémorialement de père en fils, avait une origine assez récente et ne provenait pas d'une source limpide.

En 1936, Zénon Toutoukis, âgé de vingt-cinq ans, était devenu l'amant de cœur de Mme Hariklia.

Mme Hariklia, quarante-huit ans, tenait clandestinement, rue Balo à Beyoglu, une maison de rendez-vous bien achalandée.

Il n'était à cette époque qu'un petit employé de banque dépourvu de meubles et d'immeubles. Il avait connu l'entremetteuse un jour que ses amis avaient insisté pour l'entraîner « dans un bordel ». C'est ainsi qu'ils avaient qualifié la maison de Mme Hariklia.

On ne sait comment l'affaire se corsa. Le fait est que Mme Hariklia s'attacha au jeune Zénon Toutoukis. Elle ne tarda pas à l'installer chez elle et à l'investir de sa pleine confiance. C'est lui qui s'occupait de ses placements, car Mme Hariklia prêtait sur gage.

Si une broche en brillants sur laquelle avaient été avancées mille livres était vendue à l'échéance, faute de remboursement, trois fois ce même montant, la différence était partagée entre Zénon et Heraklia.

Il maniait librement les fonds de sa protectrice, soignait ses transactions sur l'or et les valeurs. Toutefois, il était tenu à l'écart du personnel de la maison et elle ne le laissait jamais pénétrer dans le salon où se rassemblaient les filles.

Mais lorsque quelques années plus tard, Heraklia fut obligée de se faire opérer, elle confia la gérance de l'entreprise à Zénon qui, afin de pouvoir s'y consacrer convenablement, sollicita et obtint de sa banque un congé de quarante-cinq jours. Heraklia jugeait que ce serait vraiment dommage que de laisser chômer une affaire aussi prospère, alors qu'elle disposait d'un administrateur aussi habile que Zénon. Ainsi l'appât du lucre l'avait emporté, chez elle, sur la jalousie. Le jour où Zénon se trouva en présence d'Anna avec laquelle il avait autrefois joué, enfant, dans les rues de Büyükkada, celle-ci avait eu la journée la plus chargée de sa carrière. Il lui fut impossible de pouvoir quitter la maison avant minuit. Dehors il neigeait. Anna pria Zénon de la reconduire chez elle. En route, elle lui raconta ses labeurs et ses déboires, et s'épancha auprès de lui avec le laisser-aller qu'elle aurait manifesté envers une collègue. Certains clients avaient des prétentions odieuses, des caprices hideux. Le métier était bien dur ! Si jamais elle avait la chance de trouver un ami qui accepterait de la « ramasser », nul désormais ne la reverrait plus rue Balo ni ailleurs.

Un soir, Zénon la retint à la maison pour toute la nuit et pour lui seul, et lorsque Hariklia mourut, peu de temps

après, à l'hôpital, des suites de son opération, il s'acheta une première maison à Büyük Ada et s'y installa avec Anna.

Les premiers temps de la vie en commun furent atroces. Le passé d'Anna obsédait Zénon et l'affolait de jalousie. Ce n'étaient que soupçons, scènes perpétuelles. Mais les soupçons étaient illégitimes et les scènes injustifiées. Depuis qu'elle avait été recueillie par Zénon, elle n'avait plus songé, un instant, courir l'ombre d'une aventure. Elle était saturée de ballottements et son tempérament la protégeait naturellement contre toute récidive.

C'était une personne calme qui avait pratiqué la galanterie comme d'autres, pour gagner leur vie, travaillent à enfiler des perles.

Son physique reflétait son caractère : une femme gras-souillette, blanche, à la démarche tranquille et aux mouvements lents. Sa voix traînait comme le reste de sa personne.

À présent, Zénon était presque rassuré. Non seulement la vie en ménage était devenue possible. Elle lui paraissait douce et confortable.

Malgré son passé équivoque, il avait, comme son amie, des inclinations bourgeoises. Anna entretenait la maison avec un souci extrême de propreté. Elle soignait les meubles, brossait les complets de Zénon, lui préparait les plats qu'il aimait et des entremets variés qui chatouillaient sa gourmandise. Par-dessus le marché, elle était économe. Zénon se sentait comblé.

Or, en le tirant de sa quiétude, le métropolitain déchaîna chez ce pédant une véritable tempête sous le crâne. Il lui fallait ou convoler en justes noces avec la femme qu'il avait résolu de n'épouser jamais, ou risquer de devoir renoncer à ces fonctions d'éphore qu'il avait convoitées toute sa vie. Le

métropolitaine ne l'avait pas nettement placé devant ce dilemme, mais sous l'ambiguïté des propos, il avait justement cru discerner une menace.

En apprenant la démarche du prélat, tous les partisans de Zénon l'engagèrent à en profiter pour mettre un terme à une situation équivoque et, désormais, déraisonnablement compromettante. Ils relevaient le dévouement d'Anna, ses talents de maîtresse de maison, de cuisinière et d'infirmière.

L'attitude d'Anna, en cette circonstance, fut parfaite, c'est-à-dire exactement celle qu'il eut souhaité lui voir adopter. Elle demeura neutre, n'exigea rien, ne suggéra rien, le laissa libre d'agir à sa guise.

Elle en fut récompensée. Un matin, au moment de sortir de chez lui pour prendre le bateau comme d'habitude, il lui recommanda, sur un ton très simple, de s'occuper d'urgence d'obtenir son extrait de baptême et de le lui remettre, avec son *nufus*, afin qu'il pût procéder aux formalités de leur mariage. Il y mettait une seule condition : quoiqu'il advînt, il entendait que les deux maisons dont il était propriétaire revinssent à sa mort à ses deux sœurs, Cléoniki et Lambrini.

Anna fondit en sanglots et se jeta à son cou.

La cérémonie à la municipalité se déroula discrète et sans faste.

Mais Zénon n'eut pas la force de refuser à sa femme qu'à la cérémonie religieuse, elle conviât quelques intimes et qu'elle fût suivie d'une petite réception à la maison. À l'annonce du mariage, Nicoli, avec magnanimité, s'offrit à devenir le *koumbaro*. Il fallut lui concéder le droit de convier à la noce d'autres invités.

Anna ne pouvait concevoir de se présenter à l'église pour la bénédiction nuptiale autrement qu'en robe blanche, d'autant plus qu'on se trouvait en été. Elle assortirait cette tenue discrète de mariée en couronnant sa tête d'un petit chapeau blanc. Elle ne put s'empêcher également de se faire confectonner, pour la circonstance, un trousseau jugé indispensable.

Bientôt, elle fut entraînée à élargir le nombre de ses invités. Elle s'était aperçue qu'il lui était impossible d'inviter un tel, sans aussi inviter tel autre. Enfin, poussée par quelques amies et une envie folle couvée depuis sa lointaine prime jeunesse, ayant, aux derniers moments, arraché son consentement à Zénon, elle parut à l'église avec des voiles blancs et une traîne de mariée que soutenaient deux fillettes insulaires couronnées de fleurs.

On accourut de toute part pour ne pas manquer ce spectacle. À la sortie, le couple, se donnant le bras, fut accueilli par de blanches averses de riz.

Le soir, chez Zénon, il y eut une beuverie suivie d'un souper froid qui rassembla soixante personnes et qui, au milieu des vivats et des chants, se prolongea jusqu'aux premières lueurs du matin.

II

Panayota et le charbonnier boiteux

Yacoumi, celui qu'on appelait le charbonnier boiteux, était, à proprement parler, unijambiste.

Il avait été autrefois propriétaire d'une grande barque à moteur qui faisait le transport du charbon de bois en Marmara. À la suite d'un accident de machine, on avait dû lui amputer la jambe. Son bras gauche, également, ne fonctionnait qu'à demi. Il marchait en s'aidant d'une béquille.

Panayota, qui l'avait écouté en silence, baissa les yeux, demeura un instant figée, puis déclara au charbonnier :

— À quelle heure veux-tu que je vienne ?

Il répliqua, incrédule :

— Tu viendrais vraiment ?

Panayota affirma gravement :

— Je viendrai.

— Je serai chez moi à partir de six heures.

Panayota était l'épouse du jeune chauleur Anesti. Depuis que celui-ci, miné par la tuberculose, avait dû s'aliter, le charbonnier avait repris sur Panayota ses anciennes pressions. Il la savait, à présent, en détresse. On faisait des quêtes pour elle. Ses voisins envoyaient chez elle de la nourriture. Le médecin soignait gratis le malade.

Mais le charbonnier boiteux, propriétaire de la chambre où le couple logeait au-dessus de sa boutique, réclamait les arriérés du loyer et menaçait Panayota de la mettre à la porte.

Elle était allée le prier d'avoir pitié d'elle :

— Pourquoi veux-tu que j'aie pitié de toi, puisque tu ne veux pas te montrer gentille ?

Elle avait répondu d'un air faussement candide :

— En quoi puis-je me montrer gentille ?

— En venant me trouver à la maison. Ah ! Pauvre sotte ! Combien de soucis te serais-tu épargnés ! Ton mari lui-même ne s'en porterait que mieux. Tu pourrais le soigner comme il faut et finir par le guérir.

C'est alors qu'après avoir réfléchi, Panayota avait répondu :

— Je viendrai.

Panayota avait vingt-trois ans, Anesti vingt-six. C'était une brune très douce malgré ses traits tirés qui donnaient une espèce de rigidité à son visage. Ses cheveux lisses étaient partagés par une raie au milieu et noués en un petit chignon derrière la tête.

Le même soir, elle dit à Anesti : « *Aghapimou*, je m'absenterai pendant une heure. J'irai à l'éphorie, puis à la pharmacie. J'ai mis, à côté de toi, un verre d'eau. J'espère que tu n'auras besoin de rien. En tout cas, je reviendrai le plus vite possible. »

Elle s'était mise en route vers l'Amoudhia, où habitait Yakoumi. Il vint lui ouvrir avec un large sourire. Elle le suivit dans la chambre à coucher.

Il la fit asseoir sur son lit et, d'un mouvement brutal, l'attira contre lui. Panayota le laissa faire sans broncher.

— Garce ! lui dit-il, pourquoi m'as-tu fait languir si longtemps ?

Et il frottait sans arrêt sa grosse moustache contre ses lèvres. Il la renversa sur le lit, glissa sa main dans son corsage. Elle demeurait passive.

Il lui dit :

— Il faudra me donner un coup de main. Tu sais bien que je suis infirme.

Elle dut lui tirer ses bottes, l'aider à se dévêtir. Elle détourna son regard lorsqu'elle aperçut le moignon.

Ensuite, elle l'aida de nouveau à se rhabiller, à rechausser ses bottes, puis lui dit :

— Donne-moi cinquante livres.

— Bigre, tu n'y vas pas de main morte, fit-il en se rem-brunissant.

— J'en ai absolument besoin, insista-t-elle.

Il s'exécuta d'assez mauvaise grâce :

— Quand va-t-on se revoir ?

— Quel jour veux-tu que je revienne ?

— Après-demain, vers la même heure.

— Je viendrai...

En sortant, elle se rendit à la pharmacie, puis regagna sa chambre.

— Ai-je trop tardé ?

— Eh ! dit le pauvre malade, il y a bien deux heures que tu es partie...

— Vraiment ? Je n'ai pas réalisé. On m'a retenue longtemps à l'éphorie. Ils m'ont donné dix livres et m'en ont

promis dix autres pour la semaine prochaine. Puis, je me suis rendue à la pharmacie faire l'ordonnance...

Elle s'assit sur son lit. Il l'enlaça, l'attira à lui. Elle lui tendit ses lèvres, en fermant les yeux.

Tous les trois jours, elle s'acheminait vers l'Amoudhia.

Mais il arrivait au charbonnier boiteux de ne pouvoir résister à la tentation de lui rendre visite dans sa chambre et il y montait, sous prétexte de prendre des nouvelles du malade. C'étaient de bien mauvais moments pour Panayota, car il s'éternisait. Et il la fit souvent passer par des transes, comme ce soir-là où, profitant du fait qu'il se trouvait assis auprès d'elle, devant une table recouverte d'une nappe qui les masquait en partie, il avait plongé sa main sous sa jupe, la forçant de demeurer impassible, de peur qu'un mouvement de sa part ne la trahît.

Une autre fois, Anesti s'étant endormi, il en avait profité, tout en pressant sa poitrine, pour la baiser longuement sur la bouche, face au lit où le pauvre malade endormi était couché.

Une nuit, pendant qu'elle se déshabillait, elle entendit Anesti lui dire :

— Tu as une tache noire sur le cou. Qu'est-ce que c'est ?

Elle aperçut alors sur son cou, dans le miroir, l'empreinte des doigts du charbonnier :

— Je me suis sans doute barbouillée, Dieu sait comment...

À l'aide d'un morceau de coton imbibé d'alcool, elle se nettoya et s'empressa de revêtir sa chemise de nuit, de peur qu'il n'y eût d'autres empreintes sur son corps...

L'état d'Anesti brusquement empira, une pleurésie s'étant déclarée, et le médecin ne cacha pas à Panayota qu'il fallait s'attendre au pire. On lutta contre le mal, néanmoins : une légère amélioration se manifesta et Panayota se reprit à espérer.

Mais une nuit, d'affreux cris alertèrent le quartier et les voisins devinèrent de suite qu'Anesti était mort. Il avait, en effet, subitement expiré dans les bras de Panayota, tandis qu'elle lui donnait à boire une orangeade.

Il eut de belles funérailles dont Yakoumi acquitta les frais et Panayota, qui avait à cœur d'édifier un tombeau à son mari, finit par persuader le charbonnier d'en assumer la dépense.

Les travaux durèrent deux mois.

Une ou deux fois par semaine, Panayota, tout de noir vêtue sous ses voiles de veuve, se dirigeait vers l'Amoudhia. Arrivée chez le charbonnier, elle se dévêtait, apparaissait en chemise rose.

— C'est ainsi que tu me plais, lui disait-il. Je ne puis te souffrir en noir.

Lorsque le tombeau fut prêt et qu'il en eut réglé la facture, Yakoumi vint l'annoncer à Panayota et, en passant, lui demanda quel jour elle comptait le rejoindre.

— Jamais ! lui répliqua-t-elle.

Il n'en crut d'abord pas ses oreilles et demeura, un moment, stupide.

— Et pourquoi ?

— J'ai couché avec toi d'abord dans l'espoir de sauver mon mari, ensuite pour me payer des vêtements noirs, enfin pour pouvoir lui ériger un tombeau. Maintenant que c'est

fait, tu n'as plus rien à attendre de moi. Tu me fais horreur, comprends-tu ? Tu m'as toujours fait horreur...

— Eh bien ! Tu es une garce. Après tout ce que j'ai fait pour toi et ton cornard de mari...

— Je ne te dois rien. Tu m'as donné ton argent. Je t'ai donné mon corps. Donnant, donnant. Nous sommes quittes.

— Voyons, Panayota, finit-il par dire, ce n'est pas possible... Tu ne parles pas sérieusement...

— Pourquoi veux-tu que je plaisante ? En quoi peux-tu m'intéresser ? Tu es laid, tu es vieux, tu es infirme, tu me dégoûtes ! J'ai envie de cracher sur toi, c'est tout !

Le lendemain, elle déménagea et s'installa dans une chambre chez une autre veuve, Cléanthi. Pour vivre, elle alla aux lessives. Tous les matins, on pouvait l'apercevoir sortant de chez elle, sous ses voiles de veuve, un paquet sous le bras. Arrivée à destination, elle quittait ses vêtements noirs, les suspendait soigneusement, enfilait sa robe de travail, retroussait ses manches et s'attelait à la besogne.

Régulièrement, elle donnait un *trisaghion* en mémoire de son mari et, souvent, se rendait au cimetière déposer des fleurs sur sa tombe et y pleurer en se lamentant à grands cris...

Le charbonnier boiteux n'avait pas, au début, perdu tout espoir de la reconquérir. Il lui avait dépêché des intermédiaires. Elle lui avait, en retour, mandé des invectives, en l'accablant de malédictions.

Un jour, il la rencontra dans la rue et osa la suivre sur sa béquille, en murmurant derrière son dos.

— Catin, point n'est besoin de faire la fière. Je t'ai eue après tout ! Je t'ai...

Elle ne s'était pas détournée.

Un autre jour, il l'avait de nouveau suivie, en susurrant derrière elle :

— Je ne t'en veux pas, va ! Je suis toujours là, si tu as de nouveau besoin, un jour, de mes sous...

Elle se retourna, grimaçante :

— Tu es encore vivant, monstre ? Tu n'as pas encore crevé ?

Une autre fois, obligée de traverser son ancien quartier, elle l'aperçut, debout sur sa béquille, devant sa boutique. Les yeux fixés sur elle, il se mit à ricaner.

Panayota, hors d'elle, fit irruption sur lui. Les deux aides de Yakoumi accoururent. Mais il avait seulement titubé et s'était maintenu debout sur sa béquille.

— J'aurais pu tomber et me tuer, lui dit-il sur un ton doux de reproche.

Plus grimaçante que jamais elle lui cria :

— Puisses-tu crever le plus vite possible pour que je vienne emmerder ta tombe.

Et elle s'en fut après lui avoir lancé un regard haineux de défi. Cette altercation entre eux fut la dernière.

Durant la saison, pour se donner quelque répit et se délasser du blanchissage, Panayota s'engageait au Luna Parc de cinq heures de l'après-midi à une heure du matin, comme laveuse de vaisselle.

III

La mort de Thodoros

Thodoros était un jardinier qui entretenait, à l'année, les jardins de plusieurs villas. Sa femme, Marianthi, était une des trois Marie de la rue Güzeldjami, les deux autres étant Marigho et Marikaki.

Il avait auprès de lui sa belle-mère, la vieille Iphigénia qui, bien que sourde comme un pot et âgée de quatre-vingts ans, portait un solide râtelier et jouissait d'un appétit inaltérable.

Par cette matinée de dimanche, en plein cœur de la saison, le *tcharchi* était rempli de villégiaturants s'affairant aux emplettes.

Soudain, il se produisit une sorte de remous dans la foule. Deux hommes venant de l'Amoudhia traversèrent le *tcharchi* au pas de course et, passant par devant le magasin de Calliopi, lancèrent quelques mots en direction de cette dernière. On la vit alors pâlir, se lever, pousser un cri et se tirer les cheveux. Des commères accoururent et il y eut de suite, devant le magasin de Calliopi qui faisait face à la rue Güzeldjami, un attroupement. La nouvelle, bientôt, circula de bouche en bouche : Thodoros, le jardinier, qui s'était

rendu de bon matin au hammam, s'y était subitement trouvé très mal. Ces deux garçons qui couraient, allaient aviser le Dr Govolos.

— Il faut de suite prévenir Marianthi, dit Calliopi. Son mari peut trépasser d'un moment à l'autre. Elle pourrait, un jour, nous reprocher de ne l'avoir pas prévenue.

— En voilà encore un dont tu as déjà fait un mort ! lança Fassoula, sarcastique.

Calliopi, très agitée, répondit à Fassoula :

— *Vré* Fassoula, qu'est-ce que l'homme après tout ? Aujourd'hui, tu les vois debout, demain gisant. Il faut de suite aviser Marianthi.

C'était aussi l'avis d'Evdhoxia que le rassemblement avait attirée dans le bazar.

— Mais qui se chargera de la prévenir ? demanda Marigho.

— Moi, dit Evdhoxia d'un ton courageux et résolu. Il faut bien que quelqu'un se sacrifie.

Calliopi, qui brûlait, comme Evdhoxia, d'aller porter la mauvaise nouvelle, déclara :

— Nous pourrions y aller toutes les deux.

Evdhoxia, qui tenait à l'exclusivité, répondit :

— Nous l'effraierions inutilement en nous présentant à deux. Vas-y seule, si tu veux, et débarrasse-moi de cette corvée.

La voiture de Dr Govolos traversa le *tcharchi* au galop de ses deux chevaux. Des cris suppliants s'élevèrent :

— Sauvez-le, docteur ! Sauvez notre pauvre Thodoros.

Mais pas un trait du visage imperturbable du docteur ne bougea.

Marianthi, qui était en train de préparer le pilaf dominical, ayant eu l'impression qu'il se passait quelque chose d'insolite dehors, apparut sur le pas de sa porte.

Calliopi et Evdhoxia se précipitèrent vers elle :

— *Ach !* Marianthi...

— Qu'y a-t-il ? fit-elle effrayée.

— Thodoros !

Marianthi se mit à pousser des cris. Prévenue à son tour, la vieille Iphighénia se présenta, le visage inondé de larmes, et ouvrant déjà à sa fille ses bras condoléants.

Mais Evdhoxia, la repoussant, entraîna avec elle Marianthi :

— Ce n'est rien ! Tout à l'heure, au hammam, Thodoros s'est senti mal. On a appelé le Dr Govolos. Allons y voir !

Elle prit le bras de Marianthi et toutes deux se hâtèrent vers le hammam, suivies par une dizaine de curieux.

Quant à la vieille Iphighénia, demeurée seule au milieu de la rue, le visage baigné de larmes, elle se mit, comme les pleureuses antiques, à se lamenter sur le sort du héros :

— *Thodoré ! Thodoré ! Ach Thodoré !*

On vit s'avancer le marchand de bois Louka, dont la boutique était proche du hammam. On l'entoura.

— *Pai o* Thodoros ! (C'en est fait de Thodoros !) dit-il.

— Ça va donc mal ?

— Mal ? fit-il en ricanant. Il était déjà froid lorsque Govolos est arrivé. *Tou irté kolpos*. (Il a eu une attaque.)

— *Vai ! Vai ! Vai !* s'exclamèrent en cadence les femmes, comme les chœurs scandant « Alimonon ! » dans une tragédie d'Eschyle.

Un étrange cortège s'avançait. En tête, une nuée de gamins, puis des agents de police, ensuite, deux hommes portant un corps affaissé recouvert d'un pagne ; derrière,

effondrée au bras d'Evdhoxia, Marianthi sanglotante et lamentable. Enfin, seul dans son landau, le Dr Govolos l'air contrarié de cet encombrement qui empêchait sa voiture d'avancer...

La maison de Marianthi était cernée par une telle foule que les agents de police durent intervenir pour la forcer à se disperser. Haralambo, à coups d'épaule, s'était frayé un passage pour parvenir jusqu'auprès de Marianthi. En l'apercevant, elle s'écria sanglotante :

— Haralambo ! Haralambo ! Viens ! Viens ! Toi que Thodoros aimait, toi qui étais son meilleur ami !

Il venait lui proposer de se charger des funérailles. Il dut attendre que le gros des visiteurs allât déjeuner. Il hasarda alors :

— *Poté tha ton sikossomé ?* (Quand allons-nous l'enterrer ?)

À ces mots, Marianthi éclata de nouveau en sanglots.

— Je suggère, reprit Haralambo, que ce soit demain à dix heures.

À travers ses larmes, la veuve éplorée répliqua :

— Fais comme tu le juges bon, mon petit Haralambo. J'ai pleine confiance en toi. Je sais qu'il y aura des frais. N'oublie pas seulement que je suis désormais une pauvre veuve sans moyens. *Ach !* Comme Thodoros t'aimait, mon petit Haralambo...

— Suffit ! dit-il, tu peux compter sur moi...

Il fallait aviser à la toilette mortuaire que les Grecs dénomment *savanoma*. Evdhoxia était impatiente de s'en charger et offrit ses services compétents. Mais Haralambo lui déclara qu'il avait déjà mandé *Kona Katina*, dite *Mitarona*, qui passait pour experte dans l'art d'habiller les morts.

Evdhoxia se formalisa. Dans le corridor, elle prit à témoin plusieurs commères :

— La Mitarona ! Il a fait mander la Mitarona ! Ils verront ce qu'elle leur coûtera la Mitarona ! Elle fera la râfle sur tous les effets du défunt. Dans sa position, Marianthi aurait pu les vendre et en retirer pour elle en peu d'argent.

Evdhoxia poursuivit :

— La Mitarona ! Je ne sais comment elle a fait pour acquérir sa réputation. Voleuse, oui ! Mais experte ! Ce n'est pas pour me vanter, mais personne ne s'entend en toilette mortuaire comme moi ! *Xévro na savanoso !*

— Ne te tourmente pas, laisse-les faire, tant pis pour eux ! lui répétaient les commères en guise de consolation.

Mais Evdhoxia poursuivait sans les entendre :

— Je m'y connais mieux que la Mitarona, je peux le dire. Qui a donc fait le *savanoma* de Kyriako, de Nicoletta, de Margharo, la femme de Mitsaki, de la vieille Sapho et de tant d'autres ?...

Le cercueil avait été placé sur deux chaises avec, autour, des flambeaux empruntés à l'église voisine. Thodoros, la mâchoire serrée par la Mitarona dans un bandeau noué sur le crâne et qui faisait le tour des joues comme s'il eut souffert d'une rage de dents, avait le corps couvert par des brassées de fleurs provenant des jardins dont il soignait les parterres. Une vingtaine de personnes étaient groupées pour la veillée autour de Marianthi. La vieille Iphighénia, vidée de ses larmes, se tourmentait de ne plus en trouver à verser.

On parlait du mort. On ne tarissait pas d'éloges sur son compte. On ressassait les circonstances de son décès. Il venait à peine de s'étendre sur la plate-forme en marbre où

les baigneurs attendent la sudation, lorsqu'on l'avait vu se soulever, suffoqué, réclamant de l'air. On l'avait emporté dans la cabine ; on lui avait frotté les membres, aspergé d'eau froide le visage. Mais déjà il était raidi. À voix basse, cependant, on commentait : Quelle idée aussi de se rendre à son âge au hammam, par cette chaleur ! S'il était resté tranquillement chez lui, il serait sans doute encore vivant à cette heure.

À quoi, Nicoli, sceptique, répliquait :

— Son heure avait sonné, voilà tout ! Lorsque votre heure a sonné, il n'y a rien à faire, et l'on tourne l'œil.

Quelques-uns, parmi les veilleurs, avaient peine à tenir leurs yeux ouverts ; d'autres tenaient ferme, parce que la mort de Thodoros les avait excités comme un stimulant et avait chassé leur sommeil. Marigho confia à sa voisine Marikaki :

— Je tombe de faim ! (*Peftoun ta entera mou.*) Allons voir dans la cuisine s'il n'y pas quelque chose à manger.

Car les tasses de café noir que des voisines bienveillantes préparaient sans arrêt chez elles et servaient aux veilleurs ne suffisaient pas à apaiser leur faim. Mais, dans la cuisine, Margharo et Marikaki se heurtèrent à la vieille Iphighénia en train de dévorer, à la dérobée, une assiettée de rôti et de pilaf froids. Décontenancée d'avoir été surprise, elle expliqua d'un air embarrassé :

— Le chagrin et les larmes m'ont fait ressentir comme une défaillance, mes enfants ! J'ai compris qu'il fallait me mettre quelque chose dans le ventre, afin de pouvoir tenir debout.

Elle n'osa pas achever le contenu de l'assiette, malgré l'envie qu'elle en éprouvât.

— Vous auriez dû aller vous coucher, crièrent à la vieille sourde les deux femmes. À votre âge, il n'est pas permis de veiller...

— Moi ! protesta-t-elle, je ne veillerais pas Thodoros, mon enfant, Thodoros qui n'a jamais eu pour moi une parole amère.

Le gendre et la belle-mère se prenaient le bec constamment, mais les morts ne tardent pas à devenir des saints. Les deux femmes firent semblant d'être entrées dans la cuisine pour boire un verre d'eau, ce qu'elles firent. Marikaki souffla à Margharo :

— J'ai à la maison des *keuftés*. Allons manger et revenons.

Lorsqu'elles retournèrent dans la chambre mortuaire, Sophroniki était en train de vouloir faire absorber à Marianthi une tasse de bouillon chaud qu'elle avait apporté de chez elle.

— Impossible, mes amis, assurait Marianthi. Ça ne descend pas. Croyez que je dis vrai : je ne peux avaler quoique ce soit.

— Fais un effort, répliquait Sophroniki, bois-le de force, comme s'il s'agissait d'un médicament.

Alors, avec le stoïcisme de Socrate absorbant la ciguë, elle se mit à avaler le bouillon à petites gorgées et comme si l'absorption de chaque gorgée exigeait chaque fois de sa part un terrible effort.

La conversation des veilleurs se déroulait à présent sur des sujets divers sans rapport avec le mort, étendu inerte dans son cercueil et à qui la Mitarona venait de détacher le bandeau qui avait permis de resserrer sa mâchoire. Marianthi, elle-même, finit par prendre part à l'entretien d'un air triste si bien que le mort présent se trouva, par moments, oublié,

comme s'il n'eut été qu'endormi. Ce fut seulement avec le jour naissant et la perspective prochaine des funérailles que le mort reprit de la consistance.

À l'arrivée des prêtres, au moment de fermer le cercueil, chacun s'approcha pour donner le dernier baiser au défunt. Marianthi gémissante et en sanglots se mit à interpeller le cadavre :

— *Ach Thodoré !* Qui m'aurait dit, lorsqu'hier tu partais si joyeusement pour te rendre au hammam, que je te verrais mort et inerte aujourd'hui et que je me lamenterais sur ton cercueil ?! Qui t'aurait dit hier, lorsqu'en partant tu disais joyeusement « au revoir » à ta Marianthi, que tu la voyais pour la dernière fois, qu'on allait te rapporter mort dans cette maison qui est la tienne ?!

Et de lui reprocher :

— *Ach Thodoré*, pourquoi m'avoir fait ça !

Comme si sa mort eut été, de sa part, volontaire.

La vieille Iphighénia l'apostropha à son tour :

— Dis-moi qui, là où on t'emmène, reprendra tes chemises, ravaudera tes chaussettes, comme je le faisais ? Ah ! supplie Dieu de rappeler à lui la vieille Iphighénia pour que je me retrouve vite auprès de toi ! Ah que ne m'a-t-il rappelé à lui, moi, vieille, infirme et inutile, alors que tu étais encore jeune et si utile dans ce monde !

Mais, dans son for intérieur, elle savourait, irrésistiblement, l'avantage qu'elle avait sur le mort d'être vivante. Lorsqu'on leva le cercueil pour l'emporter, Marianthi et Iphighénia poussèrent interminablement des cris déchirants, ainsi qu'il convient, comme un ultime hommage à celui qui partait pour toujours.

Le cortège se mit en marche vers l'église. Lorsqu'il eut tourné l'angle de la rue, Marikaki brisa, sur le pavé, devant la maison, une cruche en terre cuite, ce qui conjure et chasse au loin l'esprit malin porteur de la mort...

IV

Portraits

Kokino – James Scouto – Les Kromidhia – Prodigalités de Dick Savegno – Christina vue par sa mère

Le soleil venait de se coucher, suivi d'un rapide crépuscule. Soudain, au loin, une sorte de grognement rauque, de beuglement prolongé. Je me trouvais au balcon. Ma propriétaire me dit :

— Ne vous effrayez pas, ce n'est rien ! C'est Kokino qui a de nouveau bu un coup de trop.

Le beuglement se rapprochait. Bientôt, un homme au visage chafouin, couleur brique, qui titubait sur ses jambes, fit son entrée dans la rue. Il aperçut Evdhoxia à sa fenêtre, cessa de beugler, s'arrêta et se mit silencieusement à se dandiner devant elle. On disait de lui qu'il était amoureux d'elle. Elle affectait d'en rire, mais en était flattée et se montrait envers lui bienveillante :

— Qu'est-ce qui te prend à me regarder comme ça ? lui dit-elle.

L'autre clignant des yeux, essaya de lui sourire. Soudain, il s'affaissa doucement sur le pavé. Evdhoxia sortit de sa maison et le poussa du pied :

— Eh ! Kokino, tu es de nouveau saoul comme une bourrique ? Veux-tu bien te lever ?

Mais Kokino n'émettait plus qu'un ronflement régulier. Il s'était endormi...

De son vrai nom Ali, Kokino, ainsi surnommé à cause de la couleur de son teint, était un Crétois qui parlait mieux le grec que le turc. Ivrogne invétéré, il était l'enfant gâté des insulaires. Il gagnait sa vie en servant de factotum aux boutiquiers du *tcharchi*. Il faisait les courses ou le portefaix, tirait l'eau des puits. Souvent, on le rémunérait avec une petite bouteille de raki. Lorsqu'il n'avait pas assez d'argent pour s'en acheter, il buvait cet alcool dénaturé, couleur de violette, que le Monopole vend comme combustible.

Ivre, Kokino perdait la tête et poussait ces beuglements qui m'avaient impressionné. Mais qui n'impressionnaient plus les insulaires. Il n'était pas toujours inoffensif. En état d'ébriété, il cherchait querelle, débitait des horreurs aux femmes, lançait des pierres sur les vitres des maisons. Mais les insulaires se montraient indulgents, quoi qu'il fit. Parfois, pour se divertir, ils l'entraînaient dans une taverne dont ils fermaient la porte, le soûlait jusqu'à lui faire perdre la raison et, faisant cercle autour de lui, le regardaient se livrer publiquement à toutes les excentricités. La fin était saluée par des hurrahs et des tonnerres de gros rire...

Tous les dimanches matins, après la messe, James Scouto, propriétaire d'une villa à Nizam, faisait un tour dans le bazar. C'était un vieux beau, petit et replet, qui tenait une canne à la main, portait une fleur à la boutonnière et se déplaçait à petits soubresauts, à la manière d'un jouet mécanique. Chaque fois qu'au cours de sa promenade il rencontrait un

gosse insulaire, il lui donnait une livre en argent dont il avait une provision dans sa poche. Son apparition, naturellement, faisait courir les gamins de toute part.

J'étais sceptique quant à ses intentions purement charitables. Je lui demandai, un jour, brusquement :

— Veux-tu me dire franchement pourquoi distribues-tu de l'argent à tous ces petits voyous ?

— Mais, mon cher, me répondit-il, c'est pour devenir populaire ! Si, demain, je me présente aux élections, je serais élu député...

Explication fallacieuse, naturellement. Comme dans ce vers de Rimbaud où les pioupiou « caressent les bébés pour enjôler les bonnes ».

James Scouto argentait les enfants d'insulaires pour acquérir du prestige auprès de leurs mamans. Boutiquières, coiffeuses, manucures, femmes ou filles de maraîchers ou de pêcheurs exerçaient sur lui une espèce de fascination.

La fille de ma propriétaire s'appelait Christina. Elle était mariée à Stélio, dit Kromidha, pêcheur de homards. C'était une blonde passablement fade, à jambes courtes et crinière bouffante, l'air assez déluré. Elle faisait partie des insulaires qui intéressaient James Scouto.

Lorsque je lui appris où je logeais :

— Quoi ? s'écria-t-il, chez la maman de Christina ? Alors tu la vois, Christina ? Dis-lui que M. James lui envoie ses compliments.

Aussitôt que j'eus l'occasion de voir Christina, je lui fis innocemment la commission. Elle devint perplexe, parut réfléchir et me dit :

— Le malheur, voyez-vous, c'est que Scouto parle trop. Il est incapable de retenir sa langue...

Exactement comme si je lui avais déclaré : « Scouto me charge de vous dire qu'il a une grande envie de coucher avec vous »... Telle était Christina.

Son mari, Kromidha, qui avait la réputation d'un Adonis, était le neveu du célèbre Nicoli, le propre fils de son défunt frère. Le couple avait deux enfants et habitait une ruelle, derrière la rue Güzeldjami, avec Sevasti, mère de Kromidha, et une sœur de cette dernière, Ralio, vieille fille à demi hébétée, qui était le souffre-douleur aussi bien de Sevasti que de Christina, et recevait de l'une et de l'autre, au moindre prétexte, des taloches qu'elles paraissaient lui allonger avec volupé. Mais Christina et Sevasti s'entendaient.

À l'époque où Kromidha faisait son service militaire, la famille n'avait manqué de rien. Nicoli avait pourvu à tout et faisait chez eux de fréquentes visites.

Kromidha, de retour du service militaire, trouva sans manifester de surprise une maison qui nageait dans l'aisance. Bidon d'huile et de beurre, provisions de bois de chauffage, série impressionnante de pots de confitures, pantoufles feutrées aux pieds de Sevasti, souliers flambants neufs à ceux des enfants. Il est vrai que Christina expliqua que l'oncle Nicoli l'avait chargée du placement de ses dames-jeannes d'eau dans la périphérie de Nizam.

La vérité était qu'au su et avec l'approbation de sa belle-mère, elle était devenue la maîtresse du manchot. Kromidha revenu, le manchot s'était de suite éclipsé. S'il manifestait quelque goût pour sa nièce, il n'en éprouvait guère pour son neveu.

Vers ce temps-là, Dick Savegno, né à Istanbul, parti depuis longtemps à l'étranger, revenu en Turquie traiter des affaires, éblouissait les insulaires par son faste et ses prodigalités. Lorsque sa présence en villégiature était signalée à Büyük Ada, tous les prix montaient en flèche, depuis ceux des homards jusqu'à ceux des voitures.

Le fameux Salvegno traînait en effet derrière lui toute une cour et offrait à Christo, ou dans la villa qu'il avait louée, des soupers de régent à l'occasion desquels étaient mobilisés tous les cochers.

Stélio-Kromidha, qui avait attiré sa sympathie, plaçait au prix fort et sans coup férir ses homards.

Ce Savegno était un homosexuel notoire.

On apprit, un jour, qu'il avait loué un cotre pour se rendre à la pêche et embauché, à des gages mirifiques, Milto, jeune pêcheur d'une grande beauté, pour lui servir d'aide.

Alors, Christina s'adressant à son mari avec une grimace de suprême contemption, lui dit ces paroles humiliantes et amères :

— Toi qui le connaissais, imbécile ! tu n'as pas été fichu de te faire engager à sa place ?

Ma propriétaire me disait au sujet de sa fille :

— Elle n'a pas eu de chance la pauvrete, et aussi, je dois le dire, pas de tête. Une si jolie fille et que j'ai pris le soin d'instruire convenablement, devenir la femme d'un pêcheur ! Que voulez-vous, elle en était folle. C'est vrai qu'il est beau garçon, mais à quoi ça sert ? Savez-vous que Christina a appris même le français ? Je ne peux pas vous

dire qu'elle le parle, mais elle le lit. La prochaine fois qu'elle viendra ici, donnez-lui un journal et vous verrez qu'elle vous le lira couramment.

Elle ajoutait :

— Je lui ai conseillé de le lâcher et de se rendre à Alexandrie auprès de ma jeune sœur qui se chargerait de lui trouver immédiatement un mari.

— Mais elle a des enfants ! dis-je.

— Je les prendrais pour le moment à ma charge et lorsqu'elle trouverait un mari, elle pourrait les reprendre auprès d'elle. Mais elle n'entend pas raison ! Elle n'a pas de tête !

V

Autres portraits

Poulakias et ses filles – L'esprit de Stavroula – Aspect de Stavroula

Ceux qui villégiaturaient à Büyük Ada avant 1950 ont tous connu de vue, sinon de nom, le marchand de crabes trapu et grisonnant qui, déambulant à travers les rues, criait sa marchandise d'une voix engorgée, mais puissante.

Ses joues, la plupart du temps, étaient couvertes de poils gris, car il ne se rasait qu'une fois par semaine. Mais le jour où cet événement intervenait, il paraissait rajeuni. Sa petite moustache blanche se hérissait, impertinente, sous son nez ; ses yeux, clignotants et rusés, cruels et bleus, brillaient sur son visage réapparu. Il jouissait, auprès des insulaires, d'une sorte de célébrité. Elle n'était pas du meilleur aloi.

On l'appelait Poulakias. Que ce fût son nom réel ou son sobriquet, on ne le dénommait pas autrement et lui-même se désignait ainsi. Il disait, par exemple : « On ne la fait pas à Poulakias. »

Il avait eu de Stratoniki, son épouse, trois filles : Marica, Dhespina et Frosso Poulakias. Au bout de vingt ans de mariage, il avait congédié Stratoniki et installé une concubine à

la maison. Il la rossait comme il avait rossé sa femme. Puis, au bout d'une année, il congédia la concubine et reprit chez lui Stratoniki :

— Elle sait mieux cuisiner, avait-il dit, et fait moins de bruit que l'autre quand je la rosse...

C'est lui qui avait, une fois, donné à un jeune nouveau marié les conseils suivants :

— Si tu veux avoir la paix avec ta femme, la première fois qu'elle t'emmerde, jette-toi sur elle sans mot dire et roue-la de coups. Prends soin seulement de cogner assez fort pour que, le lendemain, elle ne puisse se lever du lit. Le lendemain, laisse-la se démerder toute seule, ne fais pas attention aux gémissements et aux soupirs qu'elle poussera. Le soir, fourre-toi au lit auprès d'elle, et occupe-toi d'elle convenablement. Si elle fait mine de te repousser, brise-lui, à coups de poing, deux ou trois côtes, tourne-lui le dos, laisse-la geindre et endors-toi tranquille. Après ce traitement énergique, tu es sûr d'avoir la paix pendant un an. Après, tu peux recommencer...

Au début, lorsque ses filles devenues grandes se plaignaient de manquer de robes ou de souliers, Poulakias les fixait d'un œil courroucé :

— Chiennes de putains, leur criait-il, ne voyez-vous pas que je vous ai engendrées belles et bien faites ? Qu'attendez-vous pour vous débrouiller toutes seules ?

De ses trois filles, l'aînée, Marica, épousa le maraîcher Tryandafilos. Dhospina suivit un ami à Istanbul. Quant à la cadette, Frosso, demeurée auprès de son père, elle fit bientôt son orgueil. Elle entretenait, à elle seule, la famille. La vente

des crustacés ne servait désormais plus à Poulakias qu'à payer son raki et ses menues fantaisies.

On avait aménagé pour Frosso la plus belle chambre de la maison. Elle en avait renouvelé le mobilier et son armoire était bondée de toilettes. En hiver, elle passait la plus grande partie de son temps en ville. Lorsqu'on demandait à Poulakias des nouvelles de sa fille, il répondait sans ambages :

— Elle fait la pute ! Lorsqu'on est aussi belle qu'elle, on trouve assez de jobards pour leur sucer le sang. Ma Frosso est très intelligente. Elle ne s'emballe pas : au plus offrant ! Et elle rembourse généreusement à son vieux père l'argent qu'il a dépensé pour l'élever.

Durant la saison, à Büyüik Ada, on rencontrait Frosso dans les endroits les plus chics. On l'y voyait pénétrer brune, fine, le buste droit, avec un port de princesse. Lorsqu'elle entraînait chez Facio, au Pharaon ou dans quelque autre endroit à la mode, traînant derrière elle quelques jeunes gens très flattés de se faire remarquer en sa compagnie, tous les regards convergeaient sur elle.

Parfois, quelque belle et élégante villégiaturante qui ne l'avait jamais vue auparavant, après avoir appesanti sur elle ses prunelles, demandait à ses compagnons :

— Qui est-ce ?

— Comment ! répondaient-ils, vous ne la connaissez pas ? C'est la Poulakias !

Comme on aurait dit autrefois la Duse ou la Gallicurci.

Mais rares, parmi les estivants, étaient ceux qui savaient que le marchand de crabes s'appelait également Poulakias et qu'il était le père de l'illustre beauté. Et comment soupçonner aussi que cette Marica, qui traînait ses pantoufles devant

la boutique de son mari, le maraîcher Tryandafilos, était également une Poulakias et la sœur de la célèbre Frosso ?

Parfois, il lui arrivait, en compagnie de ses adorateurs, de croiser son père, sa sœur ou sa mère. Elle passait auprès d'eux comme auprès d'inconnus, à la suite d'un accord qui n'avait rien de tacite. Elle avait, en effet, convenu, non seulement avec ses parents, mais avec certaines de ses amies, que, quand elle passait en compagnie d'étrangers, il fallait faire semblant de ne pas la connaître. Et ses parents du moins trouvaient cela juste et d'autant plus indiqué que son ascension, de jour en jour, devenait plus vertigineuse. Et cela à la grande amertume de Marikaki dont la fille, Sophia, essayait de marcher sur les traces de la Poulakias, sans arriver, même de loin, à l'égaliser et qui en faisait une maladie.

Tout le monde savait, à présent, que Frosso était devenue la maîtresse attirée de l'Italien Depasti, le grand exportateur de noisettes, celui-là même qui avait construit, deux ans auparavant, du côté de Maden, cette fastueuse villa dont les jardins glissaient en pente vers la mer avec une grande jetée en béton, munie de cabines pour les baigneurs, auprès de laquelle stationnait, à la disposition du maître et de ses invités, un cotre blanc aux belles lignes.

La famille entière jubilait et lorsque Stratoniki apercevait sa fille en landau aux côtés de Depasti, son cœur de mère se gonflait d'un orgueil irrésistible. À ceux qui ignoraient encore cette liaison et lui demandaient des nouvelles de sa fille, Stratoniki répondait d'une voix que la fierté rendait frémissante :

— Frosso ? Comment, vous ne le savez pas ? Elle est la maîtresse de Depasti !

En grec, littéralement, elle disait : « Elle est “enmaîtressée” (*maitresiasméni*) à Depasti.

Malheureusement, ses deux autres filles lui procuraient des soucis. Tryandafilos, le mari de Marica, était un homme rude et difficile. Dhespina, abandonnée par l’ami qu’elle avait suivi à Istanbul, et n’ayant aucune envie de retourner chez son père, elle s’était réfugiée chez des cousins à elle, les Cravata, auxquels Frosso payait pour elle une pension.

La maîtresse de Nicoli, Stavroula, qu’il entretenait depuis des années, et qu’on avait surnommée « la Validée » pour la distinguer de ses maîtresses transitoires, passait pour une personne amusante, dont tous les insulaires disaient qu’elle avait de l’esprit.

Elle frisait la quarantaine. « Forte en gueule » comme Mme Angot, elle était d’une vulgarité si puissante, si ingénue et si naturelle, qu’elle constituait une manière de chef-d’œuvre. Mâchonnant une « chicklet », je la vis, un jour, les deux poings sur les hanches, s’arrêter devant la boutique de Calliopi :

— *Yassou !* Comment ça va les affaires ?

— Quelles affaires ? Que le diable l’emporte cette saison ! De la fatigue, de la casse, des pertes, c’est tout !

Stavroula ne prêta pas attention à ces doléances. Elle renifla bruyamment, d’un mouvement de pompe, sa morve dans son nez. Depuis son enfance, à chaque nouvelle saison, elle entendait les boutiquiers répéter la même rengaine, ce qui ne les empêchait pas de prospérer davantage chaque année.

— Et toi, comment vas-tu ? lui demanda Calliopi.

— Je vieillis...

— Allons donc !

— Eh oui ! Chaque jour je me découvre des poils blancs, et ce n'est pas seulement sur la tête...

Calliopi écalata de rire :

— Que devient Nicoli ?

— Le *yéroxoura* (la vieille barbe) se la coule douce avec les morveuses ou les matrones. Il n'est pas regardant. Ces derniers temps, il est d'un flapi ! Lorsqu'il vient chez moi et veut faire le coq, je lui dis : ne t'évertue pas, ici tu te trouves chez ta vieille poule. Garde tes forces pour te tirer avec honneur auprès des poulettes.

— Et sa femme ? Que pense sa femme de tout ça ?

— D'après ce qu'on me rapporte, elle pense exactement comme moi ; qu'elles sont toute une bande de garces qui l'exploitent. Il paraît qu'elle dit : « Si les autres, au moins, étaient comme Stavroula et ménageaient son argent et sa santé. » Nous ne nous parlons pas sa femme et moi, bien sûr, mais je sais qu'elle m'estime et pense beaucoup de bien de moi. Dernièrement, il s'est mis à patauger dans les barils de beurre. Et de beurre rance. On l'a vu chez Callirhoi...

— *Kakohaskis !* s'exclama aimablement Calliopi comme pour la féliciter de sa façon de raconter.

— Je tiens, poursuivit-elle, les détails d'Helpiniki, ma couturière. Callirhoi était penchée à sa fenêtre, ses deux pastèques pendant dans la rue... Passe le manchot, un peu gris, qui relève le nez. Il renifle, il flaire dans l'air une odeur de graisse rance.

— *Kakohaskis !* répéta Calliopi en riant.

— Il aperçoit le baril à la fenêtre. Le baril lui sourit : « Comment allez-vous Kyrié Nicoli ? Ne voulez-vous pas

entrer un peu prendre un café ? » Le manchot s'empresse, entre et ne sort qu'au bout de deux heures. Helpiniki, ma couturière, habite en face...

Elle bavarda ainsi durant vingt minutes tout en continuant à mâcher sa chicklet. De temps en temps, elle refoulait sa morve d'un mouvement aspiratoire. Quelques passants défilèrent devant la boutique d'un pas pressé.

— Onze heures et demie ! s'exclama Stavroula qui, en bonne insulaire, repérait l'heure grâce aux gens qui se pressaient pour attraper le bateau. Je file, je t'ai rasée à ne pas te laisser de poils !

— Comment donc ! Tu sais bien que c'est un plaisir de t'entendre parler. Tu m'as beaucoup amusée.

— *Yasou*, Calliopi !

— *Yasou*, Stavroula !

Stavroula présentait, par rapport à d'autres insulaires vivant comme elle dans l'aisance, un contraste caractérisé. Alors que celles-là se baladaient dans le bazar dans de vieilles robes froissées, les cheveux en désordre, les pieds nus et douteux traînant dans des mules, ou avec des bas tire-bouchonnés ; et pour se promener sur les quais ou aller en ville se costumaient comme pour se rendre à une mascarade : cheveux soigneusement mis en pli, robe à la dernière mode, ongles et orteils vernis, bas arachnéens en hiver, Stavroula avait conservé la tenue modeste qui convenait à sa condition d'ancienne blanchisseuse et femme de ménage.

Ses mains, que le travail avait rendues rugueuses, étaient toujours nettes ; ses ongles rongés, nettoyés et clairs. Ses cheveux lisses et bien tirés, grisonnants aux tempes, étaient

enroulés en un chignon sur sa nuque. Même dans les grandes occasions, elle ne portait jamais des bas nylons, mais, en toute circonstance, des bas en coton bien tendus, qui moulait ses robustes mollets et ses chevilles un peu fortes. Elle ne se mettait presque pas du rouge aux lèvres, se poudrait à peine. Par contre, elle allongeait ses yeux au rimmel, ce qui, accentuant son aspect vulgaire, lui donnait l'apparence d'une ancienne tenancière devenue matrone. Sa propreté ménagère, aux dires des insulaires, confinait à la folie. Poussée par un tempérament atavique de domestique, elle passait son temps chez elle, les cheveux noués dans un bandeau, à broser le plancher, astiquer les meubles, faire reluire les vitres, à ne laisser nulle part un grain de poussière.

Lorsque Nicoli venait passer la nuit chez elle, elle apportait une cuvette d'eau chaude et l'obligeait à prendre un bain de pieds avant de le recevoir dans son lit. Et, une fois tous les mois, le contraignant à se tenir debout et nu dans une bassine, de ses solides mains d'ex-blanchisseuse, elle le savonnait de la tête aux pieds.

VI

L'homme « le plus instruit » de l'île

Ma propriétaire me ressassait que je devais absolument faire la connaissance du personnage qui passait pour l'homme le plus instruit de l'île.

— Il est instruit comme vous, m'assurait-elle. Il vous intéressera.

— Quel est le métier de ce monsieur ?

— Il est *tabladji* (peintre d'enseignes). Il faut voir les lettres merveilleuses qu'il sait dessiner ! Mais ce n'est pas seulement parce qu'il dessine merveilleusement les lettres que je dis qu'il est instruit. Il parle bien et sait tout.

À force de l'entendre me vanter « l'homme le plus instruit de l'île », j'avais fini par le prendre en grippe sans le connaître.

Un jour, en me voyant arriver à la maison, elle leva les bras au ciel avec désespoir :

— Ah ! Quelle malchance ! s'écria-t-elle. Vous seriez arrivé dix minutes plus tôt, que vous l'auriez vu. Il se trouvait ici ! Je lui ai parlé de vous. Lui aussi désire beaucoup faire votre connaissance.

Elle ajouta :

— Savez-vous où il vous serait assez facile de le voir ? Presque chaque soir, entre six et sept heures, il va au café de Dhimo lire les journaux. Mais je ne peux vous garantir que vous l’y trouverez à coup sûr. Il y a des jours où il n’y va pas. En tout cas, vous ne perdriez rien à tenter. Vous n’auriez qu’à demander Cravata.

Ainsi, l’homme le plus instruit de l’île n’était autre que ce Cravata chez lequel Dhespina, la sœur de Frosso Poulakias, se trouvait en pension, et dont j’avais, souvent, entendu répéter le nom.

J’appris, à cette même occasion, qu’il s’appelait de son vrai nom Socrate, et je compris plus tard que lui-même n’était pas loin de se croire porteur d’un nom prédestiné. Les insulaires le désignaient sous le sobriquet de Cravata, parce qu’il portait toujours une cravate, à l’encontre de ses compatriotes.

Enfin, un beau matin, ma propriétaire m’annonça que j’étais invité, chez Haralambo, à un *akshamdjilik* qu’il offrait à l’occasion de la fête onomastique de son épouse Angheliki. Cravata y serait présent. Comme appât supplémentaire, elle ajouta qu’Orhan *bey* était aussi invité et qu’il avait accepté l’invitation.

Orhan *bey* était le peintre Orhan Muchirzadé que je connaissais bien. Diplômé de l’École des Beaux-Arts à Paris, parlant plusieurs langages, notamment le grec, fils d’un ex-ambassadeur de la Porte, petit-fils d’un maréchal et grand vizir, il appartenait à cette noblesse osmanlie dont on ne peut, sans nostalgie, apprécier et se rappeler les belles manières. Très cultivé, très « homme du monde », ayant un teint clair qui semblait distiller des rayons, il jouissait

encore, reliquat des anciennes splendeurs familiales, de revenus assez rondelets.

Au début de la saison, il avait loué une chambre chez Philoméni qui tenait une pension à Nizam. C'était une grande maison en bois à deux étages, comportant quatorze pièces et couronnée à son sommet d'un belvédère entouré d'un balcon.

Orhan avait retenu la chambre du belvédère d'où l'œil jouissait d'une belle vue sur la mer et les îles, et d'où, par temps clair, on pouvait discerner l'entrée du Bosphore et les minarets pareils à de minces aiguilles.

La maison avait appartenu à un Arménien qui, s'étant compromis avec l'ennemi à Brousse pendant la guerre de l'Indépendance, avait dû quitter le pays.

Le coiffeur Dhimitri, père de Philoméni, avait acheté la maison, vers 1924, pour un morceau de pain, de l'Administration des Biens abandonnés. Il comptait la revendre. Sa fille lui avait suggéré d'en faire une pension et son idée s'était avérée excellente.

Après la mort de Dhimitri, l'affaire, sous la direction de Philoméni, avait continué de prospérer. Philoméni entretenait un cuisinier en permanence et, durant la saison, utilisait les services de deux femmes de chambre, d'un valet et d'un garçon de courses.

Depuis deux ans, elle hébergeait chez elle une jeune femme du nom d'Efrosini, originaire disait-on de Pendik, pour laquelle elle s'était prise d'une vive affection et qui l'aidait à tenir la pension.

Efrosini ne daignait pas frayer en promenade avec les hommes insulaires. Et si, parfois, on l'avait aperçue sur les escarpements solitaires de Christo ou de la Ghlossa en

compagnie masculine, on ne l'avait jamais surprise avec des pêcheurs chaussés de bottes, ni même avec quelque don Juan fastueux et sordide comme Nicoli, mais bien avec quelque beau garçon coiffeur venu de la ville et à l'aise, comme un monsieur, dans un complet bien taillé et sous un clair chapeau de paille.

Dans sa chambre du belvédère qui convenait à ses goûts et son amour du pittoresque, Orhan Muchirzadé s'était bien trouvé, et la saison finie, l'avait retenue à l'année pour en profiter, avait-il dit, durant les belles journées ensoleillées de l'hiver. La vraie raison était quelque peu différente. Efrosini était devenue son amie et il s'était attaché à elle.

J'avais entendu Philoméni, sans se gêner de ma présence, narrer l'histoire à ma propriétaire :

— J'avais souvent répété à Efrosini que je lui souhaitais de trouver un garçon discret et peu encombrant qui pourvoierait à ses toilettes et son argent de poche. Pour le reste, elle n'avait pas à se soucier. Je m'en chargeais. Lorsqu'elle m'a dit qu'Orhan *bey* lui faisait une cour timide mais assidue, je lui ai conseillé aussitôt : tâche de le mettre dans le sac, mais qu'il ne devienne pas absorbant, dis-lui que tu ne peux pas te compromettre, que tu ne veux pas que je l'apprenne, que tu monteras de temps à autre dans sa chambre, lorsque je serai absente ou occupée. S'il accepte tes conditions, tire ses intentions au clair et vois ce qu'il peut te donner...

Le hasard voulut que la veille du jour où nous étions invités chez Haralambo, je rencontrais Orhan par hasard. Je lui demandai si, vraiment, il avait l'intention de se rendre à cette invitation :

— Pas moyen de faire autrement. Depuis des mois, Philoméni aussi bien qu’Efrosini me rabâchent les oreilles réclamant que je fasse la connaissance d’un individu qui serait l’homme le plus instruit de l’île. Elles sont venues m’annoncer, comme une bonne nouvelle, qu’il se trouverait présent chez ce Haralambo et que j’y étais, avec elles, invité. Que puis-je faire dans ces conditions ?

En me rendant, ce soir-là, chez Haralambo en compagnie de ma propriétaire, je rencontrai devant la maison Orhan, Efrosini et Philoméni portant, comme nous, sous le bras, des paquets de friandises.

Nous fûmes accueillis cérémonieusement par Haralambo qui combla Orhan de « *beyefendi* » et nous fit monter dans la grande chambre du balcon où la table se trouvait mise. C’était une longue table recouverte d’une nappe immaculée où s’étaient les *mézé* dans des assiettes : fromage blanc et fromage *ķacher*, poissons salés et fumés, olives vertes et noires, œufs durs, *pastirma*, sans compter une cuvette énorme débordante de salade enneigée d’oignons râpés et deux grands plats avec du rôti de mouton et du rôti de veau.

On avait poussé la table contre un long canapé et disposé sur les autres côtés des chaises. On me fit prendre place sur le canapé à côté d’Orhan. Dans la pièce étaient réunis les principaux magnats du négoce insulaire : Nicoli et son commis principal Yanni ; Hikmet, surnommé Kopria (fumier), associé de Nicoli dans la fourniture de l’eau potable à Heybeli, et qui parlait le grec ; Costi, le grand épicier ; Kourko, le pâtissier boulanger célèbre pour ses feuilletés et ses *louķouma* ; Kotcho, le restaurateur célèbre pour ses moules frites ; Louka, le marchand de bois de chauffage ; et aussi des personnages moins considérables : Fassoula en

bottes et vareuse ; Tryandafilos, le maraîcher ; Christaki, propriétaire et tenancier d'un café, qui arborait pour la circonstance un complet bleu et une cravate multicolore.

Parmi les femmes, outre Anghéliki, deux des Marie, Marigho et Marikaki, cette dernière avec sa fille Sophia fardée et parée de bijoux en toc, dans une robe de taffetas rose ; Calliopi avec sa nièce ; Stamatia, l'épouse légitime de Nicoli ; Dhespina et Marica, l'épouse de Tryandafilos, toutes deux nées Poulakias ; enfin, la femme de Kourko avec trois de ses nièces. Bientôt Kromidhia fit son entrée accompagné de sa mère et de Christina.

— Où sont les Cravata ? demanda ma propriétaire avec inquiétude.

Dhespina la rassura :

— Ils seront ici sous peu. Nous attendons aussi les garçons...

Les « garçons » étaient Alexi avec sa guitare, Mihalaki avec sa mandoline.

— En attendant, déclara Haralambo, buvons...

On déboucha la première bouteille de raki et quelques bouteilles de bière. Tous ensemble, nous levâmes nos verres à la santé d'Angheliki : « *Hronia pola !* » Ensuite, l'assistance leva son verre à la santé d'Orhan : « *Chéréfinizé* », et après, en mon honneur.

L'atmosphère était tiède. Elle n'allait pas tarder à se réchauffer.

La boisson avait déjà rompu le gel lorsque l'entrée d'Alexi avec sa guitare et Mihalaki avec sa mandoline fut accueillie par des acclamations. L'assistance se mit à chanter en chœur, si bien que l'arrivée de Cravata avec son épouse au milieu des chants et des rires, passa inaperçue.

Je vis un homme maigre et de haute taille avec un chapeau sur la tête, la lèvre barrée d'une moustache noire. Il se tenait à côté de sa femme et considérait d'un sourire narquois les invités en train de chanter. Philoméni, qui parut l'apercevoir la première, l'interpella :

— Cravata, viens te placer ici, je vais te présenter à Orhan *bey* et à monsieur...

Cravata souleva son chapeau, le replaça sur sa tête et s'avança la main tendue :

— Très enchanté de faire votre connaissance Orhan *beyefendi*... Très enchanté monsieur.

Nous dûmes nous serrer sur le canapé pour lui faire place entre nous deux. À peine fut-il installé qu'il nous dit :

— Avez-vous lu les journaux de ce matin ?

Et il se mit à commenter les nouvelles politiques. Puis :

— Quelle est votre opinion Orhan *beyefendi* ? Croyez-vous qu'il y aura une guerre entre l'Amérique et la Russie ?

Orhan fit un geste d'ignorance.

— Et vous monsieur ?

Sans attendre ma réponse, il continua :

— Moi, je ne crois pas à la guerre. Tant que l'Amérique sera seule à posséder la bombe atomique, Staline ne bougera pas. Il n'est pas un sot !

L'assistance en chœur chantait :

— *Is ton afro tis thalassas* (Sur l'écume de la mer) / *I agapi mou kimaté* (Mon amour est endormie)...

— Mais enfin, poursuivit Cravata, à supposer qu'il y ait une guerre, croyez-vous que nous serions attaqués ?

Orhan répondit sur un ton très officiel :

— Si nous sommes attaqués, nous riposterons de toutes nos forces...

Dans la pièce surchauffée, hommes et femmes chantaient à l'unisson. La voix aigre de Sophia, en robe de taffetas rose, dominait celle des autres femmes :

— *Parakalosas Kymata* (Je vous prie, vagues) / *Mi mou tin exipnate* (Ne la réveillez pas)...

— Je n'en doute pas, assura Cravata, le Turc est brave.

Il piqua avec sa fourchette quelques brindilles de salade qui se répandirent sur son gilet, et reprit :

— Le Turc n'a peur de personne !

Cependant, à tue-tête, les chanteurs venaient d'entonner une autre chanson.

— *Barba Yanni me tis stammes* (Barba Yanni avec tes cruches) / *Ke me ta stamniakia sou* (Et tes cruchons)...

Cravata s'était mis à nous expliquer à présent ce qu'est l'atome et ce qu'est une bombe atomique :

— Tout ce qui est matière, nous dit-il, se compose d'atomes.

Frappant du poing un grand coup sur la table :

— Ainsi cette table que vous voyez est, tout entière, composée d'atomes. Et les atomes de cette table renferment l'énergie de plusieurs milliers de tonnes de dynamite...

— *Na haris ta niata sou* (Puisses-tu jouir de ta jeunesse)... chantaient les invités.

— Le jour, poursuivait Cravata, où les savants pourront libérer les atomes contenus dans cette table, il y en aura assez pour faire sauter cette île et l'envoyer s'engloutir sous les flots...

On avait vidé la troisième bouteille de raki. Il ne restait que des reliefs de *mézé* dans les assiettes, assez de salade, et les deux rôtis intacts.

— Voilà ce que c'est que l'atome ! proclama Cravata.

Joyeux et trépidants, les invités en chœur vociféraient le dernier couplet de l'entraînante et absurde chanson :

— *Ke sou fai to ghaidouri* (La belle dame te bouffera l'âne) / *Kai s'afisi tin oura* (Et t'en laissera la queue)...

Anghéliki, pour faire honneur à Orhan, réclama une chanson turque. Alors, Anesti se leva et se mit à psalmodier le fameux « *Her yer karanlık* » (Partout l'obscurité) que l'assistance écouta dans une sorte de silence religieux. Cravata se figea comme au garde-à-vous. Seul Orhan rompit le silence pour me dire que les paroles étaient celles d'un poème d'Abdulhak Hamit.

On reprit les chansons grecques. À présent c'étaient des couplets que suivit, chanté en chœur, le même refrain :

— *Ky-rie ! Ky-rie ! Ky-rie eleison. Ky-rie !*

Cette fois, Cravata nous entretint des Égyptiens et des anciens Grecs. Il avait visité l'Égypte et la Grèce. Il avait vu Delphes, Olympie. Il s'était même rendu à Salamine. Il nous rapporta à ce propos, sur le ton d'une anecdote inédite, la querelle entre Eurybiade et Thémistocle :

— Alors, voyant Eurybiade lever son bâton, Thémistocle lui dit : « *Pataxon men, akouson dhé* », ce qui veut dire : frappe mais écoute !

Il reprit :

— Toutes les découvertes que nous croyons avoir faites, les Égyptiens et les Grecs anciens les avaient faites avant nous. Les Égyptiens avaient même découvert la bombe atomique, mais leurs techniciens ne savaient la fabriquer en toute sécurité. Avez-vous jamais entendu parler de l'Atlantide ? C'était un vaste continent d'autrefois situé entre l'Égypte et la Grèce qui a disparu dans l'océan. Savez-vous comment ? Ses savants s'y livraient à des expériences atomiques en

utilisant les rochers d'uranium qu'on appelait alors otichalque et qui, haut comme les montagnes, hérissaient cette contrée. Mais comme ils ignoraient l'art de conserver inoffensives les forces atomiques qu'ils accumulaient dans des pyramides et des fosses profondes, elles explosèrent avec une violence telle que tout le continent disparut sous les eaux.

— *Ky-rie ! Ky-rie ! Ky-rie eleison. Ky-rie !* s'exclamaient les chanteurs.

Orhan, abasourdi, ne put se retenir de lui demander où il avait puisé ces informations extraordinaires. Cravata lui répondit avec pertinence :

— Ces choses sont dans des livres. Ce sont les résultats auxquels ont abouti les dernières recherches des savants.

Maintenant, Mihalaki debout, à son tour, faisait entendre un solo en essayant de donner le plein de sa voix. Cravata, nous clignant de l'œil, le désigna de son index et nous souffla, ironique :

— Tino Rossi !

Des « oh ! » enthousiastes partis de plusieurs poitrines saluèrent l'entrée d'un nouveau venu, et Orhan, levant la tête, reconnut avec stupeur que cette ovation s'adressait au marchand de crabes auquel il avait souvent acheté ses crustacés dans la rue pour les offrir à Philoméni et Efrosini. Poulakias, qui n'était plus attendu, venait, en effet, se présenter à l'improviste.

Anghéliki, aidée par les deux Marie, jugea le moment opportun de découper et servir les deux énormes rôtis. Hommes ou femmes, les invités avaient les yeux luisants. Chistina attachait sur Nicoli un regard qu'elle voulait réminiscent et complice. Sophia s'esclaffait pour un rien et

se battant les cuisses avec frénésie. Après le repas, les hommes recommencèrent à boire et les chansons reprirent :

— *Pai-pai-pai-pai / Pai to pouli mou pai / Pai to pouli mou pai / Kai dhen ghirizi pia* (Mon oiseau s'envole, s'envole, pour ne plus retourner)...

— Regardez tous ces gens, me dit d'un air supérieur Cravata, ils sont tous comme l'oiseau, il n'y a presque rien dans leur cervelle...

Cependant, tout le monde pressait Efrosini, qui paraît-il y excellait, de danser une danse *kasap* ou danse des bouchers. Elle se leva enfin, Fassoula en vareuse lui fit face. On se serra, on leur fit de la place pour leur permettre d'évoluer. On cria : « *Yasou Efrosini ! Yasou Fassoula !* »

Après la danse *kasap* des cris fusèrent : « *Sirto ! Sirto !* » Kopria se leva, lança à Efrosini son mouchoir et tous deux se mirent à danser le *sirto*, chacun tenant le mouchoir par l'un des bouts. Alexi pinça sa guitare, Mihalaki sa mandoline, l'assistance battait le rythme en claquant des mains. Ivre d'enthousiasme, le tenancier de café Christaki donna une tape de la main sur la fesse d'Efrosini. Je me retournai et vis qu'Orhan était blême.

Aussitôt que les applaudissements saluant la fin de la danse se furent arrêtés, Orhan se leva pour prendre congé. Je m'empressai de l'imiter. On ne tenta aucun effort pour nous retenir. Il était évident que, pour mieux encore s'amuser et se sentir plus à l'aise, on avait hâte de nous voir nous en aller.

Cravata souleva de nouveau son chapeau et nous serra chaleureusement la main :

— Nous avons eu des conversations intéressantes, n'est-ce pas ? J'espère bientôt vous revoir et reprendre nos discussions.

Ainsi qualifia-t-il ses monologues...

Haralambo et sa femme nous accompagnèrent jusqu'au seuil de la porte extérieure. Du corridor, je pus apercevoir Fassoula enlevant sa vareuse et apparaissant en tricot.

Dès que nous fûmes partis – me fut-il rapporté – Koproia se leva et fit, aux esclaffements de l'assistance, entendre une série de bruits :

— Grâce soit rendue au ciel ! s'écria-t-il. Il y a trois heures que je les emmagasine à cause de ces deux foutus *pézéveng* (entremetteurs) !

VII

Dhospina entolée

L'histoire qui suit m'a été contée, en son temps, d'une façon désinvolte et ingénue, par Dhospina. Elle est donc de première main.

Une nuit, vers onze heures, Kromidhia frappa à la porte des Cravata.

Dhospina, qui s'apprêtait à se mettre au lit, apparut en chemise de nuit à la fenêtre.

— Descends vite, lui dit Kromidhia, ma mère s'est trouvée mal. Christina a perdu la tête. Viens de suite !

— Ah mon Dieu ! fit Dhospina. J'enfile une robe et descends à l'instant.

Au bout de quelques minutes, Dhospina, son manteau jeté sur ses épaules, rejoignit Kromidhia dans la rue.

— Qu'est-ce qu'elle a, ta mère ?

— Avance, répondit Kromidhia. Ma mère se porte à merveille. Mais il y a Kopria à la maison. Il s'est déclaré prêt à te payer trente livres pour une nuit. Alors je suis venu te chercher.

Dhospina eut un petit rire nerveux :

— Pas possible ! D'où lui est venue cette idée ?

— Il a tant d'argent, le maquereau ! Il était soûl. On a parlé de toi. Il a dit : « Je donnerais volontiers trente livres pour une nuit avec la brune. »

— Que Dieu te bénisse Kromidhia ! Je suis dans une dèche, je ne te dis que ça ! Et je n'osais pas m'adresser à Frosso. Elle a déjà assez fait pour moi.

— Ne réclame pas de l'argent à Kopria. C'est moi qui me charge d'encaisser afin de pouvoir toucher ma part. Car il faut bien que je gagne quelque chose, moi aussi.

— C'est évident !

Christina et sa belle-mère attendaient avec impatience le résultat de la démarche de Kromidhia. Ces derniers temps, l'argent se faisait rare à la maison. La mer était mauvaise, la pêche infructueuse, la saison révolue.

— Où est Kopria ? interrogea Kromidhia à peine entré chez lui avec Dhespina.

— Il est déjà là-haut ! répondit Sevasti.

On lui avait réservé la chambre du couple. Le couple coucherait dans le lit de Sevasti dans la chambre des enfants et Sevasti dans la cuisine, sur le matelas à côté de Ralio.

Dhespina monta et ouvrit sans façon la porte de la chambre. Elle y trouva Kopria, déchaussé, étendu sur le canapé.

— *Kalosti !* (Sois la bienvenue !) dit-il en se levant.

— Imagine-toi, lui dit-elle bêtement, que je m'apprêtais à me coucher. J'ai à peine eu le temps de passer une robe et je suis venue telle que j'étais, sans me changer, sans me laver...

Galamment, Kopria lui répondit en citant les vers d'une chanson grecque :

— Que ce soit dans tes vêtements noirs / Ou dans tes vêtements souillés / Ou tes vêtements de travail / Je suis fou de toi, ô Samienne.

Sur ce, Dhespina, par deux fois, tourna la clef dans la serrure.

À l'aube, Christina sécoua Kromidhia :

— Lève-toi, il est six heures. Kopia, d'un moment à l'autre, va descendre.

Kromidhia ouvrit à demi les yeux, poussa un grognement et se replongea dans le sommeil.

— Stélio, mon chéri, insista Christina, je t'ai apporté ton café, lève-toi !

Kromidhia poussa un nouveau grognement. Le sommeil, en cet instant, lui paraissait plus doux que l'argent. Toutefois, il fit un effort, ouvrit les yeux et aperçut sa femme en chemise de nuit, un foulard autour du cou, son manteau jeté sur les épaules, qui lui présentait une tasse de café.

Juste comme il achevait de la boire, le lourd pas de Kopia retentit dans l'escalier. Kromidhia se porta au-devant de lui. Kopia lui tendit un billet de cinquante livres :

— Rends-moi dix livres, lui dit-il.

— Dix livres ? Où veux-tu que je les trouve ? Je changerai tout à l'heure et te le enverrai à Heybeli par quelque pêcheur.

— N'en fais rien, dit Kopia, tu me les rendras quand nous nous reverrons.

— As-tu été content de la brune ?

— Je n'ai pu dormir, dit-il en clignant de l'œil d'un air malin.

Lorsque Dhespina descendit à son tour quelques minutes plus tard, Christina lui dit :

— Kopria a laissé à Stélio un billet de cinquante livres qu'il est allé changer.

Dhespina, après avoir attendu un quart d'heure le retour de Kromidhia, déclara à Christina :

— Il faut que je file. Pour peu que je reste encore, tu verras s'amener ici les Cravata.

— C'est bien, pars ! Je t'apporterai moi-même l'argent chez toi.

— Que dois-je raconter aux Cravata ?

— Dis-leur que ma belle-mère a été prise de coliques, que nous lui avons fait des remèdes, que nous avons dû la veiller et qu'elle se porte bien à présent. Je leur dirai les mêmes choses s'ils m'interrogent.

Dhespina attendit l'arrivée de Christina toute la matinée. Le soir, elle se rendit chez les Kromidhia :

— Jusqu'à midi, lui dit Christina, Stélio n'avait pas réussi à changer le billet. Ensuite, il est de nouveau parti et je ne l'ai plus revu.

Le lendemain, Dhespina accrocha Kromidhia :

— L'argent ?...

— N'ayant pu le changer, j'ai rendu son billet à Kromidhia. Il m'a dit qu'il passerait me régler, mais je ne l'ai plus vu.

Deux jours plus tard, elle accrocha de nouveau Kromidhia :

— As-tu vu Kopria ?

— Non ! L'animal a complètement disparu. Je le cherche.

— Ne t'en fais pas, lui répondit Dhespina, je me charge de le trouver.

Le soir même, elle le repéra, en train de boire avec des amis, dans la brasserie Orman. Elle lui fit signe. Il vint la rejoindre à la porte :

— *Kalosti !*

— Kopria, lui dit Dhespina d'une voix frémissante, j'espère que tu as compris que, si je suis venue l'autre soir, ce n'était pas pour tes beaux yeux ! Je suis une fille besogneuse. Il paraît que tu as donné cinquante livres à Kromidhia qu'il n'a pas pu changer et qu'il t'a rendues, et moi je continue à attendre mon argent !

— Ah ! La fripouille ! s'écria Kopria dans un élan indigné. Non seulement, je ne lui ai pas repris le billet, mais il ne m'a même pas rendu mes restes.

Sa fureur était si spontanée, si naturelle que Dhespina n'eut pas le moindre doute quant à sa sincérité. Elle demeura en face de lui si consternée qu'il en eut pitié :

— Prends en attendant, lui dit-il, ces quinze livres. Je verrai ce soir cette canaille et je lui montrerai de quel bois je me chauffe...

Kromidhia le prit de haut, lui parla en commerçant au courant du droit commercial :

— Tout ce que tu peux exiger, c'est que je te retourne tes dix livres. Je reconnais ma dette. Je vais un jour, sans faute, te la régler. Je m'étais, moyennant quarante livres, engagé à te faire coucher avec Dhespina. As-tu, oui ou non, couché avec elle ? Si oui, tu n'as rien à réclamer de moi. Si quelqu'un a droit de réclamer de moi, c'est elle. Si jamais elle revient t'embêter, tu n'as qu'à l'adresser à moi. Je saurai ce qu'il faut lui répondre...

Il y a trois mois, j'ai, après de nombreuses années, rencontré par hasard Dhespina à Beyoglu. Elle avait vieilli et enlaidi au point que j'ai eu de la peine à la reconnaître. Elle m'a dit qu'elle avait épousé un meunier veuf ayant deux filles qu'elle soigne, qui l'appellent maman, qui l'aiment et qu'elle aime.

Je lui ai demandé des nouvelles des insulaires.

— Je ne vois plus personne, m'a-t-elle dit.

Elle a ajouté :

— Grâce à Dieu !

Je lui ai demandé si elle se souvenait du tour pendable que lui avait joué Kromidhia :

— La crapule ! s'est-elle exclamée gaiement. Tu parles, si je m'en souviens !

Elle s'est mise à rire de bon cœur. Elle avait tout l'air de trouver la chose amusante. Elle n'était plus indignée. Visiblement, elle ne lui gardait plus rancune.

VIII

Stavroula et Callirhoi se querellent

Stavroula était en train de choisir des légumes devant l'étalage du marâcher Tryandafilos, lorsqu'elle s'entendit violemment apostrophée :

— *Mori*, n'as-tu pas honte d'aller partout racontant que j'ai des rapports avec ton Nicoli ? Me prends-tu pour un miroir ? Crois-tu que toutes les femmes te ressemblent ? Tâche de le boucher ton égoût si tu ne veux pas avoir affaire à moi !

C'était la grosse Callirhoi.

Stavroula lâcha les poivrons et les tomates qu'elle tenait à la main, cala ses deux poings sur ses hanches et se mit en posture de bataille :

— Veux-tu répéter un peu ce que tu as dit ?

L'autre, brusquement intimidée, reprit sur un ton plus mou :

— Je dis qu'on n'a pas le droit de parler à tort et à travers. Chaque femme a son honneur à défendre...

Stavroula répliqua :

— Fourre-le ton honneur...

Et après avoir précisé la place qui convenait à l'honneur de Callirhoi, elle déversa sur cette dernière un tel torrent

d'invectives et d'immondices, qu'elle en demeura désemparée.

Elle se mit brusquement à crier comme une écorchée :

— Je réclame mon honneur ! Je réclame mon honneur !

— Tiens ! Le voici, attrape-le ton honneur, répliqua Stavroula en faisant un geste obscène.

— Eh bien ! répondit Callirhoi, tu verras ce qui va t'arriver. J'irai dire à Nicoli tout ce que tu racontes sur son compte...

Nerveusement, Stavroula refoula d'un mouvement aspiratoire sa morve dans son nez et d'une voix frémissante, devenue grave, questionna :

— Que veux-tu insinuer *eski kerhana* (vieux bordel) ? Qu'est-ce que je raconte sur Nicoli ?

— Tu le traites du matin au soir de *yéroxoura* et de manchot, lui à qui tu dois ton pain quotidien !

Et, s'adressant aux badauds du *tcharchi* qui faisaient cercle autour d'elles :

— Oui ! Elle passe son temps à le traiter de *yéroxoura* et de manchot, comme s'il n'avait pas un autre nom...

— Espèce de tonneau puant qui force les gens à se boucher le nez quand tu passes, quand m'as-tu entendue dire cela ? Que mes yeux crèvent si j'ai parlé ainsi.

S'emparant d'une petite icône brunie suspendue au mur comme talisman protecteur dans la boutique de Tryandafilos, elle la déposa sur le trottoir et se mit à la fouler du pied en criant :

— Tiens ! Je foule du pied l'icône ! Je foule du pied l'icône ! Je n'ai jamais dit ça !

Fouler du pied une icône est une forme redoutable de serment. Il signifie qu'on laisse à l'icône le soin de punir le parjure.

Stavroula releva l'icône, la baisa pieusement, et alla la remettre en place. Tout le monde fut profondément impressionné de cette manifestation, Callirhoi la toute première qui en vint à douter de ce qu'on lui avait rapporté.

Et Stavroula elle-même, à sa façon et dans un certain sens, était sincère, sentant bien que l'esprit avec lequel elle pouvait avoir prononcé les mots incriminés n'était pas celui qu'on tentait de lui prêter, ce qui lui donnait, momentanément, l'impression de n'avoir rien dit.

— Et, à présent, vociféra Stavroula, file vite, disparais de devant moi, vieux masque de carnaval (*paliomoutsouna*) !

Ne voulant pas se reconnaître vaincue, Callirhoi reparti :

— Oui, je m'en vais. Je vais de ce pas trouver Nicoli...

— Eh bien, vas-y !

Et, saisissant une poignée de tomates mûres, Stavroula se mit à les lancer sur Callirhoi. Elles s'écrasèrent sur son visage et sur sa robe, dont le corsage se trouva tout étoilé de grains jaunes. Souillée, inondée de jus de tomate, Callirhoi offrait un aspect pitoyable et grotesque. Les badauds, et Tryandafilos lui-même resté jusqu'à cet instant neutre, se mirent à rire. Callirhoi éclata en sanglots.

— J'irai le trouver Nicoli, tu verras...

— Quoi ! Tu es encore ici, baril de beurre rance !

Et, saisissant de nouvelles poignées de tomates mûres, elle se mit à l'en bombarder.

Marikaki, attirée par les cris et intervenant soudain, vint prendre par le bras, couverte de jus et de larmes, Callirhoi gémissante et la conduisit chez elle. Elle l'aida à se dévêtir,

lui apporta une cuvette d'eau et du savon, et lorsqu'elle se fut débarbouillée, lui donna à revêtir une robe de Sophia parmi celles qui pendaient dans l'armoire.

Quant à Stavroula, après avoir achevé ses emplettes et réglé généreusement à Tryandafilos les tomates consommées sur Callirhoi, elle s'en fût, son filet à la main, le buste droit et le port triomphant.

IX

Dimanche insulaire et lundi « des cordonniers »

Dimanche, au plein cœur de la saison.

Efrosini, dans sa nouvelle robe offerte par Orhan et cousue par les meilleures couturières de l'île, les deux sœurs Vron dara, vient de paraître devant Philoméni.

— Tu sors ?

— Oui ! Je vais à l'église. Je veux un peu, moi aussi, me sentir chrétienne.

L'église était pour elle un prétexte. Elle voulait, profitant de l'animation dominicale, sortir pour étaler sa toilette et dans l'espoir qu'au retour, elle ferait la rencontre d'une connaissance de la ville qui la reconduirait en voiture, lui permettant ainsi de se trouver incorporée au sillage des landaus d'osier montant au trot vers Nizam...

Dans les véhicules qui roulaient à cette heure transportant les estivants, l'air heureux, en tenue d'été excentrique, Efrosini reconnaissait plusieurs d'entre eux et mettait des noms sur leurs visages populaires. Celui-ci était M. Lévy, le richissime négociant ; cet autre, Stépan Sevasli le propriétaire des grands magasins qui vendaient, à Beyoglu, réfrigé-

rateurs, machines à laver, radios, disques et pick-up ; celui-là l'avocat Hasan Zühtü dont on disait qu'il avait réussi à décrocher des condamnés à mort de la potence ; cette brune grassouillette, la célèbre Mme Rosso qu'on disait enragée pour les hommes ; cet homme, portant monocle et blanchi sous le harnais, aux côtés de cette rousse qui fut belle et demeurait élégante, c'était Carlo Piazza auprès de Mme Durmen, couple irrégulier, d'une fidélité que les lustres n'avaient ébranlée, Philémon et Baucis de l'adultère.

Mais, parmi les piétons qui, leur pull-over sous le bras, se dirigeaient vers l'embarcadère, il y en avait qui, inconnus d'Efrosini et passant inaperçus, n'auraient jamais frayé ni avec M. Lévy, ni avec M. Stépan Sevasli, ni même la brune Mme Rosso. Ainsi, ce jeune blond débraillé dans son pantalon fripé en toile blanche était un fils Sunderland, appartenant au dessus du panier des plus anciennes familles anglaises de Moda et habitait, auprès de ses parents, cette merveilleuse villa dont on peut voir, du pont des bateaux, le grand jardin orné de statues glisser en pente douce vers la mer...

De même qu'elle ne soupçonnait pas que cet Orhan qui couchait, sans pompe, avec elle, avait joué, enfant, à Dolmabahtché, avec des fils de sultan et que le dernier Caliphe, lorsqu'il l'apercevait, s'approchait de lui et se penchait pour l'embrasser.

Tout en flânant, Efrosini s'approchait de l'église située au coin de la place grouillante de voitures et pleine de l'odeur fauve des crottes de cheval. Elle pénétra dans le sanctuaire aux trois quarts désempli où se célébrait une messe solennelle avec assistance au trône du métropolitain des îles. Mais, par cette matinée affairée de dimanche, les laborieux insu-

lares chrétiens, bien qu'attachés avec fanatisme à leur religion, étaient entièrement absorbés par leur trafic.

Dans l'assistance clairsemée, Efrosini aperçut Angheliki, la femme de Haralambo, réputée pour sa piété, dont la maison sentait l'encens, dont l'iconostase occupait toute une chambre, et qui ne manquait jamais, tous les dimanches, de suivre la messe d'un bout à l'autre. Le cas était assez rare, la plupart des insulaires, même ceux qui se considéraient dévots, se contentant de rester quelques minutes dans l'église, faire de nombreux signes de croix, baiser les saintes icônes, et en sortir après avoir brûlé un cierge. Ce fut exactement ce que fit Efrosini. Après s'être multiplement signée et avoir brûlé un cierge, elle sortit et déboucha sur les quais.

Le bateau venant d'Istanbul approchait et une foule dense se pressait devant le débarcadère. Sur toute la longueur du quai, les cafés du bord de l'eau, sous leurs parasols, et les restaurants étaient déjà bondés de consommateurs. Efrosini, éblouie, suivait de l'œil le passage turbulent des embarcations à moteur, avec leurs occupants en costumes de bain multicolores. Des cotres, aux voiles déployées, semblables à des grands oiseaux blancs, évoluaient sur la mer avec des nageurs attachés à leur coque. Contournant le quai, elle s'engagea dans le bazar.

Tous les boutiquiers étaient à leur poste en train de servir les clients. Efrosini pénétra dans la rue *Güzeldjami* et frappa à la porte de *Kyria Stasa*, ma propriétaire, chez laquelle se trouvait aussi sa fille Christina :

— *Pos itane afto to kalo ?* (Par quel heureux hasard ?) s'exclamèrent les deux femmes.

Elles se mirent aussitôt à lui parler de Kromidhia qui, ayant réussi à pêcher vers l'aube deux grands homards, les avait vendus et était de suite parti jouer aux cartes au café.

— Combien de fois, dit la mère, ne lui ai-je pas conseillé de lâcher ce vagabond, de disparaître, de se rendre auprès de ma sœur à Alexandrie !

— Tu parles à ton aise, maman ! Et les enfants, et l'argent qu'il faut pour faire le voyage ?

— On le trouverait !

— Ne pourrais-tu pas, dit Efrosini, dénicher un ami qui t'aide ?

— Elle en a un depuis deux ans, interrompit la mère. Il est fameux ! Il habite Istanbul. Elle va le trouver tous les lundis et il lui donne chaque fois dix livres pas une de plus ! En calculant les frais de bateau et de tramway, tu vois d'ici ce qui en reste !

— Tu me fais penser précisément que, demain, c'est lundi et que je dois descendre en ville, dit Christina.

— Moi aussi, fit Efrosini. J'ai rendez-vous avec Orhan. Il se trouve en ce moment à Kandilli auprès de sa sœur qui marie ces jours-ci sa fille et ne compte pas monter cette semaine. Je compte aussi aller voir ma grand-mère. Si tu veux, montons ensemble demain matin par le « direct ».

— Mais ta grand-mère n'habite-t-elle pas Pendik ?

— Je ne suis pas de Pendik, je suis d'Istanbul. Je travaillais dans une crèmerie à Pendik et lorsque mon patron a décidé de se transférer ici, je l'ai suivi. C'est alors que j'ai connu Philoméni.

Efrosini était orpheline. Il ne lui restait plus, comme parents, que sa vieille grand-mère côté paternel. Lorsqu'Efrosini pensait, par hasard, de loin en loin, à lui rendre

visite, la vieille femme la contemplait avec ravissement et des larmes coulaient de ses yeux.

— Alors d'accord. Nous montons demain matin ensemble, par le « direct ».

Au retour, Efrosini n'ayant trouvé personne qui la reconduisit en voiture, héla à mi-chemin un landau, y monta seule, et droite et fière comme une reine, se fit déposer chez Philoméni.

Comme convenu, le lendemain matin, Efrosini passa chercher Christina par chez elle. Le fait de se rendre en ville étant pour les insulaires un événement mondain, chacune des femmes, à sa manière, avait pris un soin extrême à sa toilette. Cependant, en apercevant la femme de Kromidhia dans ses plus beaux atours, Efrosini se repentit de s'en être encombrée à la légère. Alors que sous un petit chapeau de paille garni de cerises artificielles, Efrosini exhibait un tailleur de lin blanc cousu toujours par les sœurs Vron dara, Christina portait un imprimé de soie à larges fleurs bleues, un collier en verroterie verte et un fichu jaune noué sous le menton. Elle tenait un large sac à main confectionné par elle avec la même étoffe que sa robe. Christina ne s'était jamais sentie mieux mise ni plus jolie, ni plus digne d'accompagner en ville une personne aussi élégante qu'Efrosini.

Celle-ci songeait à ce bateau du matin empli par la fleur masculine des villégiaturants et comptait prendre place dans le salon de luxe. En voyant Christina ainsi attifée, elle se demandait si elle ne ferait pas mieux de se dissimuler avec elle dans un coin du salon commun.

Elles se dirigèrent vers le quai. Venu de la ville, le bateau était sur le point d'accoster. De loin, on apercevait l'embar-

cadère noir de monde et de la rue qui lui faisait face déferlaient sans arrêt de nouveaux voyageurs :

— Hatons-nous, dit Efrosini.

— Inutile, le bateau n'a pas encore accosté et il faut au moins cinq minutes pour que la foule qui est à bord débarque. Nous avons le temps !

Mais Efrosini avait hâte d'arriver, voulant se faufiler le plus près possible de la grille d'entrée pour le cas où elle déciderait de s'installer dans le salon de luxe afin d'être parmi les premiers à passer pour pouvoir y trouver une place. Aussi, dès qu'elles eurent en main leur ticket, Efrosini, fendant hardiment la foule suivie par Christina, réussit à se placer juste devant la grille.

Alors, tandis que la foule se pressait derrière les barreaux tels des prisonniers, Efrosini aperçut de l'autre côté des barreaux, à l'air libre, parmi un ou deux fonctionnaires du bateau et trois ou quatre privilégiés, dans une robe beige qui moulait parfaitement son corps svelte, Frosso Poulakias, droite et majestueuse, sous un petit chapeau circulaire posé fermement sur sa tête, comme une royale couronne.

Elle regardait d'un air curieux, comme on regarderait des fauves dans leur cage, les voyageurs attendant derrière la grille. Elle reconnut Efrosini qu'elle salua d'un petit signe de tête discret, mais compensé d'un sourire gracieux. Et, à partir de ce moment, Efrosini n'hésita plus. Quoi qu'il advînt, dût-elle renverser les voyageurs et passer sur leurs corps, elle irait s'installer dans le salon de luxe. Puisque la Poulakias savait qu'elle était là, la pensée qu'elle pourrait ne pas la voir installée dans le salon de luxe lui était devenue intolérable. Enfin, la grille s'ouvrit et la foule s'engouffrant déborda par torrents compacts sur la jetée.

Efrosini et Christina réussirent parmi les premiers, en courant, à sauter dans le bateau. Efrosini poussa Christina devant elle, vers le salon de luxe, bien résolue cependant à donner l'impression qu'il s'agissait, en l'occurrence, d'une compagnie fortuite et acceptée par condescendance.

Dès son entrée, elle aperçut, installée seule devant une petite table, ayant posé sur une chaise auprès d'elle son sac à main en peau de serpent, Frosso Poulakias qui fumait une cigarette à bout doré, d'un air détaché de la terre...

Efrosini continuait à pousser devant elle Christina dans le salon pris d'assaut. En voyant le genre de public qui l'envahissait, elle murmura :

— J'ai honte !

Efrosini l'entraînant la fit asseoir auprès d'elle devant une fenêtre par où l'on découvrait l'embarcadère avec les derniers voyageurs accourant essoufflés. Quelques retardataires haletants sautèrent dans le bateau en marche dont on venait de lever l'échelle.

Occupée à suivre ce qui se passait sur l'embarcadère, Efrosini n'avait pas encore reporté son regard sur Frosso et n'avait pas remarqué l'inquiétude grandissante de la Poulakias qui l'avait forcée à abandonner son impassibilité de sphinx, et qui se reflétait intensément dans ses yeux. Lorsqu'enfin elle dirigea ses prunelles sur elle, elle la vit, désarmée, en train de fixer la cloison vitrée qui séparait le salon de luxe d'avec la « première ». Mais, tout à coup, son visage se rasséréna, son buste se raidit d'un air fier, un sourire éclaira son visage, et Efrosini vit Depasti pénétrer

dans le salon. Il alla droit vers Frosso. Elle lui dit d'un air détaché :

— Où étais-tu ? J'avais retenu pour toi cette chaise. Assieds-toi.

— Comment diable voulais-tu que j' imagine que tu serais venue t'enfermer ici. Il fait si beau là-haut.

« Là-haut », c'était la classe de luxe installée sur le pont en plein air.

— Eh bien ! répondit la Poulakias, moi je trouve qu'il fait assez frais ce matin.

Efrosini ne quittait plus le couple des yeux. Elle demanda à haute voix, d'un ton condescendant à Christina :

— Veux-tu prendre un café ? Garçon, deux cafés *chékerli*...

Depasti, en l'entendant commander des cafés, songea à en ordonner pour Frosso. Efrosini fut heureuse et fière d'avoir indirectement attiré son attention.

— Par quel bateau comptes-tu remonter ? demanda Frosso à Depasti.

— Mais, comme d'habitude, par le 17 h 30.

Il était notoire qu'en été, il ne descendait en ville que deux fois par semaine pour ses affaires et regagnait l'île par le 17 h 30.

Le couple fut bientôt rejoint par un autre estivant, lui aussi magnat des noisettes, Halil Budjali, propriétaire d'une des plus belles villas de l'île où il passait la majeure partie de l'été. Bel homme, le visage jeune malgré son âge mûr et ses cheveux blancs, un peu infatué de sa personne et toujours tiré à quatre épingles, il avait le port solennel, les gestes mesurés et une assurance que ne faisait que renforcer ses affaires prospères et une solide fortune.

À son entrée, Depasti se leva, lui offrit sa place et, pour le mettre à l'aise et le forcer à s'asseoir, s'assit lui-même sur le rebord de la petite table. Mais le garçon qui servait le café et connaissait Halil Budjali, s'empressa d'apporter un pliant. Depasti voulut s'asseoir sur le pliant, Halil Budjali insista pour s'y asseoir lui-même ; finalement Depasti reprit sa chaise et Budjali s'assit sur le pliant.

Efrosini ne perdait pas un seul détail de ces scènes, comme s'il s'agissait d'événements historiques dignes d'être retenus à jamais par la mémoire.

— Il faisait frais là-haut, c'est pourquoi je suis descendu dit Budjali.

— Je le lui avais bien dit, observa Frosso.

— Qui est-ce ? interrogea Christina.

— Comment ! Tu ne le connais pas ?

Et tout bas :

— C'est Halil Budjali, celui à qui appartient à Maden cette villa avec le grand jardin et cette porte grillagée toute couverte de mimosas...

— Ma pauvre Efrosini, lui répondit Christina, tu imagines que je connais Prinkipo et les gens qui y villégiaturent. Depuis que j'ai épousé Kromidhia, combien de fois crois-tu que je suis sortie me promener ? Au début de notre mariage, il m'a fait faire une fois en voiture le petit tour. Quelques années plus tard, alors qu'il faisait son service militaire, oncle Nicoli, une fois, sur ma demande, m'a fait faire le grand tour. Que voyons-nous de cette île qui plaît tant aux étrangers ? Le *tcharchi*, l'embarcadère, les ruelles qui entourent le *tcharchi*. En été, nous flânonnons parfois jusqu'à Nizam. Cinq à six fois pendant l'été, je prends le petit

bateau et je conduis les enfants à Yürükali prendre des bains de mer. C'est tout ! Comment veux-tu que je sache où se trouve telle villa, à qui elle appartient, qui est un tel et qui est tel autre ? Je ne connais que les quelques pêcheurs, gargotiers, boutiquiers, cochers, qui forment l'entourage et la compagnie de Kromidhia.

Quoique Christina discourût d'une voix assez basse, Efrosini suivait du regard Frosso et son groupe pour s'assurer qu'ils n'entendaient pas :

— Parle plus bas, lui recommanda-t-elle d'un air détaché, le regard fixe comme pour laisser croire qu'elle ne prenait aucun intérêt à ce que racontait sa compagne.

— Dans cette île si appréciée par les étrangers, nous vivons une vie abrutissante, après avoir gaspillé les plus belles années de notre jeunesse avec des maris brutaux, illettrés et dont quelques-uns, comme le mien, par exemple, ne sont pas fichus de payer à leur femme un manteau tous les quatre ans. Dis-moi, est-ce que ça s'appelle vivre ça, Efrosini ? Comme tu as eu raison de ne pas épouser un portefaix – car qu'ils soient boutiquiers, pêcheurs, riches ou pauvres, que sont-ils au fond nos hommes sinon des espèces de portefaix ? – et de te contenter d'un ami, tantôt celui-ci, tantôt celui-là. Au moins, n'as-tu pas fermé ton horizon, ne t'as-tu pas des enfants sur les dos ! Un jour ou l'autre, la chance peut te sourire et te conduire à épouser quelqu'un de convenable. Eh oui ! Pourquoi pas ? Mais nous ! Enfermées du matin au soir dans des mansardes (*vromospita*) avec des gosses à soigner, la cuisine à faire, du linge à blanchir, il nous faut, par-dessus le marché, subir le soir, la ruée de nos portefaix. Pourtant, je méritais mieux. Ma mère, la pauvre, a pris soin de m'instruire. J'ai terminé ma cinquième. Puis,

celle-ci m'a envoyée durant un an chez ces sœurs qui portaient autrefois ces chapeaux blancs qui se balancent de chaque côté comme des ailes et j'ai appris un peu le français...

— Parle plus bas, recommanda de nouveau Efrosini.

— Tout cela pour en être réduites à supporter les rebuffades grossières de nos maris, à écouter les cochonneries de Fassoula, entendre roter Christaki, avoir les oreilles remplies des sottises de Marigho et de Marikaki et des beuglements périodiques et écœurants de Kokino !

Le bateau se trouvait déjà à hauteur de la tour de Léandre. Il y eut de l'agitation à bord, chacun se préparant à la sortie.

— Ne te presse pas, dit Efrosini. Laisse s'écouler la foule. Nous sortirons par cette porte. On débarquera sans difficulté. Je connais les trucs.

Halil Budjali, Depasti et Frosso s'orientèrent du côté de la porte qu'avait indiquée Efrosini. Halil Budjali, qui marchait en tête, s'effaça pour céder le pas à Frosso.

— Passez Frida, lui dit-il.

Efrosini poussa du coude Christina :

— As-tu entendu le « Passez Frida » ? Elle se fait appeler Frida à présent ! Pourquoi alors, moi aussi, je ne me ferai pas appeler Frida ? Efrosini, c'est la même chose que Frosso. La première fois qu'Orhan m'appellera Efrosini, je lui répondrai : « Pardon ! Frida... »

Dans le cortège des sortants, Christina aperçut Calliopi, Fassoula et Nicoli. Il y avait beaucoup d'insulaires à bord, à cause du lundi dit « des cordonniers » (*Tsangarodheftéra*). Il paraît que, jadis, les cordonniers travaillaient toute la journée du dimanche, se donnaient congé et fermaient boutique

les lundis. À leur exemple, les *esnafs* insulaires, après la journée harassante du dimanche, avaient l'habitude de choisir le lundi des cordonniers pour descendre en ville et s'occuper de leurs affaires.

Christina apostropha Calliopi vêtue d'une toilette flam-bante :

— Quelle fierté ! On ne dit pas bonjour ?

— Tiens ! Christina, Efrosini ! Comment se fait-il qu'on ne se soit pas vu ? N'étiez-vous pas sur le pont ?

— Nous étions « en bas », répondit Efrosini sans oser dire qu'elles se trouvaient dans le salon de luxe.

Christina demanda timidement à Nicoli :

— *Yapou* ? (Où allez-vous ?)

— Des affaires..., répondit vaguement le manchot.

Se saluant, ils se séparèrent. Christina accompagna Efrosini dans une parfumerie proche du pont où elle désirait s'acheter du rouge aux lèvres, de la poudre de riz et du vernis à ongles. La vendeuse étala à mesure toute une série de ces produits. Mais Efrosini ne trouva rien à sa convenance. Elles sortirent.

— Allons manger un gâteau, proposa Efrosini.

Christina se mit à rire d'un rire nerveux :

— Pourquoi ris-tu ?

— Avance ! Je te dirai.

Efrosini l'entraîna dans une confiserie de Karakeuy qui avait une arrière-boutique où l'on servait du thé, du café et des gâteaux. Elles s'y trouvèrent seules. Alors Christina ouvrit son sac à main et étala sur la table une demi-douzaine de rouges à lèvres, plusieurs flacons de vernis de nuances variées et deux petites boîtes de poudre de riz :

— Je crois que c'est tout ! fit-elle.

Devant Efrosini médusée, elle éclata d'un joyeux rire, fière de son adresse et de sa prouesse.

— Mon Dieu ! finit par dire Efrosini. À quel moment as-tu glissé tout ça dans ton sac ?

— Il s'agit de savoir s'y prendre, répondit Christina.

— Et si on t'avait attrapée ?

— Si ! Si !... Avec des « si » ! Tu vois bien qu'on ne m'a pas attrapée. Choisis ce qui te convient, dit Christina à Efrosini.

— Je ne voudrais pas t'en priver. Après tout, c'est ton bien, ça t'appartient !

Toutefois, elle se réserva un rouge, un flacon de verni et paya le thé et les gâteaux.

Dans la confiserie, avant de sortir, elle acheta un demi kilo de loukoums pour sa grand-mère.

— Où habite ta grand-mère ?

— À Hamalbach, répondit Efrosini.

Elle habitait une chambre dans un taudis au fin fond de Papaskeupru, mais Efrosini ne tenait pas à le dire.

— Moi j'ai mon rendez-vous à une heure, dit Christina. Et toi ?

— Moi à trois.

Mais craignant que Christina ne lui proposât de l'accompagner chez sa grand-mère, elle prit soin immédiatement d'ajouter :

— Mais j'ai beaucoup de courses à faire. Je dois aussi me rendre chez un cordonnier de Tarlabachi à qui j'ai donné une paire de souliers à réparer qui s'y trouve depuis six semaines...

— Moi, dit Christina, je compte me rendre en attendant – à tout hasard – dans un café en plein air du côté de

Tepebachi où l'on trouve, parfois, une occasion... Ça serait autant de gagné...

Efrosini essaya de dissimuler de son mieux sa stupeur, devant l'aveu imprévu de Christina.

— Prenons alors le « Tunnel », dit-elle.

À proximité du Tunnel, Efrosini poussa brusquement Christina dans une pâtisserie.

— Entrons ici, il y a d'excellents gâteaux...

— Mais nous venons d'en manger !

— Ça ne fait rien, entre ! dit Efrosini en la poussant. Ceux-là sont vraiment extraordinaires !

Les deux femmes pénétrèrent dans la pâtisserie. En réalité, Efrosini venait d'apercevoir soudain, à vingt pas devant elle, piteuse, clopinante, massive, fagotée comme une vieille mendiante, sa grand-mère...

Tous les snobismes sont féroces mais celui du peuple est le plus impitoyable.

X

Autour du magasin tripartite

Origines du magasin tripartite – Nicoli amoureux

James Scouto donnait le nom de « magasin tripartite » à celui que tenaient trois femmes : Anghéliki, épouse de Haralambo, Dhespina Poulakias et Melpoméni, nièce de Kourko. Situé à l'intérieur du débarcadère, il avait été inauguré au début de l'été.

Un jour, vers la fin de l'hiver, Haralambo groupa chez lui trois autres capitalistes insulaires : Nicoli, Calliopi et Kourko le boulanger-pâtissier, et leur tint ce langage :

— Mes amis, ce sot d'Ulvi liquide son magasin du débarcadère. Cela devait lui arriver. Une librairie au débarcadère ! Comme si les gens qui viennent de passer l'été ici n'ont rien de mieux à faire que d'acheter des livres ! Il s'agit, à présent, de mettre la main sur sa boutique. Elle est admirablement située. On pourrait s'y faire beaucoup d'argent durant la saison. La saison finie, on la fermerait pour la rouvrir à la saison suivante. J'ai pensé que nous pourrions la louer à quatre...

— Fort bien ! répondit Nicoli, mais chacun de nous à sa propre affaire. Qui s'occuperait de ce magasin ?

— Chacun de nous y enverrait un représentant. Moi ma femme, toi la tienne, Calliopi sa nièce, Kourko une des siennes. Il dispose de toute une tribu.

— Ce n'est pas l'affaire de ma femme, dit Nicoli.

— Tu disposes de plusieurs aides, tu te feras représenter par l'un d'eux.

— Pour moi, dit Kourko, c'est en effet facile, mais qu'allons-nous y vendre ?

— Tout ! répondit Haralambo. Des cigarettes, de la bière, du raki. Du jus de fruit, des aspirines. Des sandwichs et des hameçons pour la pêche. De la pâtisserie que fournira Kourko. De l'eau en bouteille et en dame-jeanne que fournira Nicoli. De l'eau de Dercos en verre qu'on baptisera *iyi su*. Lorsque l'eau est glacée et que les gens ont soif, ils ne comprennent jamais ce qu'ils avalent ! Et puis des bonbons, des loukoums, des cacahuètes, du fromage, toutes les merdes possibles.

— Oui, dit Kourko, mais si je vous fournis de la pâtisserie, je ferai à moi-même de la concurrence...

— Bêta ! Au contraire ! Tu écouleras les gâteaux rassis, les *simits* devenus de la galette et que tu es obligé de piler pour les fourrer dans tes gâteaux...

— Au fond, tu proposes d'ouvrir un magasin tout à fait dans le genre du mien, dit Calliopi, et tu me demandes de charger ma nièce de me faire de la concurrence.

— Tu dis des bêtises ! Tu ne perdras pas un seul client. La boutique est située dans une tout autre périphérie que la tienne. Le bénéfice qu'elle te rapportera sera un bénéfice supplémentaire.

— Quel capital estimes-tu nécessaire ? questionna Nicoli ?

— Six mille ! Chacun de nous investirait mille cinq cents livres. N’oubliez pas que les fournisseurs nous feront crédit... Eh bien ! Qu’en pensez-vous, mes enfants ?

— Mon Dieu, je ne crois pas l’affaire mauvaise. Je demande à réfléchir, dit Kourko.

— Et toi, Nicoli ?

— Moi non plus je ne la considère pas mauvaise, mais je ne vois vraiment pas par qui me faire représenter.

— Je demande à réfléchir, déclara Calliopi. En tout cas, si j’entre dans la combinaison, il faudra laisser la direction à ma nièce qui connaît le métier et a acquis de l’expérience auprès de moi.

Chacun donc réserva sa réponse. On convint de se réunir de nouveau pour prendre une décision définitive et fixer les détails.

Calliopi, Nicoli et Kourko sortirent ensemble. Calliopi, dans la rue, demanda à Kourko son franc avis.

— Je pense, dit-il que l’affaire est bonne, mais avec un voleur comme Haralambo, on ne sait comment elle peut tourner. Voilà mon avis !

Devant la maison de Calliopi, les deux hommes prirent congé d’elle et poursuivirent leur chemin.

— Calliopi, dit Kourko à Nicoli, veut mettre à la tête de l’affaire sa nièce, afin d’avoir quatre mains au lieu de deux, pour nous voler.

Parvenu devant le four, Kourko fit ses adieux à Nicoli :

— Bonne nuit, vieux frère. Repose-toi bien !

Nicoli se mit à marcher solitaire, tout en songeant :

— En somme, ils sont trois voleurs, mais le plus voleur des trois, c’est encore Kourko !

Tout à coup, il se frappa la tête :

— Pardi ! Je ferai cent pour cent l'affaire, se dit-il.
Il lui était soudain venu une idée.

Mais pour comprendre l'idée qui était venue à Nicoli, il est nécessaire de remonter en arrière, ce qui, assure solennellement Victor Hugo, « est un des droits du narrateur ».

Deux mois auparavant, au coup de heurtoir qui avait retenti à la porte des Kromidhia, Sevasti était allée ouvrir et, d'abord stupéfaite, ensuite le visage épanoui par la joie, s'était trouvée face à face avec Nicoli :

— *Pos intane afto to kalo ?* (Par quel heureux hasard ?)

— Je désire parler à Stélio.

— Il n'est pas à la maison, mais ne tardera pas à rentrer.

Elle se mit à crier :

— Christina ! Christina ! Descends ! L'oncle Nicoli !

L'autre du palier supérieur cria d'une voix suraiguë :

— *Ti ?* (Quoi ?)

— Nicoli, te dis-je ! L'oncle Nicoli est là !

Christina se présenta le maintien timide, le visage éclairé d'un faible sourire :

— *Kalosorisés !* (Sois le bienvenu !)

— *Yasou* Christina, dit-il, et lui appliqua une tape familière sur les fesses.

— Entrez dans le petit salon, dit Sevasti exultante, je vais préparer le café.

Seule en présence de Nicoli, Christina répéta la formule de sa belle-mère :

— Par quel heureux hasard ?

— Je voulais m'entretenir avec Stélio, mais *ma to Théo*, dit-il, je suis bien content de te revoir.

Il s'installa sur le canapé et dit à Christina :

— Assieds-toi près de moi.

Elle obéit. De sa main valide, il lui empoigna la poitrine. Elle se dégagea avec douceur, mais fermeté. À ce moment, Sevasti apportant le café, observa l'air morose de sa belle-fille :

— Tu fais la tête ?

Pensant que Christina était en train de s'expliquer avec Nicoli :

— Je vous laisse seuls, dit-elle avec un mielleux sourire. Tachez de vous raccomoder.

Christina répliqua :

— Nous ne sommes pas brouillés, que je sache, pour tâcher de nous raccomoder.

Sevasti ne répondit pas. Elle sortit dans la rue pousser les volets, après avoir allumé l'électricité du petit salon.

— Qu'as-tu à dire à Kromidhia ? questionna sèchement Christina.

Nicoli, pour toute réponse, l'attira à lui et plongea sa main dans son corsage. Cette fois, elle se dégagea assez brutalement :

— Laisse-moi tranquille ! dit-elle.

Car l'être, même le plus dégradé, a ses sursauts d'amour-propre.

— Tiens ! Tiens ! dit Nicoli, c'est ainsi à présent, hein ?

Dans la cuisine, *Kona* Sevasti, pour se donner une diversion, s'était mise à pétrir les boulettes de viande hachée destinées au repas du soir. Elle demanda à Ralio de lui passer le poivre. Celle-ci, pour saisir la boîte sur le rayon, fit un mouvement maladroit. La boîte se renversa et le poivre se répandit par terre, présage de mésentente et de querelle.

Sevasti allongea une taloche sur la tête de Ralio. Lui lançant un regard furibond, elle prononça ces paroles sibyllines :

— *Sacho mori* que s'il ne se passe pas là-dedans quelque chose de bon, je ne te laisserai pas un cheveu sur la tête !

Sevasti s'entendit soudain interpellée :

— Maman !

Elle accourut dans le petit salon.

— Sais-tu pour quelle raison Nicoli voulait voir Stélio ? Il veut que nous fassions venir Dhespina pour lui ici.

— Est-ce vrai Nicoli ? dit Sevasti sur un ton de reproche attristé.

— C'est vrai Sevasti, répondit hardiment le manchot.

— Et comment se fait-il qu'il ait pensé à nous ? demanda Sevasti à Christina.

— Tu ne le devines pas, maman ? Kopria a parlé !

Et s'adressant au manchot :

— Donne-moi trente livres, j'irai te chercher Dhespina.

Le manchot lui donna trente livres. Avec l'argent en poche, elle était sûre de bâcler l'affaire. Dhespina, généreuse, et sans allusion aux arriérés de Kopria, proposa de partager avec Christina l'argent mis à sa disposition par Nicoli.

Deux jours plus tard, Nicoli se présenta de nouveau, donna trente livres à Christina et lui demanda de faire venir Dhespina.

Le couple étant parti avant l'arrivée de Kromidhia, la mère et la belle-fille se partagèrent à leur tour leur part, et, comme pour la première fois, ne soufflèrent mot à Kromidhia.

Mais la semaine suivante, Nicoli s'amena en compagnie de Dhespina et posa ses conditions : à l'avenir, il rejoindrait Dhespina chez Kromidhia deux fois par semaine et paierait une petite pension. Les deux femmes durent accepter et, cette fois, prévenir Kromidhia. Il exigea pour lui la moitié, abandonnant l'autre moitié à sa femme et à sa mère.

— Ah ! Bécasse, bécasse ! répétait Sevasti à Christina, avoir manqué l'occasion de te raccommo-der avec le manchot ! Peut-être était-il venu avec l'intention de se faire amener Dhespina, mais d'après tes propres dires, c'est de toi qu'il a eu brusquement envie. Avoir donné un coup de pied à cette vache à lait, c'est impardonnable ! Pouvoir faire soi-même la pute, et devenir entremetteuse !

Christina humiliée et agacée lui répondait :

— Veux-tu me fichier la paix, maman ! J'en ai marre de t'entendre répéter les mêmes choses !

Parfois, dans la journée, passant par devant la maison des Cravata et apercevant à la même fenêtre Cléoniki, la femme de Cravata, Nicoli s'arrêtait et devisait avec elle interminablement. Il s'attendait, si Dhespina était là, à la voir soudain apparaître à la même fenêtre, ou, si elle ne se trouvait pas à la maison, la voir brusquement survenir.

De temps à autre, Cléoniki l'invitait à entrer. Si Dhespina était là, il avait de la peine à se déclouer de sa chaise, et si elle était absente, de même ; il attendait qu'elle fût de retour. Bientôt, parmi ceux qui étaient au courant de son aventure, il ne resta plus que Nicoli à se demander s'il n'était pas amoureux de Dhespina. Le manchot souffrait atrocement en songeant que son associé d'Heybeli, Kopria, avait pris du plaisir avec elle, tout en la traitant comme une

vulgaire prostituée. Elle n'était pas cela, estimait Nicoli, mais une pauvre fille ayant un fond honnête et d'excellents sentiments que seuls la misère et le désespoir avaient jetée dans des égarements, hélas ! irréparables. Il détestait désormais ce Kopria qui, délibérément, l'avait entraînée dans une de ses chutes.

Aussi, lorsqu'à la fin de la saison, il rompit son association avec lui pour la fourniture de l'eau potable à Heybeli et prit pour nouvel associé un outsider, un certain Férid, sous le prétexte d'une combinaison plus avantageuse, peut-être crut-il n'obéir qu'à ce motif, mais tous ceux qui savaient quelque chose du ressentiment qu'il gardait envers Kopria d'avoir connu si tristement avant lui Dhespina, ne doutèrent pas qu'il ne faisait que payer bien cher sa paillardise. Car Kopria, bien qu'admirablement placé à Heybeli, ne possédait ni l'organisation ni les entrepôts de Nicoli pour pouvoir, par ses seuls moyens, satisfaire à la totalité de la demande d'eau dans cette île.

Pour le moment, Nicoli passait son temps à surveiller Dhespina pour la préserver éventuellement d'une nouvelle chute. Il s'était mis en tête de la régénérer.

Lorsque l'image de Dhespina passa brusquement devant ses yeux à l'issue de la réunion chez Haralambo, sa décision fut vite prise. Il investirait dans l'affaire ces mille cinq cents livres qu'on lui réclamait, abandonnant à Dhespina toute sa part du bénéfice. Elle apprendrait ainsi à gagner sa vie par le travail, garée contre toute nouvelle tentation.

Ayant quitté Kourko, au lieu de se rendre chez lui, il dirigea directement ses pas vers la maison des Cravata. En route, il rencontra, se tenant par le bras, Zénon et Anna Toutoukis qui le saluèrent, suivant leur habitude, en lui

donnant le nom de *koumbaro*. Au lieu de s'arrêter, comme il faisait d'ordinaire, en lui servant, pour le taquiner, le titre d'Excellence, il se contenta de passer avec un rapide « *Yasas !* ». Anna et Zénon se regardèrent, jugèrent son attitude étrange et lui trouvèrent un air égaré.

Nicoli frappa à la porte des Cravata. Il eut la chance de les trouver avec Dhespina à la maison. D'une voix grave et frémissante d'émotion, il exposa son plan. Dhespina, à l'avenir, pourrait gagner sa vie, avec honneur, par le travail :

— Crois-moi, lui dit-il, c'est une chose bonne et noble que le travail. On savoure autrement la vie quand on doit tout à soi-même. Je te prierai seulement de travailler sérieusement, d'ouvrir l'œil et le bon afin que les voleurs que sont nos futurs associés, ne prennent que ce qu'ils ont le droit de prendre. J'y veillerai, mais je suis un homme occupé et c'est surtout sur toi que je compte. N'oublie pas que c'est ton propre argent que tu défendras.

Deux larmes de reconnaissance mouillèrent pour un instant les yeux de Dhespina. Elle les refoula rapidement et dit à Nicoli :

— J'espère seulement n'avoir pas d'ennuis avec ta femme ou Stavroula.

— Ma femme, répondit Nicoli, a depuis longtemps pris l'habitude de ne plus s'occuper de ce que je fais. Stavroula restera tranquille. Au surplus, si elle t'embêtait, je saurais la mettre à la raison. Tu n'as besoin de dire à personne que c'est moi qui finance. On l'apprendra, Stavroula et ma femme comme les autres, car dans cette satanée île, où personne ne peut retenir sa langue, il ne peut exister de secret. Mais ne t'en fais pas !

À son tour Cravata prit la parole :

— Si tu me permets de donner un avis, Nicoli, je te dirai que, puisque tu tiens à la bonne réputation de Dhespina, il n'est pas juste que tu continues à la retrouver chez ces gens sans honneur et capables de tout que sont, comme tu le dis toi-même, les Kromidhia... Dhespina dispose chez nous d'une chambre séparée qui est pour elle seule. Tu lui rendrais visite ici, tu nous donnerais, si tu veux, ce que tu payes aux Kromidhia et tout serait dit !

— Pardieu ! dit Nicoli, voilà une excellente idée !

Cravata, dirigeant son index sur son front, répliqua :

— J'ai quelque chose ici !

— Et à présent, mes enfants, conclut soudain Nicoli, pour fêter tout ça, sortons ! Je vous emmène tous dîner chez Milto !

XI

Autour du magasin tripartite

À la porte de la boutique – Une aventure de James Scouto

Pimpant, coquet, flambant neuf, le magasin tripartite que dirigeaient les trois femmes – Calliopi s'étant au dernier moment récusée – était, vers le soir, assiégé par la clientèle. Dans la journée, elles se relayaient, si bien qu'il n'y en avait que deux à la fois dans le magasin. Mais, le soir, toutes trois n'y suffisaient plus. Des amies, venues les voir, mettaient la main à la pâte, passaient les bouteilles, ficelaient les paquets.

Des insulaires, des estivants oisifs venaient également stationner devant la boutique s'intéressant à l'animation du débarcadère et faisant la causette avec les femmes dans les rares moments où elles se trouvaient inoccupées.

Lorsqu'il avait envie de rentrer avec elle, Nicoli s'amenait vers minuit et patientait devant la porte, jusqu'à l'heure de la fermeture.

Dhespina, délivrée de soucis, l'air heureux, les yeux pétillants, se sentait revivre. Elle paraissait rajeunie d'un lustre. À son poignet pendait un bracelet en or qu'elle venait de s'acheter sur sa part des bénéfiques du magasin.

Anghéliki, toujours sérieuse, s'activait, les yeux baissés.

Melpoméni, la nièce de Kourko, l'air maussade, affectait un air indifférent envers les hommes. Elle avait vingt-cinq ans, était pucelle, s'obstinait dans l'attente d'un mari et d'une noce en « voiles blancs », ce qui ne l'empêchait pas, au su de pas mal d'insulaires, d'avoir secrètement un ami.

C'était un sexagénaire, de Kadikeuy, qu'elle rejoignait une fois par semaine, et qui lui servait une petite pension. Elle en tirait avantage pour ses toilettes et son argent de poche. Le sexagénaire, qui avait une femme usée à peu près du même âge que lui, recevait Melpoméni chez une logeuse de Kadikeuy. La rencontre avait lieu tous les lundis à treize heures et ne prenait fin que le soir. Melpoméni gardait en permanence chez la logeuse une chemise de nuit et une paire de mules. Melpoméni avait pris soin d'obtenir d'un médecin un certificat de virginité. Elle le renouvelait tous les trois mois après s'être présentée à un nouvel examen. Elle était blanche, plantureuse, assez élancée, avec des prunelles noires et un regard langoureux. Lorsqu'elle arrivait en avance chez la logeuse, elle gagnait directement la chambre.

James Scouto s'arrêtait souvent à la porte de la boutique pour faire la causette avec les femmes. L'été dernier, Dhespina lui avait rendu quelques visites dans sa villa et il en gardait un heureux souvenir. Mais Dhespina, tout en restant aimable, avait changé d'attitude cette année-ci. Elle ne lui parlait plus que des autres femmes :

— M. James, comment ça va-t-il avec les filles cette année-ci ?

— Les femmes ne font pas cas de moi, ma petite Dhespina...

— Ah ! M. James, qui sait combien vous en avez déjà vues depuis le début de l'été ?

— Penses-tu ! répondait James Scouto.

— Allez ! Je vous connais, rétorquait Dhespina. Et puis, avec votre argent, vous pouvez conquérir les plus jeunes et les plus belles !

— Pour moi, la plus jeune et la plus jolie, c'est toi, ma petite Dhespina.

— Moi, vous savez bien que je suis mariée...

— Mariée ? Je ne te savais pas mariée, ma petite Dhespina.

— Enfin, disons... presque mariée...

— Avec Nicoli, n'est-ce pas ? lui répondait James Scouto d'un air perspicace.

— Oui ! répliquait Dhespina en baissant modestement les yeux.

James Scouto attachait aussi de longs regards sur Melpoméni. Celle-ci confessait à Dhespina :

— Il me regarde comme un *loucoum*. On le dit généreux... Pendant la saison je pourrais aller le trouver dans sa villa. Mais tout le monde assure qu'il ne peut retenir sa langue et va partout contant ses bonnes fortunes. Aussi tant pis ! Qu'il aille au diable, lui et son argent.

Un jour, James Scouto aperçut dans la boutique une petite brune assise sur une chaise, la bouche ouverte, l'air un peu hébété. Par habitude, il jeta sur elle un long regard.

Dhespina lui dit :

— La petite ?

— Qui ça, la petite noirette ?

— Oui ! Elle n'est pas fameuse !

— Qui est-ce ?

— Elle est mariée, elle a deux enfants...

— Cette petite noire a deux enfants ? Mais elle est une enfant elle-même...

— C'est qu'elle est petite et maigre. Ne vous y fiez pas. Elle a vingt-six ans. L'aîné de ses enfants a même sept ans... Voulez-vous que je vous arrange ça ? Ça vous coûterait cinquante livres.

— Elle marche comme ça avec tout le monde ? En tout cas, pas chez moi. Que dirait mon domestique ?

— Que dirait-il ?

— Elle a l'air trop minable. Enfin... On en reparlera...

Le lendemain, lorsque James Scouto repassa par devant la boutique, Dhespina revint à la charge :

— La petite brune d'hier... Elle habite à deux pas d'ici, derrière le four, près de l'église. Si vous voulez, je vous y conduirais.

— Et le mari ?

— Le mari ne sera pas là...

— Et s'il survenait ?

— Il ne surviendra pas...

— Et les enfants ?

— Les enfants ne vont pas vous gêner. Ils joueront dans la rue.

— Avec la porte ouverte ?

— Mais non ! On fermera la porte...

— Et s'ils viennent cogner dessus ? Non, ma petite Dhespina. Je n'aime pas les choses compliquées et qui coupent le souffle...

Mais, deux jours plus tard, Dhespina rencontra par hasard James Scouto dans la rue et l'entraîna :

— Venez, nous sommes juste à deux pas...

Par veulerie, il la suivit. Une mesure en bois dont la porte est entrebâillée. Elle la pousse. Ils entrent. Une espèce de vestibule ; à la droite, une chambre. La noiraude est là, avec ses deux enfants. À leur entrée, les enfants déguerpissent et disparaissent dans la rue. La petite noiraude tend la main :

— *Kalosoristé !* (Soyez le bienvenu !)

Dans la chambre, deux lits, le plus grand pour le couple, l'autre pour les deux enfants. Des stores noirs aux fenêtres. Pas d'électricité. Sur une commode, une lampe à pétrole.

Son chapeau et sa canne à la main, M. James est tout interdit. La petite noiraude prend la parole :

— Mon mari est menuisier. Il gagnait trois livres par jour, mais il s'est blessé la main et ne peut pas travailler pour le moment... Vous resterez très content... Tout le monde dit que vous avez bon cœur...

James Scouto ne conçoit pas l'amour sous forme de charité ni empreint de tristesse. Il sent ses facultés paralysées... Dhespina intervient :

— Je m'assiérai devant la porte jusqu'à ce que vous ayez fini.

Toujours par veulerie, il donne son accord. Le visage de la noiraude s'est détendu. Elle baisse les stores. Les voici seuls... Elle se déleste de sa robe... Mais elle voit M. James immobile, le chapeau et la canne à la main.

— Vous ne vous déshabillez pas ?

Cette fois, il répond avec le courage du désespoir :

— Non, ma petite !

Le sourire de la noiraude s'est éteint. Mais M. James tire de son portefeuille deux billets de dix livres et les dépose sur la table :

— On se retrouvera, un autre jour.

Sur le visage de la noiraude, un sourire humble, humilié :

— Merci, merci...

James Scouto, comme s'il venait d'échapper à l'échafaud, s'empresse de sortir. Il trouve Dhespina, une cigarette au coin des lèvres, postée sur sa chaise à l'entrée. Elle paraît stupéfaite.

— Comment s'appelle cette petite ?

— Fotini...

Une semaine plus tard, James Scouto se trouvait chez lui lorsque son domestique vint lui annoncer qu'un couple demandait à le voir :

— La femme m'a dit de vous dire qu'elle s'appelle Fotini...

— Eh bien ! Réponds que je ne peux pas les recevoir...

Mais, soudain, devenu anxieux et désirant comprendre ce qui se passe, il se ravisa :

— Dis-leur d'entrer...

Entrèrent Fotini et un homme brun aux joues mal rasées, l'œil dur, la main en écharpe. L'homme prit la parole sur un ton d'extrême déférence :

— Monsieur, on m'a dit que vous aviez besoin d'une femme de chambre. Je vous amène ma femme. Elle sait tout faire.

— Mais, mon ami, on vous a mal renseigné... Je n'ai pas besoin d'une femme de chambre. J'ai un domestique, qui est en même temps cuisinier. J'ai un jardinier qui l'aide. Les deux suffisent à mon bonheur...

— Prenez aussi ma femme. Je me suis blessé la main. Je ne peux travailler. Nous avons deux petits enfants à nourrir...

— Mais, mon ami, il n'est pas difficile de trouver une place de domestique à votre femme. On en demande partout.

— Je ne laisse pas ma femme travailler chez n'importe qui. Je l'amène chez vous parce que tout le monde sait que vous êtes un monsieur comme il faut. Ma femme n'exige pas de gages. Vous lui donnerez ce qui vous plâtra.

Et il regarda fixement dans les yeux James Scouto qui baissa les siens.

Pour s'en débarrasser, il dit :

— Eh bien ! Je réfléchirai...

— Réfléchissez, monsieur, prenez tout votre temps, je laisse ma femme ici, en attendant... Je vous salue, monsieur.

Il s'inclina, sortit, laissant Fotini seule dans la chambre...

James Scouto, reprenant du souffle, dit à Fotoni :

— Veux-tu m'expliquer un peu cette histoire ?

Des larmes d'humiliation montèrent dans les yeux de Fotini :

— Il m'a forcée à l'accompagner. Moi, je ne voulais pas. Il m'a battue, battue, tenez ! Elle dégrafa son corsage, montra des bleus sur ses épaules

— Où as-tu déniché pareil mari ?

Elle fit un geste comme pour dire : C'est le destin !

— C'est la faute de Dhespina, poursuivit-elle. Elle lui a dit que vous étiez très généreux, que je vous plaisais beaucoup, mais que vous aviez peur de lui. Depuis lors, il ne m'a plus laissé la paix...

— Ma petite, je mourrais d'amour pour toi qu'avec un mari pareil je ne voudrais de toi pour tout l'or du monde.

Elle soupira.

— J'ai essayé de me débarrasser de lui. Il m'a dit que si je le quittais, il me ferait mon affaire (*tha me xépastrépsi*)...

James Scouto lui tendit vingt livres :

— Prends ça, prends garde qu'il ne mette la main dessus et sers-en toi pour acheter du lait pour tes enfants.

Fotini remercia, hésita un moment, puis avec un faible sourire, posa cette question à James Scouto :

— S'il n'y avait pas mon mari, me prendriez-vous comme femme de chambre ?

— Oh ! Tout de suite, ma petite, et avec joie !

Il mentait, mais le faisait par charité, pour lui remonter le moral. Alarmé par son étrange aventure, on ne le vit plus, durant le reste de cet été-là, stationner devant le magasin tripartite.

XII

Double échec

La chance, cet été-là, n'avait pas souri, du reste, à James Scouto dans ses entreprises galantes. Un jour, ayant rencontré sur le quai Stratoniki, la mère des filles Poulakias, il l'arrêta. Car il connaissait aussi les mères insulaires qui l'attiraient par l'attrait qu'exerçaient sur lui leurs filles :

— Comment allez-vous, *Kona* Stratoniki ? Comment vont vos jolies filles ? Car vous avez de très jolies filles qui me plaisent toutes. Car vous en avez une qui me plaît par-dessus les autres...

— Qui ça, Frosso ? questionna Stratoniki en souriant de toutes ses vieilles fossettes.

— Frosso est une beauté, je n'en disconviens pas, mais ce n'est pas elle qui me plaît le plus.

— Qui ça alors, *Moussiou Tzems* ?

— Marica, la femme de Tryandafilos...

Stratoniki parut surprise :

— Vraiment ?

— Question de goût ! Celle qui m'attire le plus, c'est Marica...

Cette fois, le visage de Stratoniki refléta le contentement que pourrait procurer à une mère l'éloge de son enfant disgracié. Elle parut hésiter, puis lui dit textuellement :

— Voulez-vous que je lui dise pour vous « une bonne parole » ?

— Dites-la-lui, *Kona* Stratoniki, dites-la-lui !

— Elle n'est pas très heureuse, vous savez, la pauvrete, son mari...

— Qui ça, Tryandafilos ?

— ... lui fait mener une existence très dure. Il est brutal... Et puis, elle est « très privée »...

— Privée de quoi ?

— Une jeune femme comme elle a des besoins. À son âge, toute femme est coquette. Elle a envie d'une jolie robe, d'un collier, de quelques petits bijoux, fussent-ils faux... Marica n'a rien de tout ça...

Marica était la plus commune des trois Poulakias. Son allure était très « peuple », sa tenue négligée, sa démarche traînante. Brune comme les deux autres, avec des cheveux bleutés et des yeux noirs, elle avait le teint blanc contrairement à Frosso et Dhespina qui l'avaient doré. De plus, Marica était charnue, avait des hanches. Ces défauts, qui étaient pour James Scuto des qualités, et aussi le fait qu'elle était l'épouse d'un maraîcher, attiraient le vieux beau.

— Je serais très content de pouvoir aider Marica, dit-il.

— Je lui parlerai de vous, mais...

— Mais ?

— Il faudrait vous montrer prudent, faire bien attention. Tryandafilos n'est pas commode. S'il apprenait quelque

chose, il serait capable de la tuer. Oui ! Oui ! De la tuer, tout simplement...

— Il n'a pas l'air si méchant...

— Il n'est pas méchant, mais... lorsqu'il s'agit de sa femme, il est terrible... Marica a eu souvent des occasions. Au dernier moment, à cause de la peur qu'elle a de lui, elle y a toujours renoncé... Vous me croirez si vous voulez... Marica n'a jamais osé faire une escapade depuis son mariage... Je lui parlerai toutefois de vous, parce que c'est un peu différent, vous n'êtes pas un homme de notre milieu, vous êtes un monsieur ; je suis sûre que vous ne parlerez pas...

— Je ne parle jamais... Je vous le répète, *Kona Stratoniki*, je serais très content de l'aider...

— Je tâcherai de la persuader... Où est-ce que je pourrais vous trouver *Moussiou Tzems* ?

— Je suis chez moi, tous les matins, jusqu'à dix heures. Venez me voir. Nous prendrions ensemble un petit café...

Kona Stratoniki alla, du même pas, trouver Marica. Elle l'aperçut devant la boutique de *Tryandafilos*, lui fit signe, la prit à l'écart et lui raconta sa conversation avec *James Scouto*.

— *Moussiou Tzems* ! s'écria Marica. Es-tu folle, maman ? Personne ne parle ni ne se vante plus que lui de ses bonnes fortunes. Ne sais-tu pas qu'il a eu l'année dernière *Dhospina* et qu'il n'est pas resté un insulaire qu'il ait rencontré sans le lui dire ! Mais l'année dernière *Dhospina* s'en fichait. En ce qui me concerne, que Dieu me garde ! Et tu as pris la peine de venir jusqu'ici pour me proposer cette chose insensée ?

James Scouto ne reçut jamais la visite de *Kona Stratoniki*.

Quelques semaines plus tard, James Scouto, boutonnaire fleurie, canne à la main, s'arrêta brusquement dans le *tcharchi*, comme médusé. Devant lui, avançait, la poitrine mouvante et fournie, ses coups de pied sales traînant dans des mules, Marica Poulakias.

— Marica ! s'exclama James Scouto comme en extase devant une merveille de la nature. Elle s'arrêta souriante, les yeux pétillants de malice :

— Comment allez-vous, *Moussiou Tzems* ?

— Que deviens-tu ? On ne te voit jamais !

— Où voulez-vous me voir, *Moussiou Tzems* ? Je suis toujours enfermée à la maison, sauf lorsque je vais, comme en ce moment, faire un tour jusqu'au magasin de Tryandafilos...

— Et ta mère, *Kona Stratoniki*, que devient-elle ?

— Elle se porte bien.

— Elle avait promis de me rendre une petite visite. Pourquoi n'est-elle pas venue ?

— Maman est très occupée. Elle travaille chez Milto pendant la saison. Oh ! Parce qu'elle le veut bien et pour son argent de poche, s'empressa-t-elle d'ajouter pour bien faire entendre que la mère de Frosso n'était pas obligée de travailler.

— Où vas-tu ?

— Je vous l'ai dit, *Moussiou Tzems*, je vais faire un tour jusqu'au magasin de mon mari...

— Viens avec moi manger une glace à l'Ankara...

— Vous plaisantez ? Dans cet accoutrement !

— Mais tu es très bien comme ça, je te trouve parfaite, toute nature ! Je te préfère mille fois à une plate élégante ridiculement fagotée...

— Vous n'êtes pas sérieux... Et puis, que diraient les autres s'ils vous voyaient avec moi ?!

— Je m'en fiche des qu'en-dira-t-on. Tout le monde sait qui je suis. Viens prendre une glace avec moi à l'Ankara...

— Vous vous en fichez, mais pas moi... Vous ne voulez pas qu'on aille dire à mon mari qu'on m'a vue avec vous à l'Ankara...

— Qu'est-ce que ça fait ? Je suis un vieux monsieur. Tu aurais pu être ma fille...

— Allez le dire à Tryandafilos !

— Tu le veux ? Je peux aller le trouver et lui dire. Permetts-moi d'offrir une glace à Marica ! Je suis sûr qu'il ne me répondra pas non !

— Essayez un peu... Allons ! Soyez sérieux *Moussiou Tzems...*

— Quand pourrais-je te voir ? Veux-tu demain matin ? Je t'emmènerais en voiture à la Ghlossa... où il y a d'excellentes glaces.

— Croyez-vous que je puisse disparaître de la maison toute une matinée ?

— Si tu venais, je te ferais un cadeau...

— Comme quoi par exemple ?

— Par exemple, un bracelet en or.

Sans prendre sa promesse au sérieux, elle se mit à rire. Il contemplait sa mouvante poitrine et sa convoitise dilatait ces narines.

— Il faut que je m'en aille, finit-elle par dire, coupant court à l'entretien.

— Je viens avec toi...

— Vous n'êtes pas fou ?

— Je t'accompagne. J'ai bien le droit d'aller chez Tryandafilos acheter des fruits, je suppose ?

— Certainement, mais pas avec moi...

— Alors avance ! Je te suis...

Il se présenta devant le magasin de Tryandafilos une minute après elle.

— *Kalosto Moussiou Tzems* (Que M. James soit le bienvenu), dit Tryandafilos.

— Qu'est-ce que tu as comme fruits aujourd'hui ?

— Des pêches, des poires, des prunes, du raisin, des figues, tout ce que vous désirez...

James Scouto s'approcha de l'étalage.

— Combien ces pêches ?

— Deux livres le kilo...

— Deux livres le kilo ? Ce n'est pas trop cher ?

— Des pêches comme celles-là !

— Eh bien, donne-m'en trois kilos...

— Vous ne voulez pas du raisin ? C'est du pur *tchaouch*.

— Bien, j'en prendrai deux kilos...

— Et des poires ? Elles sont juteuses au point que le jus vous dégouline de la bouche comme d'une fontaine...

— Donne-moi trois kilos de poires également... Seulement, bien entendu, il faut m'envoyer tout ça à la maison...

— Je vous enverrai le tout ce soir...

— Non ! Pas ce soir, tout tout de suite... C'est facile, Marica n'a qu'à prendre une voiture à mes frais et déposer les paquets à la maison...

— Mais puisque vous voulez payer une voiture, pourquoi ne pas les emporter vous-même tout de suite ?

— Parce que j'ai des courses à faire. Je ne rentrerai pas de suite à la maison...

— On confierait les paquets à un cocher connu... Marica, va voir si Arif ou Stavro sont là et fais venir une voiture.

— J'y vais, dit Marica en s'éloignant d'un pas rapide.

James Scouto régla ses emplettes et attendit la voiture. Elle la vit arriver avec Marica à l'intérieur. Marica en descendit. Tryandafilos y plaça les sacs. Le cocher fouetta ses chevaux, la voiture roula, et James Scouto s'en retourna lentement à pied, triste et solitaire...

XIII

Misères et maladie d'Iphighénia

En revenant alertement du cimetière où s'était célébré le requiem des quarante jours en mémoire de Thodoros, la vieille Iphighénia, sa belle-mère, en gravissant l'unique marche qui, devant sa porte, donnait accès dans la maison, fit une chute. On la transporta dans sa chambre. Sa jambe lui faisait affreusement mal, mais Marikaki et Marigho, aussitôt accourues, assuraient qu'elle s'était simplement foulé le pied. Elles firent remplir une cuvette d'eau chaude, et on savonna, en les massant, la jambe et le pied. Les frictions faisaient pousser à la vieille femme d'atroces cris de douleur.

— Laissez-nous faire, lui disait Marikaki et Marigho. Rien n'y paraîtra jusqu'au soir.

Cependant, Iphighénia continuant à gémir violemment, Marianthi, vers le soir, se décida à faire appel au Dr Vouniotis. Il diagnostiqua une fracture du fémur. La vieille femme fut aussitôt emplâtrée, puis le docteur rédigea une ordonnance : des piqûres pour soutenir le cœur et d'autres pour soulager les douleurs. Vu l'âge d'Iphighénia, déclara le docteur, tout l'organisme pourrait se trouver ébranlé et il réserva d'un air sombre son pronostic.

Le docteur parti, Marikaki et Marigho émirent des doutes quant à l'existence d'une fracture. Selon elles, la vieille femme s'était simplement foulé la jambe ou le pied en marchant de travers. Après tout, la jambe de *Kona* Iphighénia n'était pas en verre fin pour qu'une chute aussi insignifiante eût provoqué une fracture. Ce médecin ne savait rien, n'avait rien compris et l'avait condamnée à une longue et inutile torture en la faisant emplâtrer. Elles insistèrent pour qu'on fît appel au Dr Hortaki, chirurgien de l'île et rival du Dr Vouniotis.

Marianthi, soucieuse d'épargner les frais, était d'avis de s'en tenir au Dr Vouniotis. Mais Marikaki et Marigho s'obstinèrent tellement que Marianthi craignant qu'on ne la soupçonnât de reculer devant la dépense, ce qui était le cas, convoqua le Dr Hortakis. Il vint, examina la patiente et déclara que, pour qu'il pût se prononcer, il fallait désemplâtrer la jambe et procéder à une radiographie.

Marianthi, épouvantée par la perspective de frais nouveaux, réserva sa décision. Le même soir, la vieille femme eut la fièvre et un peu de délire. Effrayée, Marianthi fit mander le Dr Vouniotis. Or, celui-ci ayant appris qu'on avait fait venir le Dr Hortakis, se fâcha tout rouge et déclara qu'il renonçait désormais à soigner sa patiente.

Dans la nuit, Iphighénia ayant eu une crise de suffocation, le quartier s'émut. Haralambo, indigné, déclara qu'il irait trouver Vouniotis et le ferait venir de gré ou de force, bien décidé, s'il persistait dans son refus, à lui infliger une brutale correction. Mais dès que le docteur se rendit compte de l'attitude résolue et combative de Haralambo, il le suivit chez Iphighénia comme un mouton mené en laisse.

À la suite d'une nouvelle ordonnance du Dr Vouniotis, la fièvre tomba, les suffocations disparurent et l'état de santé d'Iphigénia parut désormais suivre un cours normal. Mais comme ce cours normal se prolongeait indéfiniment, Marianthi s'exaspéra. Forcée de s'isoler dans la maison pour soigner une mère qui, autrefois, l'aidait à tenir le ménage, son humeur s'altéra. Elle accusa une dépression nerveuse et de fréquentes crises de larmes. Elle trouvait sa mère invraisemblablement exigeante et acharnée à la déranger pour des riens. Il fallait, en outre, la redresser sur le lit, lui porter ses repas, la changer, l'aider à satisfaire ses besoins. Elle s'en plaignait à tout venant.

Calliopi lui conseilla de s'adresser à l'éphorie et de la faire interner gratis dans un hôpital. Au besoin, elle interviendrait elle-même auprès de Zénon Toutoukis, qui était son cousin. Marianthi imprima à sa volonté fléchissante un sursaut d'énergie et refusa.

Tous les matins, lorsque les voisins lui demandaient des nouvelles de sa mère, c'étaient les mêmes récriminations ! Elle, Marianthi, n'avait pas fermé l'œil. Il lui avait fallu se lever vingt fois dans la nuit. Elle se sentait morte de fatigue. Si cela continuait, ce serait bientôt elle qu'on conduirait au cimetière. Il lui échappait souvent, tandis que seule dans la maison elle était en train de faire la chambre des locataires, en entendant sa mère l'appeler, de répondre :

— Crève !

Elle éclatait fréquemment en invectives contre elle et criait de toutes ses forces pour que la vieille sourde l'entendit :

— Ah ! Tu es insupportable, maman. J'en ai assez de toi, comprends-tu ? J'en ai assez, assez ! Qu'est-ce que tu veux

encore ? Ton déjeuner ? Il n'est pas encore midi. Tu as donc le ver solitaire ?

En présence d'étrangers, elle se radoucissait, tâchait de se donner l'apparence d'un modèle de piété filiale :

— J'accours, maman. Tu veux que je te soulève ? Voilà ! Es-tu bien comme ça ? Tu voudrais prendre ton lait ? Je te l'apporte de suite, maman...

Mais elle ne pouvait s'empêcher en même temps de faire signe aux autres pour bien indiquer que, malgré sa patience angélique et naturelle, elle n'en pouvait plus, cela dépassait les limites physiques de la résistance et qu'elle allait bientôt succomber.

Les voisins et les amis qui rendaient visite à Iphighénia lui apportaient des fleurs, des fruits et des friandises. Son appétit était redevenu normal, ce qui équivalait à dire vorace.

Les jours passaient. Dans deux semaines au plus tard, le Dr Vouniotis procéderait au désempâtage. Son impression était favorable. Évidemment, pour un certain temps, il serait difficile à la vieille femme de marcher mais plus tard, en s'exerçant, elle réussirait certainement à se déplacer en s'aidant d'une forte canne ou d'une béquille. Une certaine Pinélopi dont le défunt père était boiteux, vint lui porter en cadeau la béquille paternelle et le menuisier Petro s'offrit gracieusement et à l'avance de la rajuster, au moment venu, à la taille et aux convenances d'Iphighénia.

Tout allait donc pour le mieux lorsque brusquement elle fut prise de diarrhée pour avoir, selon elle, mangé la veille trop de prunes un peu vertes. Le lendemain, elle avait une fièvre de cheval. On fit de nouveau appel au Dr Vouniotis

qui diagnostiqua une entérite, et tout le quartier, en l'apprenant, pronostiqua de prochaines funérailles.

— Cette fois, disaient Evdhoxia et Calliopi avec un petit frémissement de volupté dans la voix, elle n'échappera pas !

— Pauvre vieille *Kyria* Iphighénia ! gémissait Anghéliki.

À quoi Sevasti répondait sèchement :

— Que voulez-vous, elle a fait pleinement son temps. Puissions-nous aussi atteindre son âge !

Marianthi elle-même, dolente mais résignée, se rangea promptement à l'avis qu'il fallait s'attendre au pire. La fièvre persistait. Elle se mit à prodiguer à sa mère, à présent qu'elle n'avait plus sans doute que peu de jours à vivre, avec des trésors de patience, des soins dévoués et infinis.

Evdhoxia, face à la malade livide et prostrée, songeait que la toilette mortuaire, cette fois, ne lui échapperait pas. Il en avait trop cuit à Marianthi d'avoir fait appel pour son mari à la Mitarona, qui avait emporté jusqu'aux vieilles chaussettes, n'épargnant qu'un complet et le manteau que Marianthi avait juste à temps réussi à cacher dans une malle. Elle se préparait donc en esprit à toutes les opérations nécessaires, et, comme la vieille portait un râtelier, elle pensait qu'elle devrait s'arranger pour être présente lorsqu'elle rendrait le dernier soupir, afin de pouvoir lui arracher à temps le râtelier de la bouche, ainsi qu'elle l'avait fait pour d'autres, selon les règles, avant de lui fermer les yeux.

Maintenant, quand les voisins se présentaient tous les matins pour prendre des nouvelles de la malade, Marianthi, l'air résigné et triste, répondait :

— La même chose !

Avec une mimique qui signifiait : Peut-on désormais s'attendre à du mieux ? Mais, au bout de huit jours, malgré

la diarrhée persistante quoiqu'atténuée, la malade était toujours vivante.

— Moi, se hasarda à dire Marigho, je trouve qu'elle va beaucoup mieux...

— Où vois-tu le mieux ? répliqua avec aigreur Marianthi.

— Je ne sais pas... Je la trouve plus vive, ayant meilleure mine...

— Mais la... (elle fit de la main un geste pour désigner la diarrhée) persiste de plus belle !

— Ça non plus, ce n'est pas vrai. De ce côté-ci, également, ça va beaucoup mieux...

La maladie était en effet visiblement en régression, avec amendement de tous ses symptômes. Durant quelques jours encore, aux personnes qui venaient prendre des nouvelles, Marianthi continua de répondre :

— La même chose !

Mais elle le disait sur un ton moins rassuré, peu convaincu. Ceux qui avaient, avec le plus d'assurance, pronostiqué de prochaines funérailles, furent les derniers à reconnaître que la fête n'aurait pas lieu.

Evdhoxia elle-même en avait pris son parti lorsque des funérailles imprévues virent remplacer celles d'Iphighénia. La sœur d'Evdhoxia, Afrodhiti, quarante-cinq ans, mourut, brusquement frappée d'apoplexie, dans la rue, devant sa maison de Tryandafilès, tandis qu'elle achetait des aubergines à un maraîcher ambulat.

XIV

Les complexes d'Evdhoxia

Les deux sœurs, Aphrodhiti et Evdhoxia, avaient perdu leur mère en bas âge. Leur père, Costi, s'était remarié, mais sa seconde femme ne lui avait pas donné d'enfants.

Il possédait trois maisons éparpillées dans trois quartiers différents du village et quelques grosses barques de pêche. Il fit don de ses trois maisons : sa femme et ses deux filles en eurent une chacune. Celle de Güzeldjami échut à Evdhoxia, celle de Tryandafilès à Aphrodhiti. Puis, Costi, ayant liquidé ses barques, déguerpit un jour sans laisser d'adresse et sans plus donner de ses nouvelles. Le bruit courut qu'il s'était remarié au Pirée.

Sa femme vendit sa maison et se maria à Beyoglu. Aphrodhiti s'installa à Tryandafilès, Evdhoxia n'eut pas à quitter la maison de Güzeldjami, siège de la famille. Elle était veuve depuis dix ans. Pour vivre, elle tricotait en hiver, louait sa maison en été, et se réservait le grenier. L'homme qu'elle avait épousé était de vingt ans son aîné. Il était l'associé de son père et celui-ci le lui avait imposé. Il ne l'avait pas fait souffrir, comme elle le prétendait, mais elle en avait souffert. Elle n'avait jamais été pour lui qu'un instrument, une espèce d'outil servant à faire marcher le

ménage. Aussi, lorsqu'il tomba malade, le vit-elle mourir d'un œil sec. Elle poussa bien quelques cris aigus pour se conformer, par décence, à l'usage, mais tout le monde comprit et elle-même plus tard ne tacha pas de dissimuler que sa mort l'avait délivrée.

Aphrodhiti était restée célibataire. Elle aussi, en été, louait sa maison de Tryandafilès. Les méchantes langues l'accusaient d'arrondir son revenu en louant, à l'heure, en hiver, des chambres à des couples furtifs d'amoureux.

À la mort d'Aphrodhiti, Evdhoxia devint héritière de la maison. On lui fit aussitôt des offres avantageuses pour la louer ou la vendre. Elle les laissa tomber sans rien laisser transpirer de ses desseins. Les deux sœurs, contrairement aux pigeons de la fable, ne s'aimaient pas d'amour tendre. Mais Evdhoxia porta le deuil d'Aphrodhiti pendant deux ans. Durant les quarante premiers jours, elle ne sortit de chez elle, fût-ce pour se rendre en face, que la tête couverte d'un voile noir dont une partie s'abaissait devant ses yeux. Toutefois, elle avait dû abandonner à la Mitarona la toilette mortuaire.

Les quarante jours du grand deuil passés, Evdhoxia brusquement déclara qu'elle comptait louer sa maison de Güzeldjami pour aller vivre dans celle de sa défunte sœur à Tryandafilès. Tous ses voisins, et ses voisines surtout, stupéfaits, crièrent au scandale. Celles-ci considéraient son départ comme une désertion, une trahison. Pourquoi ne pas louer plutôt la maison de Tryandafilès et rester au milieu de la grande famille de Güzeldjami, parmi ses compagnes de toujours qui étaient pour elle comme des sœurs ? Et quelle idée que d'aller habiter un quartier où elle se trouverait

isolée et où la plupart des maisons restaient fermées en hiver ?

Mais Evdhoxia demeura inébranlable.

Dans cette rue Güzeldjami où s'était écoulée sa jeunesse, Evdhoxia, mariée ou veuve, ne s'était jamais sentie indépendante. Délivrée de son mari, elle avait vécu sous la surveillance et l'inquisition de ses voisins. Or, elle était altérée d'une liberté qui lui aurait permis de suivre, à l'abri des regards, ses penchants secrets trop longtemps refoulés.

La saison touchait à sa fin. La maison de Güzeldjami, avec ses locataires, fut transférée au coiffeur Haralambo dont la femme était la fille de Marigho.

La maison de Tryandafilès était étroite et toute en hauteur. Elle se composait d'un rez-de-chaussée qui était un vestibule et de deux petits étages. Evdhoxia se réserva la grande chambre du premier, bien résolue à la conserver pour elle durant la saison et à ne louer éventuellement le reste qu'à des locataires mâles de son choix.

Il avait plu dans l'après-midi. En revenant le soir à Tryandafilès d'une visite chez Anghéliki, Evdhoxia, qui était frileuse, fit brûler deux bûches dans le poêle. Puis, elle s'étendit sur son lit et se mit à rêver. C'était le moyen à peu près quotidien grâce auquel, au cours de dix années de veuvage et de solitude, elle avait peuplé le désert sentimental de sa vie. En dix ans, par la pensée, elle avait été adorée par des légions d'hommes. Jeunes ou mûrs, tous ivres de désir, avaient gémi d'amour dans ses bras.

Les visages évoqués lui étaient fréquemment connus. Mais elle en créait aussi d'autres, à son usage, dans sa fougue érotique. C'étaient des amants précieux qui ne décevaient

jamais. Elle ne les choisissait pas parmi les riches villégiaturants, les jeunes gens en tenue d'été se prélassant, brunis par le soleil, dans les cafés, sur des fauteuils d'osier et sous les parasols. Ses rêves puisaient dans les possibilités. Elle s'approvisionnait dans le cadre restreint de ses relations insulaires et offrait à son imagination des éléments accessibles et vraisemblables.

L'homme qui était ce soir-là auprès d'elle, dans la chambre agréablement attiédie par le poêle, lui balbutiait à l'oreille des mots d'adoration. C'était elle qui les proférait imperceptiblement en remuant légèrement les lèvres. En petit nombre, mais indéfiniment répétés, ils chantaient dans ses oreilles comme s'ils fussent variés et innombrables.

Parfois, l'amant, s'interrompant de susurrer, pressait ses lèvres contre les siennes en un baiser interminable, dont elle s'abreuvait les yeux clos.

Elle venait précisément de se détacher d'une de ces interminables communions des lèvres, et les mots d'adoration allaient reprendre leur cantilène, lorsqu'elle entendit le heurtoir résonner à sa porte. Evdhoxia, se levant, alla se pencher à la fenêtre et aperçut Nicoli.

Elle descendit aussitôt lui ouvrir :

— Oh sois le bienvenu ! lui dit-elle ravie.

Ses jambes flageolaient. Son haleine exhalait une forte odeur d'alcool. Elle l'aida à monter l'escalier :

— Ouf ! fit Nicoli à peine entré dans la chambre, on étouffe ici.

Elle l'aida à se débarrasser de sa veste. Le moignon du manchot se trouvait presque à hauteur de l'épaule et la manche de la chemise, à peine retroussée, retombait vide et flottante.

Elle le fit asseoir sur son lit, à ses côtés, et lui posa l'éternelle question par laquelle les insulaires accueillent les visites rares mais censées précieuses :

— *Pos itane afto to kalo ?* (Quel heureux hasard ?)

Il bredouilla qu'il revenait du Luna-Parc où il avait festoyé avec Fassoula, Christaki et un groupe joyeux d'insulaires. Kokino, qu'on avait envoyé chercher en voiture, les avait fait rire !

— Tu as bien fait d'entrer Nicoli, lui dit Evdhoxia.

Et s'enhardissant, elle posa familièrement son bras sur son épaule. Le manchot leva sur elle ses petits yeux qui luisaient. Mais, juste à ce moment, la voix de Fassoula se fit entendre :

— Eh *moré* Nicoli ! Que fais-tu là-haut ? Descends vite. Nous allons tous chez Ghourlomati.

— N'y va pas, lui dit Evdhoxia sur un ton pressant. Reste ici !

Mais la voix de l'autre ivrogne se faisait impérative :

— Vas-tu ou non descendre, bougre de Nicoli !

Et il se mit à cogner des poings contre la porte.

— Il n'y a pas moyen, dit Nicoli, il faut que je les rejoigne.

— Comme tu voudras ! fit-elle sèchement.

Elle le laissa regagner l'escalier ténébreux sans bouger de sa place. Ce n'est que lorsqu'elle perçut le frottement d'une allumette qu'elle courut se pencher à la rampe pour lui crier d'une voix dure :

— Prends garde de ne mettre le feu à ma maison !

— Fichu Nicoli ! s'exclama la voix de Fassoula dans la rue. Que t'a-t-il pris de te débiter tout à coup ? Heureuse-

ment que Christaki t'a vu entrer. Qu'es-tu allé faire chez la borgne ?

Il appelait ainsi Evdhoxia parce qu'elle louchait légèrement d'un œil. Evdhoxia entendit les voix décroître et s'éteindre. Elle rentra dans la chambre, le visage dur et rembruni. Elle demeura quelques instants pensive, puis fuma une cigarette. Elle n'éprouvait plus l'envie de reprendre le rêve interrompu. Elle se déshabilla, éteignit la lumière et se coucha. La croisée qui, face à son lit, donnait vue sur la campagne, était marquée par un rideau épais. La chambre n'était plus éclairée que par la veilleuse qui brûlait sur la table, devant les saintes icônes.

Elle se réveilla avec l'impression que des coups de heurtoir répétés résonnaient à sa porte. Elle ne rêvait pas. Elle se leva, se pencha à la fenêtre :

— Qui va là ?

— C'est moi, Nicoli, dit une voix pâteuse. Ouvre !

— Un instant, je descends de suite.

Elle jeta un peignoir par-dessus sa combinaison et descendit lui ouvrir. Il lui fallut presque le hisser dans l'escalier. À peine dans la chambre, il se jeta sur elle. Tous deux s'aplatirent sur le lit. Livrogne tâtonnait. Evdhoxia vint à son secours. Elle ferma les yeux, puis les rouvrit. La jouissance instantanée reprit et se renouvela.

Cependant, le manchot s'évertuait toujours et n'était plus qu'un poids dont elle aspirait à présent à se délivrer. La cadence fléchit, se fit intermittente, s'arrêta tout à fait. Le halètement qui sortait du gosier de Nicoli, comme un râle, se mua en un ronflement régulier...

Comme Kokino oui, jadis, s'était affaissé à ses pieds gagné par le sommeil, Nicoli, appuyé contre elle, dormait en

ronflant. Elle s'en dégagea avec un brusque sursaut de dégoût. Puis elle le regarda dormir, ronflant, jusqu'au petit jour sans qu'elle réussisse à fermer l'œil.

Avec les premières lueurs de l'aube pénétrant à travers les persiennes, mû par le ressort d'une habitude devenue un instinct et qui le faisait, depuis des années, se dresser avec le jour naissant, Nicoli se secoua et ouvrit les yeux, après avoir poussé une sorte de mugissement. D'un geste rapide, il rajusta, honteux, les désordres de sa tenue. Puis, il dit d'un air dégagé :

— Foutre ! Quelle heure est-il ? Le moteur arrive à six heures. Il faut que je me sauve !

Le « moteur » (*to motori*) était la grande barque à moteur qui transportait les provisions d'eau potable destinées à l'île.

— Attends que je te prépare un café...

— Tu plaisantes ? J'ai tout juste le temps de courir. *Yasou* Evdhoxia !...

— Je te reverrai. N'est-ce pas ?

— Certainement... certainement...

Sans un mot de plus, il se mit à descendre, alerte, quatre à quatre, l'escalier. Evdhoxia l'entendit s'éloigner au pas de course, ses souliers ferrés martelant l'asphalte.

Depuis dix années, elle venait, pour la première fois, de se trouver au lit avec un homme réel. Elle demeura assise, sur le rebord de la couche, l'œil fixe, perdue dans une rêverie amère indéfinissable...

XV

À la recherche d'un vengeur

Evdhoxia avait vainement attendu la visite de Nicoli. Dès le lendemain, vers le tard, elle s'était mise à la fenêtre. Elle le savait occupé durant la journée. À présent que la nuit était venue, sans doute allait-il paraître. Mais aussi bien ce soir-là que les suivants, Nicoli ne parut pas.

Sa haine, sa colère, son amertume ne connurent plus de bornes le jour où Nicoli, l'ayant croisée par hasard dans la rue, se contenta de la saluer d'un « *Yasou !* » et de poursuivre son chemin.

Le monstre ! L'abject manchot ! Il paierait cher sa conduite ! Car elle était résolue à se venger, et à se venger d'une façon terrible. Tout ce qu'elle arrivait à imaginer, en fait de vengeance, lui paraissait dérisoire comparé à l'affront qu'elle en avait reçu.

Ce soir-là, de nouveau, elle s'était mise à la fenêtre. Elle ne croyait plus à l'arrivée de Nicoli. Elle l'espérait encore. Ah ! Il serait bien reçu l'affreux manchot ! Elle commencerait d'abord par lui cracher au visage. Puis elle le couvrirait d'invectives. Toutes les immondices de la terre, les mots les plus salissants qui montaient bouillonnants dans son cer-

veau, elle les déverserait sur lui, par torrents compacts. Mais l'apparition d'un Nicoli récipiscent dont la présence, en permettant à sa colère d'exploser, aurait pu apaiser son ressentiment, ne s'étant pas produite, sa haine s'accrut et gronda.

Elle était demeurée près d'une heure à la fenêtre sans voir passer âme qui vive et s'apprêtait à rentrer, lorsqu'elle perçut, au loin, non pas exactement un chant, mais tout de même les modulations rythmées et fauves d'une sorte de gémississement inhumain.

Kokino approchait.

Evdhoxia descendit, se posta devant sa porte, et lorsqu'elle le vit traversant la rue, l'apostropha :

— Eh ! Kokino, veux-tu te taire ! Qu'est-ce qui te prend, à pareille heure, de vouloir réveiller les gens ?

Il s'arrêta et, se dandinant devant elle, lui répondit :

— Je fais du *kief* !

— Entre, lui dit-elle brusquement, j'ai à te parler...

Il la regarda ravi et stupéfait, et entra en hésitant, comme quelqu'un qui s'attend à un piège ou à une farce. Il gravit l'escalier et pénétra avec elle dans la chambre. Le ciel constellé s'étalait, derrière la croisée, par-dessus le sombre amoncellement des arbres et des toits. Evdhoxia, impitoyable, tirant le rideau, fit disparaître ce paysage nocturne. Elle lança un regard, qu'elle voulut provocant, sur l'ivrogne. L'autre, comme averti par une antenne, s'approcha hardiment et empoigna la poitrine d'Evdhoxia.

Elle le repoussa rudement, mais comme en plaisantant, et sans cesser de sourire. Il recula, puis fonça de nouveau. On aurait dit une danse faunesque entre deux bêtes se heurtant des cornes.

Enfin, Kokino saisit Evdhoxia à bras le corps, approchant d'elle ses lèvres. Posant sa main sur la bouche de Kokino comme un écran, elle lui dit :

— Si je te demande une chose, la feras-tu pour moi ?

— Tout ce que tu me demanderas, je le ferai, lui répondit-il.

— Je veux que tu me venges de quelqu'un... Oui... Quelqu'un que tu connais... Si je te donne quelque chose à verser dans son verre pendant que vous serez en bande en train de boire, le feras-tu ?

Il la lâcha et la repoussa vivement :

— Que le diable t'emporte, maquerelle ! Suis-je un assassin, moi ?

Evdhoxia fut prise de panique :

— Bêta ! s'empres-sa-t-elle de dire. J'ai plaisanté. C'était pour t'éprouver.

— Drôle de plaisanterie ! fit l'ivrogne dont les muscles s'étaient gonflés et raidis sur son visage.

Mais elle comprit bientôt à la résorption des muscles que sa mauvaise impression, en même temps que son émotion stupidement mise en alerte, s'étaient effacées sans laisser de trace. Comme elle continuait de lui sourire, il se mit aussi à sourire béatement, puis fonça de nouveau sur elle.

— Veux-tu rester tranquille ?! lui dit-elle en le repoussant tandis qu'il empoignait son sein, mais d'un air bon enfant par crainte de l'irriter.

Il balbutiait :

— Laisse-moi, laisse-moi...

— Voyons, Kokino, lui dit-elle d'un air grave. C'est honteux ce que tu fais là. Nous nous connaissons depuis tant d'années. Nous sommes comme frère et sœur. On a plai-

santé un peu, c'est bien ! On peut plaisanter, mais jusqu'à un certain point... Ai-je raison de dire que tu ne comprends pas la plaisanterie ?

Livrogne, soudain devenu docile comme un agneau, s'affala sur une chaise avec un sourire confus.

— Veux-tu que je t'offre un verre de vin ? Buvons un coup ensemble.

Elle remplit de vin un grand verre à eau, en prit pour elle un peu dans un petit verre et le leva à sa santé :

— *Yasou* Kokiné !

— *Yasou* Evdhoxia !

Elle lui dit peu après :

— Il ne faut pas que tu t'attardes ici... Je t'aurais gardé jusqu'au matin, mais j'ai un ou deux voisins qui passent leur temps à surveiller ceux qui entrent ou sortent, et je ne voudrais pas mettre en branle leur sale langue...

Elle l'accompagna jusqu'à la porte extérieure et regagna sa chambre. Le pas irrégulier de l'ivrogne décrut dans la nuit. Une minute plus tard, elle perçut au loin les modulations fauves du beuglement accoutumé : Kokino s'était remis à faire du *kief*...

Evdhoxia, qui se sentait à présent étouffer seule dans la chambre, tira le rideau de la grande croisée. Devant son regard morne et fixe, le sombre amoncellement des arbres et des toits réapparut sous le ciel constellé.

XVI

L'assiette cassée

Dans la cuisine, Ralio laissa tomber une assiette qui se brisa en morceaux. Sevasti, comme à l'accoutumée, fit appel au bourreau, en l'occurrence sa belle-fille Christina. Pour la pousser à l'action elle employait une formule consacrée : *Kanoniséтинé !* (Règle-lui son compte !)

Elle se précipita sur la sœur de Sevasti, mais comme Ralio s'était mise à fuir à travers la cuisine, Christina, ramassant un des tessons de l'assiette brisée, l'en frappa sur le front avec une violence telle quand elle l'eut que la peau se fendit et le sang gicla se répandant sur son visage et sur les carreaux.

En voyant son sang ruisseler, Ralio perdit tout contrôle. Hurlant des imprécations, elle se jeta sur Christina, la frappant au visage. Surprise, effrayée, celle-ci recula sans riposter.

Juste à ce moment, Kromidhia entra. Ralio, couverte de sang, s'adressa à lui avec des paroles incohérentes où il était question de ses malheurs à elle, de ses malheurs à lui, de la méchanceté de Sevasti et de Christina.

— Veux-tu te taire ! rugit Sevasti. Christina, fais donc taire cette folle !

Elle allait de nouveau se jeter sur elle lorsque Kromidhia qui ne comprenait pas un mot à cette affaire, mais voyait Ralio en sang, intervint :

— Si tu la touches, je te casse la tête !

Christina s'arrêta net, à mi-chemin. Kromidhia interpella Ralio :

— Dis-moi, qu'est-il arrivé ?

— J'ai cassé une assiette, dit Ralio et elle m'a fendu le front avec un des morceaux.

Et elle tamponnait son front ensanglanté avec le torchon de cuisine.

— Et c'est pour ça que tu l'as mise dans cet état ? dit-il à sa femme.

— Ah ! Mon cher Stélio, tu ne sais pas quel monstre elle est. Elle n'est pas fichue de faire un travail convenable. Aujourd'hui c'est une assiette ; hier, c'était le lait qu'elle a laissé déborder ; demain, ça sera autre chose. Et « une langue », une insolence !

— *Mori patsavoura !* (Espèce de torchon !), lui répondit Ralio en sanglotant, quand ai-je jamais ouvert la bouche pour émettre une plainte ? Mais toi, tu me traites comme on ne traite pas un chien ! Pour un rien, c'est des coups avec mille injures. Oui ! C'est ainsi que tu me traites, toi et cette criminelle que le diable m'a donnée pour sœur. Mais j'en ai assez ! Jusqu'à présent, j'avais des yeux pour ne pas voir, une bouche pour ne pas parler. À l'avenir, je dirai ce que je sais, ce que mes yeux ont vu et voient encore dans cette maison...

— Qu'est-ce qu'elle raconte ? fit Christina d'un air dédaigneux. A-t-elle perdu la tête ?

— L'entends-tu, Stélio, dit à son tour Sevasti. Elle nous menace et te menace !

— Ce n'est pas Stélio que je menace, c'est vous, vous !...

— Que veux-tu insinuer vieille folle, vieille ramollie ?
s'écria Christina.

— Tais-toi ! dit brutalement Kromidhia à sa femme. Plus un mot !

S'adressant à Ralio :

— Va te laver le front...

Et à Christina :

— Va chercher la teinture d'iode et une bande de linge propre.

Kromidhia fit, en personne, le pansement à Ralio. Tous, à présent, s'étaient tus. Mère et belle-fille avaient le visage décomposé. Une demi-heure plus tard, toute la maisonnée silencieuse se trouvait endormie.

Le lendemain, après le départ de Kromidhia, tandis que Ralio, le front bandé, s'affairait devant le fourneau, Christina fit son entrée dans la cuisine. Les membres de Ralio se mirent à trembler. Mais, d'une voix calme, Christina se contenta de lui demander de poser sur le feu le fer à onduler qu'elle tenait en main et de l'avertir aussitôt qu'elle en verrait la pointe rougir. Puis elle sortit.

Sevasti entra ensuite. Elle s'approcha de sa sœur et lui dit, à demi-voix en grinçant des dents :

— Aucun chien, jamais, n'a voulu de toi. Mais j'ai décidé de te trouver pour mari un âne. Il te crèvera les entrailles et nous serons ainsi débarrassés de toi.

Puis, elle sortit à son tour.

Ralio allait et venait dans la cuisine comme une pauvre souris prise au piège et qui appréhende le pire. Que lui préparait-on ? Cependant, ayant observé que la pointe du fer à

onduler était devenue cramoisie, elle appela Christina. Celle-ci pénétra dans la cuisine, prit le fer en main et s'approchant calmement de Ralio :

— Ralio, lui dit-elle, tu as prononcé hier, devant Kromidhia, des mots qui n'auraient jamais dû sortir de ta bouche. Pour t'apprendre à retenir une autre fois ta langue, je vais te la brûler au fer rouge...

Les yeux de Ralio s'exorbitèrent si démesurément que, saisie, Christina crut devoir ajouter, d'une voix mal assurée :

— Je vais seulement te brûler en tout petit bout de la langue pour que ça te serve de leçon. Après tout, tu ne vas pas en mourir...

Tout à coup Ralio se mit à pousser des cris stridents. À vrai dire, pas des cris, mais un seul, uniforme et ininterrompu comme le sifflement aigu d'une sirène. En vain, Christina essaya de la faire taire. En vain Sevasti, accourue, la suppliait de cesser de crier. On aurait dit qu'un mouvement d'horlogerie mécanique avait déclenché l'assourdissant sifflement de la sirène et que rien ne pourrait l'arrêter.

Le cri uniforme prolongé sur le même diapason fut entendu rue Güzeldjami. Je vis ma propriétaire, *Kyria Stasa*, sortir à la hâte de chez elle. Les trois Marie se trouvèrent en un instant rassemblées chez les Kromidhia, ainsi qu'Anghéliki et Calliopi. Sans compter les badauds groupés dans la rue, devant la maison. Sevasti et Christina étaient blêmes :

— Mais que se passe-t-il ? Que se passe-t-il ? questionnait-on autour d'elles.

— Rien du tout. Elle est tout simplement folle, répondit Christina. Hier, elle a raconté des tas de bêtises. Alors, ce matin, pour lui faire peur, je l'ai menacée de lui brûler la

langue au fer rouge. Cette idiote a pris mes paroles au sérieux !

Ralio, tout à coup, s'arrêta net de crier. Elle flageola et s'aplatit, comme une masse, sur les carreaux de la cuisine. Elle venait de s'évanouir...

XVII

Kyria Stassa m'offre Melpoméni

Comme je me montrais simple et familier envers elle, *Kyria Stasa*, ma propriétaire, en vint à ne plus se gêner envers moi.

Un jour, dardant sur moi ses petits yeux au regard incisif, elle me dit :

— Que faites-vous, vous qui êtes célibataire ?

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire : que faites-vous en matière de femmes ?
Avez-vous une amie ?

J'esquissai au sourire énigmatique. Elle insinua d'un air perspicace :

— Je comprends... Vous avez certainement une petite amie que vous retrouvez en ville.

— Pas du tout ! protestai-je avec un manque d'énergie voulue et afin de laisser supposer le contraire.

— Sachez que si vous avez jamais besoin d'une fille pour vous amuser, je peux vous en présenter une qui vous plaira...

— Qui ça ?

— Une vierge... une jeune vierge ! fit-elle d'une voix grasse et sur un ton friand et engageant.

— Une jeune vierge ?...

— Jeune ? Enfin !... elle a vingt-cinq ans. Mais vierge... Elle possède même un certificat médical qu'elle fait renouveler tous les trois mois. Il s'agit d'une personne bien, d'une fille de bonne famille... C'est Melpoméni, une des nièces de Kourko, vous savez le pâtissier, ajouta-t-elle comme si elle me révélait un secret bien gardé.

— Mais vous dites qu'elle est vierge...

— Oh ! Vierge, fit-elle sur un ton un peu dédaigneux, façon de parler... Elle est vierge parce qu'elle conserve son pucelage... Soyez tranquille, ça sera comme si elle ne l'était pas...

— Expliquez-vous, je vous prie, je suis un peu bouché...

Prit-elle ma fausse modestie au sérieux ? En tout cas, elle se mit en devoir d'être claire :

— Voilà ! Elle espère pouvoir trouver un mari et pour cela désire conserver son pucelage. Mais cela mis à part... elle fait tout... Avez-vous saisi à présent ? Et pour peu que vous aimiez surtout les fantaisies...

Elle poursuivit :

— Elle ne va pas avec n'importe qui... Rien qu'avec des messieurs comme il faut et sérieux... Des étrangers... Elle vous connaît. Elle m'a dit qu'elle accepterait de venir ici pour vous... Bien entendu, elle ne fait pas ça pour le salut de son âme... Elle se fait payer...

— Évidemment...

— Alors ? Voulez-vous que je lui dise de venir ? Maintenant que nous sommes en morte-saison et que la boutique est fermée, elle pourrait venir à l'heure qui vous convient, par exemple le soir, de six à huit, et elle ne serait pas exigeante. Ça fait-il votre affaire ?

— On en reparlera, lui dis-je en m’efforçant.

Deux jours plus tard, *Kyria Stasa* frappa à la porte de ma chambre :

— Je ne vous dérange pas ? Venez un instant !

Et, m’entraînant par la main, elle me conduisit dans le « salon » où je me trouvais, soudain, face à face avec Melpoméni...

Kyria Stasa sourit :

— Voilà je vous ai appelé parce qu’il y avait ici Melpoméni... Ai-je mal fait ?

— Au contraire ! Vous avez bien fait...

— Asseyez-vous... N’est-ce pas qu’elle est jolie ?

— Elle l’est, certainement.

— Et bien faite !... Regardez cette poitrine qui gonfle... Ça fait venir l’eau à la bouche...

— En effet...

Melpoméni, muette, me souriait.

— Et le reste est à l’avenant... Voyez ces bras blancs... cette peau veloutée...

— Tu finiras par faire croire à monsieur, dit Melpoméni avec modestie en sortant enfin de son silence, que je suis Aphrodite en personne...

— Je ne dis pas que tu es Aphrodite, mais je dis que tu es une très jolie fille et que tu as les chairs appétissantes. Ça doit être un régal que de palper tout ça !...

Passablement fauché, j’étais contraint, en ce temps-là, de compter soigneusement mes sous. Je m’enhardis et dis en gémissant :

— Tant de beautés doivent coûter bien cher...

— Elle est là..., trancha *Kyria Stasa* en me montrant Melpoméni, entendez-vous !

Et à Melpoméni :

— Tu as une bouche pour parler... Parle ! Combien veux-tu ?

Melpoméni paraissant choquée :

— Combien je veux ! s'exclama-t-elle, comme si cela n'était pas important et qu'elle fut détachée des biens matériels.

Elle laissa tomber négligemment comme si elle énonçait, en cette année 1946, un chiffre à la portée de toutes les bourses :

— Trente livres ?... Je ne considère pas monsieur comme un étranger, ajouta-t-elle. C'est presque un compatriote.

— Vous voyez ? Ce n'est pas beaucoup, n'est-ce pas ? dit *Kyria* Stasa, pour une jolie fille de bonne famille comme elle et vierge par-dessus le marché. Car je vous l'ai déjà dit, Melpoméni est vierge...

— Comme la Panaghia ! fis-je...

— Comme la Panaghia... Sauf qu'elle n'a pas encore conçu...

— Que Dieu préserve ! murmura Melpoméni, en touchant le bois de la chaise pour conjurer pareil malheur.

— Ça ne serait pas nouveau, observai-je avec pédantisme, tout en souriant. On a vu des vierges enceintes. Évidemment, ce n'était pas par l'opération du Saint-Esprit. Elles avaient négligé de prendre des précautions...

— Veinard ! me dit *Kyria* Stasa sans prêter attention à mon discours. Pour trente livres, vous jouirez d'une vierge et à l'œil, en ce qui concerne la chambre, je ne réclame rien pour moi... D'ailleurs, c'est votre droit de recevoir dans votre chambre. Ici, vous êtes chez vous...

Les insulaires étaient à ce point entremetteuses par tempérament que le proxénétisme leur procurait une réelle volupté. Il y en avait qui le pratiquaient sportivement, par plaisir pur, sans esprit de lucre. Je crois que c'était le cas, du moins en l'occurrence, de *Kýria* Stasa.

— Je reconnais, dis-je, que trente livres pour Melpoméni, c'est autant que rien. Mais voilà ! Je ne suis pas riche...

Il y eut un froid et un rembrunissement sur le visage des deux femmes. Melpoméni sortit la première de son silence et dit l'air conciliant et bon enfant :

— Ça ne fait rien, donnez vingt-cinq...

— Voyez-vous..., fit *Kýria* Stasa comme pour prendre à témoin du désintéressement de Melpoméni.

Je répliquai :

— Que Dieu me garde de marchander une jolie fille comme Melpoméni. Je plaisantais... Il ne s'agit pas de ça. Seulement, je dois sortir tout à l'heure. J'ai un rendez-vous... On se retrouvera un autre jour...

Un froid, plus accentué que le précédent, suivit cette dernière déclaration. Ma confusion et ma gêne étaient telles que je souffre encore, en ce moment-ci, en y repensant. La vérité est que je n'avais pas en poche vingt-cinq livres.

XVIII

La virginité de Melpoméni

Marigho, au début de la saison, louait sa maison, s'installait dans un coin du sous-sol auquel elle avait accès par une entrée séparée, et s'engageait, comme repasseuse, au Majestic Palace.

Au Majestic, logeait, à cette époque, un certain Égyptien, réputé très riche et qui, en quête de femmes, tâchait de s'en procurer par l'intermédiaire du garçon d'étage. Comme celui-ci était sur un pied d'intimité et de confiance avec Marigho, il lui demanda si elle en connaissait qu'on pourrait présenter à l'Égyptien. Tout de suite, elle songea à Sophia, la fille de Marikaki. Mais le garçon lui apprit qu'on l'avait procurée plusieurs fois à l'Égyptien et que ce dernier réclamait du nouveau. Marigho songea alors à Melpoméni :

— Seulement, dit-elle au garçon, tu sais bien qu'elle se prétend vierge et qu'il devra se contenter de ce qu'elle voudra donner...

L'Égyptien se déclara enchanté de la perspective de cette diversion qui sortait de l'ordinaire et Marigho s'adressa à Melpoméni. En apprenant que l'Égyptien était riche, habitait le Majestic et était disposé à payer un bon cachet, elle accepta. En sortant du magasin à l'heure du relaying,

elle se présenta à l'hôtel comme une relation de Marigho venue la voir et fut introduite, par le garçon d'étage, dans la chambre de l'Égyptien.

Cela recommença un certain nombre de fois jusqu'au moment où la femme de chambre de l'étage, que l'Égyptien avait dédaignée, surprit Melpoméni sortant de chez lui et avisa le portier Yérasimos. Celui-ci la cueillit dans l'escalier, la menaça de la livrer à la police, et lorsqu'il la vit prise de panique, commua sa menace en lui déclarant qu'il la dénoncerait à son oncle, le boulanger Kourko. L'affaire fut finalement réglée sans casse, et consécutivement à l'incident, des rapports d'amitié s'établirent entre Melpoméni et le portier.

À la fin de la saison, Yérasimos, qui était insulaire, ayant trouvé un débit de tabac assez proche de l'embarcadère qui était à céder, et disposant de quelque argent, l'acquiesça, comptant sur les saisons futures pour y faire fortune. Melpoméni qui était capable et avait des notions sur tous les métiers qui s'exerçaient dans l'île, l'aida à s'installer. Comme le magasin tripartite chômait en hiver, on la vit, dans le débit de Yérasimos, lui donnant un coup de main et le remplaçant en son absence.

Elle déclarait à présent qu'elle était fiancée à Yérasimos et l'ancien portier ne paraissait pas la contredire.

Malheureusement, au cours de l'hiver, il tomba amoureux de la nièce du restaurateur Kotcho, le spécialiste des moules frites, et se déclara prêt à l'épouser. Mais la nièce, au courant, comme le reste de l'île, des rapports de Yérasimos avec Melpoméni, lui fit savoir qu'elle ne voulait pas entendre parler de lui tant qu'il n'aurait pas, d'abord, rompu

avec l'autre et ne serait pas venu, ensuite, demander officiellement sa main.

On vit bientôt Melpoméni disparaître du magasin où elle avait, jusqu'à présent, fait figure de future épouse du propriétaire, puis déclarer à tout venant qu'elle avait été déflorée par Yérasimos sous promesse de mariage. Heureusement, ajoutait-elle, elle le tenait, le bandit ! Et il allait lui en cuire, car elle avait pris soin de renouveler et tenir à jour son certificat de pucelage.

Elle alla trouver l'avocat Hasan Zühtü, celui dont les insulaires prétendaient qu'il avait réussi à décrocher des gens de la potence. Elle le connaissait de longue date et elle avait apparemment droit à quelque reconnaissance de sa part. Il lui déclara qu'il prenait son affaire à sa charge et convoqua Yérasimos à son étude. L'ancien portier ayant déclaré que non seulement il refusait d'épouser Melpoméni mais qu'il était plus résolu que jamais à se marier avec la nièce du restaurateur, Hasan Zühtü intenta une action contre lui.

La promesse de mariage fut prouvée par une lettre que Yérasimos avait eu l'imprudence d'écrire à Melpoméni, et sa virginité par le certificat de pucelage d'une date ultérieure à celle de la lettre.

Condamné à six mois de prison et cinq cents livres de dommages-intérêts – somme fixe à laquelle la justice à l'époque estimait cette sorte de dommage –, Yérasimos eut beau recourir en cassation, la sentence fut confirmée.

Après avoir, pendant plus d'un mois, échappé à la police qui le recherchait par tous genres d'artifices et de complaisances, il fut finalement arrêté et incarcéré dans la prison de Sultan-Ahmet où il faillit mourir d'une épidémie de typhoïde qui s'y déclara vers ce même temps. Transporté à

l'hôpital puis guéri, il dut réintégrer la prison et y subir jusqu'au bout sa peine. La nièce du restaurateur y venait le voir derrière les barreaux de fer et lui apporter du linge blanchi et des provisions.

Melpoméni, triomphante, se vantait de lui avoir infligé la punition qu'il méritait.

— Après ça, disait-elle, libre à lui de s'offrir le plaisir d'épouser sa belle. Il l'aura assez chèrement payé !

C'est ainsi que Yérasimos épousa la nièce du restaurateur et liquida la virginité de Melpoméni.

XIX

Les étrennes de Sevasti

Le 31 décembre, Kromidhia, Christina et les enfants allèrent réveillonner chez Calliopi. Restées seules à la maison, Sevasti et Ralio, pour se conformer aux rites du réveillon, posèrent dans des assiettes, sur la table de la cuisine, du poisson fumé, du fromage *ķacher*, un morceau du dindon rôti destiné au repas du lendemain, une bouteille de vin et un pot rempli de fruits secs.

Elles dévorèrent en silence, puis Sevasti monta dans la grande chambre et s'installa au balcon, sorte de boîte vitrée suspendue sur la rue. De là, elle pouvait voir les passants et écouter les chants des réveillonneurs disséminés dans les maisons dans l'attente de minuit.

Vers minuit, au gré de la fantaisie des montres et des horloges, les lumières commencèrent de s'éteindre ici et là, pour se rallumer dans un accroissement de chants et de cris. Enfin, les sirènes des deux bateaux stationnés à l'embarcadère retentirent, saluant éperdument la nouvelle année. Dominant les voix joyeuses et confuses, la formule traditionnelle « *Hronia pola !* » (Longue vie !) parvenait, détachée, aux oreilles de Sevasti.

Peu après, jugeant qu'elle avait suffisamment goûté à l'atmosphère de cette euphorie du Nouvel An, Sevasti s'apprêtait à aller dormir lorsqu'un beuglement lointain, agressif et prolongé, signala la présence dans le voisinage de Kokino, en son pire état d'ébriété. En effet, quelques minutes après, la silhouette titubante de l'ivrogne apparut à l'entrée de la rue. Il s'avança jusque sous le balcon des Kromidhia vociférant et réclamant Christina.

Personne ne lui ayant répondu, Kokino continua avec une vigueur de voix accrue :

— Eh ! N'entends-tu pas, maquerau de Kromidhia ! Je te demande de descendre et de m'amener ta femme !

Sevasti balança un moment si elle ferait la sourde oreille ou apparaîtrait à la fenêtre pour noyer l'ivrogne sous un flot d'injures. Tout à coup, son regard se posa sur la cuvette, encore pleine d'eau sale, où Kromidhia s'était débarbouillé avant de se rendre au réveillon. Elle s'en saisit soudain et, par la fenêtre du balcon, la déversa dans la rue où elle atteignit en plein Kokino. Inondé, il devint trépignant et furieux. Puis, après avoir ramassé des pierres, il se mit à les lancer contre la maison. Sevasti, prise de panique, descendit précipitamment au rez-de-chaussée.

— Que se passe-t-il ? demanda d'un air atterré Ralio qui, après avoir écuré la vaisselle, avait traîné jusqu'à cette heure tardive pour mettre de l'ordre dans la cuisine.

— Occupe-toi de tes affaires, répondit Sevasti.

Cependant, les pierres retentissaient contre les planches de la maison en bois et Sevasti appréhendait l'instant où elle entendrait le fracas des vitres volant en éclats. Elle s'arma de courage, sortit dans la rue et apostropha, d'une voix grondeuse, l'ivrogne :

— Qu'est-ce qui te prend à crier ainsi Kokino ? Es-tu devenu fou ?

— Que le diable t'emporte, maquerelle ! N'est-ce pas toi qui as déversé sur moi un seau d'eau ?

— Ne crie pas ainsi ! Non, ce n'est pas moi... C'est cette vieille folle de Ralio qui ne sait jamais ce qu'elle fait. Je l'arrangerai d'une belle façon tout à l'heure... Mais aussi quel besoin avais-tu de crier toutes ces horreurs ? Tu as de la chance que Kromidhia ne soit pas ici. Il t'aurait simplement écharpé...

— Eh quoi ! repartit l'ivrogne d'une voix pâteuse et lamentable. N'ai-je pas le droit d'avoir envie d'une femme, moi aussi ? Kromidhia sait bien que la sienne est une pute... J'ai de l'argent, ce soir... J'aurais payé...

— Tais-toi ! Cesse de débiter des folies ! Tu es ivre. Tu ne sais plus ce que tu dis !

Trempé, humilié, piteux, il continuait de répéter, avec des sanglots dans la voix :

— J'ai de l'argent, moi... J'ai envie de m'amuser, ce soir. C'est mon droit, pas ?

Et il tirait au hasard des billets froissés de sa poche. Sous les reflets du réverbère, Sevasti crut discerner plusieurs billets de dix.

— Il y a encore du feu dans le poêle, lui dit-elle. Entre ! Je ferai sécher tes vêtements.

Il lui était venu l'idée que dans l'état d'ivresse où il se trouvait, elle pourrait en subtiliser quelque'un ou deux.

En entendant qu'on lui offrait d'entrer, qu'il se trouverait bientôt dans une chambre close et chaude en compagnie humaine, sa fureur fondit. La douche froide, l'émotion l'avaient, d'ailleurs, plutôt dégrisé. Sevasti le fit pénétrer

dans le petit salon dont elle poussa la porte derrière elle. Kokino était si trempé qu'on aurait juré qu'il avait marché deux heures sous la pluie. Sevasti lui donna une serviette pour essuyer son visage ruisselant. Elle lui fit quitter sa veste et sa chemise et les étendit sur une chaise, devant le poêle. Kokino se mit à compter les billets qui avaient excité la convoitise de Sevasti. Il les plia soigneusement et les enfonça dans la poche de son pantalon. Elle comprit alors que lui subtiliser un billet, comme elle l'avait espéré, ne serait pas facile.

— Je vais te servir un verre de vin...

— Non ! répondit l'ivrogne. Ne m'en donne pas. Ça ne descend plus. Ce qu'il me faut, c'est une fille, comprends-tu ?

— Où veux-tu que je te trouve une fille à pareille heure ? répliqua Sevasti.

— Il fait doux, il fait bon ici. Il faut que je fasse quelque chose...

Et il manifesta le désir de se livrer incontinent à une de ses excentricités...

— J'ai pitié de toi, lui dit Sevasti. Je veux bien faire quelque chose pour toi, pour te soulager. Je ne suis plus très jeune, mais...

Elle employa une expression grecque qui revenait à dire en français : « Fautes de grives... »

— Seulement, s'empessa-t-elle d'ajouter, combien es-tu disposé à me payer ?

Kokino ne songea même pas à repousser l'offre de la vieille. De part et d'autre, ils marchandèrent âprement. Enfin, il fut convenu qu'il donnerait cinq livres à Sevasti. Elle exigea d'être payée à l'avance. Elle fourra dans son

corsage ces étrennes improvisées et entraîna Kokino sur le canapé.

Ils s'y trouvaient encore lorsque la porte s'ouvrit et se referma brusquement sur le visage de Ralio un instant apparu. Sevasti reconnut sa sœur, mais Kokino, qui avait le dos tourné, sursauta au claquement soudain de la porte :

— Qu'était-ce ?

— Je ne sais pas... T'en fais pas, ce n'est rien, assura Sevasti...

Les vêtements de Kokino avaient à peu près séché. Sevasti engagea l'ivrogne à déguerpir, Kromidhia pouvant survenir d'un moment à l'autre. Elle le reconduisit jusque sur le pas de la porte, lui recommandant vingt fois la discrétion. Quelques minutes plus tard, en sortant de la toilette, elle se trouva face à face avec sa sœur Ralio qui lui cracha silencieusement au visage et disparut dans la cuisine.

XX

La Polonaise

— Avez-vous vu, me dit *Kyria Stasa*, ma propriétaire, le « numéro » que *Fassoula* a amené chez lui de la ville ? Non ? Ah ! Il faut le voir ce phénomène. Tout le monde en parle ici. On se demande où il est allé la pêcher... Il paraît que c'est une Polonaise.

Fassoula, enfant unique et gâté d'un tenancier de café à *Ghlossa*, s'était, contre la volonté de son père, marié à dix-huit ans avec une fille de la ville, *Irini*, qui en avait à peine seize. En se réconciliant avec son fils, il lui avait fait don d'une maison. Elle était située dans une ruelle, derrière *Güzeldjami*, et touchait presque, par l'arrière, la maison de *Marianthi*. C'est là que *Fassoula* s'installa avec sa jeune femme. Celle-ci n'avait pas tardé à lui donner un enfant et, aussi, à déguerpir en secret pour se réfugier auprès de ses parents, emportant avec elle son nourrisson.

La vie avec *Fassoula* était, en effet, devenue impossible. Toujours en goguette avec ses amis les pêcheurs, s'enivrant tous les jours, ne rentrant chez lui qu'aux heures les plus tardives, il mettait, en pleine nuit par-dessus le marché, la maison sens dessus dessous, sous le plus infime prétexte. Les vitres volaient en éclats. Des verres, des assiettes, des bou-

teilles traversaient la rue, par la fenêtre, tels des projectiles. Il n'y avait plus une chaise vaillante à la maison. Il s'y amenait parfois, après minuit, avec toute sa bande, des boissons et des hors-d'œuvre, réveillait Irini avec des imprécations, et la forçait de les servir.

Ses supplications, ses efforts pour la faire rentrer au bercail, demeurèrent vains. Elle réclama et obtint le divorce.

Dès lors, il vécut seul, se rendant dès l'aube à la pêche, ne dormant guère que quelques heures par jour et passant ses nuits à festoyer avec sa bande habituelle. On l'aimait, malgré ses affreux défauts, parce qu'il était joyeux garçon au demeurant et, envers ses amis, d'une loyauté et d'une fidélité à toute épreuve. Mais cette année-là, vers le milieu de l'hiver, on le vit amener d'une de ses randonnées en ville et installer chez lui, une inconnue dont on apprit bientôt qu'elle était polonaise.

Personne ne savait où ni comment il l'avait connue – dans un hôtel de Sirkedji avait-il précisé une fois en passant –, encore moins de quelle façon cette épave humaine était venue échouer à Istanbul.

Elle déclarait avoir vingt-trois ans. À la voir, elle en marquait trente, bien qu'elle fût menue et de petite taille. Sauf – peut-être – le polonais, elle ne parlait aucune langue et s'exprimait à l'aide d'un baragouin invraisemblable composé de quelques mots français, turcs et grecs.

On voyait, sur chacune de ses joues, une balafre identique, qui semblait avoir été tirée au couteau. C'était, disait-elle, d'anciennes cicatrices provenant d'une intervention chirurgicale. Mais les insulaires étaient d'avis qu'il s'agissait, bel et bien, de deux coups de couteau qu'un amant jaloux

avait tracés sur ses joues avec l'intention cynique et cruelle de la défigurer.

Quel était son nom exact en polonais ? Fassoula l'appelait Nika et les insulaires la désignaient du même nom. Curieuses et amusées, les femmes insulaires l'avaient accueillie sans hostilité au début, tout en la considérant comme une intruse. Mais bientôt, elles s'exprimèrent sur elle avec indignation et horreur. Fassoula la faisait, assuraient-elles, coucher, en sa présence, avec ses amis les pêcheurs, et il se déroulait chez lui des orgies sans nom, avec la participation de Kokino, qui jouait dans ces abominations des rôles épouvantables.

Au cours de leurs beuveries, ils se mettaient souvent à plusieurs pour cogner contre le mur qui séparait la maison de Fassoula de celle de Marianthi, et invitaient à grands cris et sans ménagement la veuve à venir les rejoindre, court vêtue, pour participer et contribuer à leurs ébats... Ce qui faisait, prétendait cette dernière, qu'abreuvée de honte et outrée dans son honneur, il lui venait l'envie de se tuer et qu'il lui était arrivé souvent de s'évanouir. Ce n'est pas à l'époque où vivait Thodhoros qu'ils auraient osé se comporter ainsi envers elle !

Les frasques et les tumultes de Fassoula étaient un sujet intarissable de conversations dans le quartier. Les voisins se plaignaient d'être, toutes les nuits, alertés par le tapage et empêchés de dormir, ce qui n'était pas supportable. Au fond, ces incidents faisaient partie des facteurs récréatifs de leur existence et venaient à souhait rompre la monotonie et la routine quotidiennes de leur vie. Fassoula, tout en vivant en concubinage avec la Polonaise, ne se faisait pas faute de la traiter de catin.

À ceux qui lui reprochaient de l'avoir installée dans sa maison, il répondait qu'il en avait eu pitié parce qu'elle était seule au monde, mais que, bientôt, il saisirait une occasion pour s'en débarrasser.

— Mais, lui faisait observer Calliopi, qui était sa cousine, puisque tu en as fait, pour le moment, ta femme, respecte-la et fais-la respecter, ne laisse pas tes amis la traiter comme ils la traitent.

Christaki par exemple, aussitôt qu'il apercevait la Polonaise traversant le bazar, se précipitait hors du café pour l'empoigner à pleines mains devant tous les passants et les marchands postés sur le seuil de leurs boutiques. Elle le repoussait en ayant l'air de se fâcher :

— *Bête pezeveng, Christaki, birak beni pari o diabolos séna !* (Laisse-moi tranquille, que le diable t'emporte !)

Mais aussitôt que Christaki se retirait, elle se mettait à rire. C'est à la suite de scènes pareilles que Calliopi, accrochant Fassoula, lui disait :

— C'est un scandale, une honte, quand donc te décideras-tu à la renvoyer à coups de pied ? N'oublie pas que tu es le fils de Kondila, un homme que toute l'île respectait...

Kondila était le sobriquet du père de Fassoula, oncle maternel de Calliopi et de Zénon Toutoukis.

Mais Fassoula, tout en admettant que sa cousine eût raison, se contentait de l'approuver ! Le jour était proche où il liquiderait la Polonaise. Cependant, lui qui jadis, lorsqu'il avait épouse et enfant, ne regagnait son domicile qu'aux petites heures, déjeunait à présent régulièrement à la maison lorsqu'il ne se trouvait pas à la pêche. Il y dînait aussi le plus souvent, seul ou en bande, et lorsqu'il lui arrivait d'avoir un

moment de loisir dans la journée, s'empressait d'aller faire un tour jusque chez lui.

Un jour, *Kyria* Stasa, ayant accroché la Polonaise devant sa maison, m'appela pour me la faire connaître :

— C'est Nika, me dit-elle, la femme de Fassoula...

Ne sachant que dire, je lui demandai si elle était heureuse avec lui. Elle me répondit :

— Fassoula gros cochon, *pis adam* quand boire faire bêtise, mais bon *kalos tchoķ kalos*...

Après m'avoir dévisagé comme une bête curieuse, elle se mit à me sourire, tout en se trémoussant...

XXI

Cette étrange Efrosini

De plus en plus, Efrosini exerçait sur Orhan une espèce de fascination. Elle l'attirait à la manière dont pourrait être attiré un explorateur par une contrée vierge. Cette fille étrange et étrangère le remplissait chaque jour d'étonnements. Elle lui paraissait à la fois sincère et fausse, superficielle et insondable, simple et complexe, transparente et mystérieuse. Il la trouvait pleine de ruse et de candeur, de réticences et de contradictions. En présence de Philoméni, elle accueillait ses empressements amoureux d'un air détaché et railleur.

Seule dans la chambre avec lui, elle le surprenait par son comportement amoureux et ses abandons effrénés. Si bien que lorsque descendus du belvédère, ils se retrouvaient face à face, Orhan se demandait si cette personne tranquille, distante et presque froide était bien la même que celle qui, une demi-heure auparavant, se tordait gémissante dans ses bras.

Orhan ne croyait pas trop à la fiction selon laquelle Philoméni n'était pas au courant de la nature de ses rapports avec Efrosini. Mais si Philoméni n'en ignorait rien, pourquoi les deux femmes jouaient-elles cette comédie ? Il ne trouvait qu'une seule explication, qui lui semblait, d'ailleurs,

bien faible : Philoméni ne voulait pas avoir l'air de tolérer, sous son toit, des relations illicites. Lui-même souriait à la candeur de son hypothèse. N'était-ce point prêter un sentiment trop pointilleux de l'honneur à une insulaire qui, sur tant d'autres points, ressemblait exactement aux autres ?

Un jour, Orhan avait dit à Efrosini :

— Quand viendras-tu une nuit me surprendre dans ma chambre ?

— N'êtes-vous pas fou ? Que dirais-je à Philoméni ?

Selon les circonstances, Efrosini vouvoyait ou tutoyait Orhan. Les deux femmes occupaient la même chambre.

— Ne pourrais-tu pas t'échapper pendant qu'elle dort ?

— Et si elle se réveillait ?

— Tu persistes à vouloir me faire croire qu'elle ne sait pas ce que nous sommes l'un pour l'autre ?

— Elle sait que je te plais, évidemment, et que nous sommes bons amis, mais c'est tout !

— C'est drôle...

— Pourquoi est-ce drôle ?

— Parce que c'est drôle, répéta Orhan.

Un après-midi, aussitôt après le déjeuner, Orhan, laissant dans la salle à manger Efrosini en compagnie de Philoméni qui l'aidait dans un ouvrage de tricotage, monta dans sa chambre. Cette vaste pièce du belvédère était entourée d'un balcon circulaire en bois. Il était assez délabré et Philoméni lui recommandait de n'y pas placer de fauteuils. Toute cette partie de la maison exigeait des réfections. Philoméni promettait de les entreprendre à la fin de chaque saison, puis les remettait à la saison suivante.

Malgré l'avis de Philoméni, Orhan avait installé en permanence sur le balcon deux fauteuils en osier, l'un du côté qui donnait sur la mer et la côte d'Asie, l'autre sur celui qui donnait sur l'île et la campagne, s'asseyant sur l'un ou sur l'autre, selon que son regard voulait se reposer sur la mer ou sur les collines ombragées de pins. Mais plus souvent que le paysage des terres fermes, c'était le paysage mouvant et marin qui l'attirait. Il l'aimait aussi bien sous les scintillements du soleil d'été que par ces journées plombées où le Bosphore et la côte d'Asie fondent dans le brouillard et où cette partie de la Marmara ternie n'est plus qu'un lac rétréci, figé dans sa tristesse hivernale. Au bruit de la porte qui s'ouvrait, Orhan revint du balcon dans sa chambre :

— C'est moi, dit Efrosini. Je ne te dérange pas ? Puis-je entrer ?

Il ferma la porte du balcon tirant les rideaux sur un *caïk* isolé qui profilait, sur la mer bleue, sa voile sale dorée par le soleil.

— Je suis venue faire la sieste avec vous... Voulez-vous de moi ?

Brusquement, le visage d'Orhan se rembrunit :

— Qu'est-ce que ce bleu que tu as sur le bras ?

— Où ça ?

— Ici... C'est même une morsure... Qui t'a mordue ?

— Vous êtes fou, Orhan *bey*...

— On distingue la marque des dents... On peut les compter : une dent, deux dents, trois dents...

— Orhan *bey*, dit-elle avec un grand sérieux, je me suis peut-être cognée quelque part sans m'en rendre compte... J'ai la peau sensible, très délicate... mais lorsque vous me

parlez de dents et de morsure... permettez-moi de vous dire que vous déménagez...

— Efrosini, n'essaye pas de me tromper. Ce ne sont pas des marques de dents, ça ?

— Ça... des marques de dents ? Vous me faites rire... C'est tout ce que vous voulez sauf des marques de dents...

Et elle se mit à rire, en effet. Orhan alors examina les traces plus attentivement. Ce qu'il prenait pour des marques de dents lui paraissait, à présent, assez diffus. Ça pouvait aussi bien n'être que des ombres plus foncées sur la chair bleuie.

— Orhan *bey*, dit Efrosini, j'ai honte de parler de ces choses... Mais si vous interrogiez seulement Philoméni ou le cuisinier, vous apprendriez qu'il y a six jours que je ne suis pas sortie de la maison et que, dans ce même espace de temps, il n'est venu ici, sauf vous, aucun homme...

Graduellement, Orhan *bey* s'était laissé persuader.

Un mois plus tard environ, Efrosini se trouvait de nouveau dans la chambre du belvédère. C'était pour une séance de pose. Orhan *bey* avait entrepris de faire, en nu, son portrait.

La première fois qu'à cette occasion il lui avait demandé de se dévêtir entièrement, elle avait cru devoir prendre la mine effarouchée d'une fillette pudique. Orhan était le seul de ses amants qui ne l'avait jamais possédée nue. Elle en avait déduit que les gens raffinés de sa classe jugeaient cela inconvenant et elle avait préféré prendre un air offusqué et surpris.

Orhan, de son côté, exerçait sur Efrosini une influence subtile et occulte. Depuis que leurs relations s'étaient raffer-

mies, elle prenait soin de châtier et de surveiller son langage. Elle fit pour lui des choses dont aucun autre homme ne lui aurait inspiré la pensée. Elle frotta régulièrement à la pierre ponce les plantes de ses pieds devenues calleuses par suite d'une longue habitude de traîner fréquemment pieds nus. En voyant Orhan prendre un bain quotidien, elle accorda plus de soins sérieux à sa propreté. Elle cessa de tricher selon un procédé rapide, commode et commun chez le peuple qui consiste à se passer sur le corps un linge humide et savonneux qui enlève la crasse apparente et dispense de se rincer à l'eau claire. Il la corrompait...

— Tu es bien faite, lui dit-il soudain, en déposant sa palette.

— Ce n'est qu'à présent que tu t'en aperçois ?

Sans répondre, il reprit palette et pinceaux :

— Écarte légèrement tes jambes, lui dit-il. Non, pas comme ça !

Il s'approcha pour lui faire prendre la position voulue.

— Qu'as-tu là sur la cuisse ?

— Ça ? Je ne sais pas... quelque insecte qui m'aura piquée...

On distinguait sur la cuisse, presque à la naissance du bassin, une petite tache rouge irrégulière.

— Tiens ! dit Orhan, tu as exactement la même sur l'autre cuisse. Est-ce de nouveau un insecte qui t'a piquée, exactement au même endroit, de façon à faire pendant ?

— C'est vrai, dit Efrosini, tu as raison, je m'en aperçois seulement à présent. Qu'est-ce que ça peut bien être ?...

— Veux-tu que je te le dise ? C'est un suçon. Un suçon sur chaque cuisse. Nous appelons ça vulgairement en turc *küitchük bagtché*, jardinet.

— C'est-à-dire... ?

— C'est à dire que quelqu'un s'est amusé, tout récemment, ce matin peut-être, à faire des suçons sur tes cuisses...

— Et moi, je dis, Orhan *bey*, que vous êtes fou à lier...

— Une fois, poursuit Orhan, j'ai découvert sur ton bras une grosse morsure, et tu m'as raconté une histoire que j'ai fini par gober. Cette fois, je n'en ferai pas autant de ton histoire d'insecte, et je veux savoir qui est l'homme, quel est l'amant avec lequel tu me trompes, qui te mord comme un chien et te suce comme une sangsue !

Sa voix était calme, mais frémissait.

— Orhan *bey*, vous êtes fou et vous allez me rendre folle...

— Tu persistes à vouloir me faire croire que tu as été piquée par une puce ?

— Je ne veux vous faire croire rien du tout. Peut-être ai-je été piquée par un insecte. Peut-être que ça provient du sang... Vous pouvez me croire ou pas et même rompre avec moi. Vous auriez fait inutilement une malheureuse... Mais je peux vous jurer sur l'âme de mon père et de ma mère, sur tout ce que j'ai de plus sacré, à l'église, la main sur l'Évangile, s'il le faut, que depuis que je vous ai connu, je n'ai jamais été approchée par un autre homme...

Et elle leva vers lui, fermement, ses prunelles que l'assurance et la candeur semblaient rendre transparentes et plus claires.

Après tout, commençait de songer Orhan, un insecte pouvait fort bien avoir piqué Efrosini au même endroit sur les deux cuisses par suite de choix instinctif qui l'avait porté à piquer à la même place sur la première. Elle demeura ainsi, les prunelles levées, sous son regard sévère et sombre,

tout en sentant que les nuages accumulés annonciateurs de l'orage étaient sur le point de fondre et de se disperser.

— Dois-je me rhabiller ? demanda-t-elle.

Il eut peine à réprimer un sourire.

— Idiot ! dit-elle.

Quelques minutes plus tard, il se trouvait emporté dans un autre orage, entraîné, balloté dans la tempête déchaînée de ce corps qui n'allait plus retrouver le repos que dans la jouissance, soudain apparue, semblable à la mort, au fond de ses prunelles révoltées.

XXII

Kyria Stassa m'offre sa propre fille

— Sans doute, ça ne vous dit rien les vierges.

— D'où vous vient cette idée ?

— Parce que la dernière fois, vous n'avez pas « pris » Melpoméni et, depuis, vous ne m'en avez plus parlé... Oh ! Je ne vous donne pas tort... Je comprends un homme qui ne veut pas d'un tronçon de femme... C'est, comme pour un enfant, une poupée qui n'aurait pas de jambes...

Et, brusquement :

— Dites-moi... Est-ce que Christina, ma fille, vous plaît ?...

— Votre... fille ?

— Oui ! Ma fille, Christina... la femme de Kromidhia...

Troublé par les perspectives à conséquences financières qui se dessinaient de nouveau à l'horizon, je fis un effort pour lui répondre :

— Je la trouve charmante...

— Écoutez... J'ai une absolue confiance en vous... Je sais que vous êtes un monsieur, un *tsentleman* et que vous tiendrez votre bouche cousue... Christina peut – si vous le voulez – venir vous tenir compagnie dans votre chambre...

Elle poursuivit :

— Ma proposition, peut-être, vous surprend. Mais peut-être savez-vous aussi que ma fille a fait un affreux mariage et n'est pas heureuse... Kromidhia est un bon à rien... un être abject... à ne pas prendre avec des pincettes... Il se soucie de sa femme autant que de ça..., fit-elle en faisant claquer l'ongle de son pouce contre ses dents. Sans moi, elle n'aurait pas une robe à se mettre, et c'est moi qui dois lui payer jusqu'à ses bas... On ne peut pas appeler ça un mari... Alors ? Que mérite un pareil mari sinon des cornes ? Mais non, parlez franchement, dites, mérite-t-il autre chose ?...

— Certainement, non...

— C'est pourquoi je lui ai conseillé : chaque fois que tu le pourras, encorne-le... Mais ma fille n'a pas le tempérament d'une grue... Elle « n'irait pas », comme ça, avec le premier venu. Elle a de l'amour-propre. Vous ne pouvez pas imaginer à quel point elle est raffinée et délicate... C'est pourquoi j'ai pensé que vous lui conviendriez, vous, qui êtes un monsieur incapable de parler et de compromettre sa bonne réputation...

Je répondis à *Kyria* Stasa comme pour freiner cette marche précipitée des choses :

— Vous avez justement pensé qu'elle pourrait me plaire, mais vous êtes-vous demandé si je lui plairais ?

— J'ai déjà parlé à Christina... Ne vous en faites pas... Elle est d'accord. Elle pense même que vous êtes exactement la personne qui lui convient. Rien de plus naturel pour elle que de venir passer une ou deux heures, ici, chez sa mère. Personne ne peut trouver à redire. Personne ne soupçonnerait... Vous m'êtes très sympathique et il m'en coûte de vous voir vivre isolé... Vous n'allez pas au café, vous ne sortez pas vous divertir avec nos insulaires... De la

sorte, vous auriez une compagnie, chaque fois que vous en éprouveriez l'envie... Je ferais signe à Christina ou j'irais moi-même la chercher. Vous la prendriez dans votre chambre et vous auriez quelqu'un avec qui causer et vous distraire... Elle n'est pas prétentieuse comme Melpoméni qui, à cause de son pucelage – son pucelage pourri (*sapia parthénia*) – se croit l'égale des anges... Vous lui donnerez, chaque fois, un peu de *hardjilik*... mettons une quinzaine de livres... ou même moins... si vous deveniez régulier. C'est exactement ce qu'elle a tenu à me dire : « Ce que je veux, maman, c'est quelqu'un de régulier pour que ça me fasse, au bout de mois, une petite rentrée à peu près fixe. » Me comprenez-vous à présent ?

— Je vous comprends...

— Je ne veux pas que vous croyiez que je vous vante ma fille ou que je demande que vous preniez envers elle des engagements. Elle est prête à vous rendre une première fois visite sans rien demander en échange... si vous en êtes content, vous continueriez à vous rencontrer. Dans le cas contraire, adieu et merci ! Ni elle, ni moi ne vous garderons rancune...

— Vous êtes vraiment trop aimable et vos sentiments envers moi me touchent...

— Je suis ainsi faite et ma fille est comme moi... Nous ne sommes pas des personnes cupides et... si Christina n'avait pas besoin d'argent, elle serait venue vous tenir compagnie rien que pour le plaisir d'avoir affaire avec un monsieur, un vrai monsieur... cela saute aux yeux...

— Vous me flattez, *Kyria Stasa*, je suis un homme comme les autres...

— Non ! Vous êtes un vrai *tsentleman*. Même lorsque vous vous renversez sur le canapé, les deux jambes en l'air ou de quelque manière que vous soyez assis, on reconnaît que vous êtes un monsieur...

— N'exagérons pas...

— C'est la pure vérité... Et c'est pourquoi, puisque Kromidhia mérite d'être encorné, je souhaiterais que ma fille l'encorne avec un *tsentleman* comme vous ! Christina est en ce moment à la maison. Voulez-vous que j'aille la chercher ?

— Non ! *Kyria Stasa*... Ne précipitons rien... J'estime trop Christina et n'aimerais pas cette façon de procéder. Laissons les choses se développer d'elles-mêmes... Christina vient souvent vous voir. Nous aurons l'occasion de nous rencontrer fortuitement, ce qui serait plus convenable...

Kyria Stasa, assombrie, répliqua d'un ton sec et contrarié :

— Comme vous voulez !...

XXIII

À l'aube, ce matin-là...

Ce matin-là, à l'aube, les balayeurs municipaux découvrirent, recroquevillé dans un tombereau remisé devant la porte de l'église Panhaghia, le cadavre de Kokino. C'était le 24 mars, veille de l'Annonciation.

Dès que la nouvelle s'en répandit, les insulaires accoururent en foule pour le voir. On l'avait laissé dans la position où il avait été découvert, dans l'attente des constatations officielles et du permis d'inhumer.

Le premier qui le vit parmi les insulaires, fut Kromidhia qui s'apprêtait à partir pour la pêche. Son visage chafouin contracté paraissait tout petit. Il avait les yeux fermés, ce qui démontrait qu'il avait été surpris par la mort en plein sommeil.

Lorsque Christina, avertie par son mari, courut le voir, la foule entourant le tombereau était devenue si dense qu'il lui fut impossible d'approcher.

Une partie de l'île se serait détachée pour s'en aller à la dérive dans la mer, que l'étonnement n'eut pas été plus grand. Kokino appartenait à la nature des lieux au même titre que le quai Christo ou Yürükali. Et personne parmi les insulaires n'avait jamais concrètement imaginé qu'il pût, un

jour, disparaître. Il était moins un homme qu'une curiosité locale, une parcelle du site, un patrimoine commun. Et tous ces gens pour qui le malheur du prochain n'était que matière à diversion, dont quelques-uns eussent souhaité le décès d'un voisin pour jouir du branle-bas de ses funérailles, en apprenant la mort de Kokino, furent plongés dans la consternation.

Alors que d'ordinaire, à l'occasion d'un deuil, les femmes manifestaient leur fausse douleur par des cris et des larmes, autour du cadavre de Kokino, hommes et femmes étaient muets et recueillis. N'ayant jamais affiché de l'affection ou de l'attachement pour lui, ils ne se croyaient pas tenus de manifester du chagrin, et ils ressentaient celui de le voir disparaître de leur horizon familial et de la routine de leurs habitudes. La plupart faisaient des efforts pour paraître indifférents, et des femmes essuyaient, à la dérobée, d'un revers du doigt, un pleur jailli involontaire.

Angheliki ayant aperçu Evdhoxia se porta au-devant d'elle :

— Mon Dieu, qu'est-ce que toutes ces morts subites, cette année-ci : d'abord ce pauvre Thodhoros, puis ta sœur, que Dieu ait son âme ! Et aujourd'hui Kokino ! As-tu réussi à le voir ?

— Non ! répondit sèchement Evdhoxia.

— On disait de lui qu'il était amoureux de toi...

— Je ne méritais pas mieux, n'est-ce pas ?

— Ne dis pas de bêtises ! Tu sais bien qu'on le taquinait à ton sujet. Je le dis franchement, sa mort m'a fait beaucoup de peine. Et à toi ?

— Oh ! Nous passerons tous par là. En tout cas pour celui-ci, ça fait une pourriture de moins sur la terre...

Angheliki la regarda étonnée :

— Je sais que nous passerons tous par là. N’empêche que tout le monde a regretté le pauvre Kokino.

La vieille Iphighénia, clopinant sur sa béquille, s’approcha des deux femmes.

— Que cherchez-vous ici, *Kyria* Iphighénia ? fit Angheliki.

— Ah ! Mon enfant, je suis venue voir ce pauvre Kokino. Je l’ai connu tout petit. Déjà il était très drôle. Nos hommes s’amusaient à le faire boire et lui en ont donné la manie. J’ai senti quelque chose là, je t’assure (dit-elle en portant la main sur son cœur) lorsqu’on est venu m’annoncer qu’on l’avait trouvé mort. Je me suis aussitôt dit : j’irai le voir...

— N’essayez pas ! Vous risqueriez d’être renversée par la foule...

— Je me le suis dit aussi... Voilà encore un enfant de cette île qui disparaît. Il n’y a que moi, vieille et infirme, que Dieu se refuse de prendre..., ajouta-t-elle d’un air attristé, mais où perçait, comme un son de triomphe, la joie de vivre.

Christina vint se mêler au groupe :

— Je l’ai vu ! déclara-t-elle. Il paraissait tout petit. Son nez et son menton se rejoignaient.

Sevasti, apercevant sa belle-fille, s’approcha à son tour du groupe.

— Je l’ai vu ! répéta Christina à sa belle-mère.

— Comment diable as-tu fait ?

— Je me suis faufilée en poussant. J’ai réussi.

Depuis qu’on lui avait annoncé la mort de Kokino, une pensée s’était fait jour dans l’esprit de Sevasti, laquelle avec une nuance cynique et moqueuse, avait pris cette forme verbale :

— Me voici veuve de mon dernier mari...

Pendant que les femmes s'entretenaient entre elles, un remous s'était produit dans la foule. Un étroit chenal s'était ouvert par lequel étaient passés le substitut du procureur, le chef de la sûreté locale, des agents municipaux et leur suite. Au bout d'un quart d'heure, on le vit se rouvrir plus large, pour laisser traverser, précédée des mêmes personnages, une civière portée à bras. Une toile de tente recouvrait le mort. Des voix s'élevèrent :

— Où le mène-t-on ?

Beaucoup de personnes firent un geste d'ignorance. Un long cortège de badauds se forma derrière la civière.

Ce fut sur l'initiative de Caliopi que les insulaires décidèrent de se cotiser pour faire à Ali, surnommé Kokino, des funérailles convenables. Elles eurent lieu, le même jour, à la mosquée Hamidié, à l'heure de la prière de midi.

L'usage pour les femmes musulmanes n'étant pas de suivre le cortège, elles apparurent sur le pas de leur porte pour le voir passer. Mais les Grecques de l'île le suivirent, de la mosquée jusqu'au cimetière. Le corbillard dans lequel avait été placé le cercueil se mit en branle lentement, suivi, pêle-mêle, par des voitures remplies d'insulaires des deux sexes, d'hommes et de femmes allant à pied et par tous les gamins du village. L'interminable défilé, noircissant les lacets de la route, arriva au bout d'une heure au cimetière où la foule s'engouffra.

Hommes et femmes assistèrent à l'inhumation pressés autour de la fosse, ou groupés, pour mieux voir, sur les tombes environnantes étagées en amphithéâtre.

Philoméni et Efrosini, qui avaient entraîné avec elles Orhan, retournèrent dans la même voiture. À mi-chemin,

Orhan proposa de renvoyer le cocher et, profitant de la radieuse après-midi, de faire le reste de la route à pied. Ils s'engagèrent d'abord dans les sous-bois, où des petits pins prolifiques rabougris dégringolaient de pente en pente, puis regagnèrent, par la montée, la route d'où l'on découvrait, en panorama, les ondulations boisées des collines, avec des villas isolées surgissant du milieu des verdure, avec leurs toits d'ardoises reluisant sous le soleil.

L'île voisine d'Heybeli paraissait contiguë et traînait dans la mer le cordon de terre ombilical qui l'avait rattachée à sa voisine au cours des antiques millénaires. De l'autre côté se dressaient les bâtiments des quartiers résidentiels et, tout au fond, à droite, se concentrait le village proprement dit, avec son débarcadère dont on voyait les pierres blanches se dédoubler sur la mer sans rides.

Ils continuèrent leur lente promenade sous le ciel attiédi. À présent, les deux îles, Heybeli et Bourgas, paraissaient confondues en une seule, tandis que Kinali, détachée un peu en avant sur les flots, semblait un gros cétacé immobile.

L'atmosphère était si claire que l'œil discernait, au loin, l'entrée du Bosphore, avec, sur la côte d'Asie, les tourelles de la caserne Sélimié et la gare de Haydarpacha, et, sur la côte d'Europe, tels de minces traits verticaux tracés au crayon fin, les minarets des mosquées invisibles...

Contes

Azizé

En ce temps-là, Istanbul, qui s'appelait encore Constantinople, était devenue très pittoresque.

Toutes sortes d'humanités circulaient dans ses rues : des hindous aux yeux de jais et à la barbe luisante, coiffés du turban ; des Marocains avec une calotte à l'occiput ; des Sénégalais noirs comme la nuit, avec des dents de neige ; des Écossais cambrant des mollets velus sous leur jupe courte ; des Italiens ayant une plume sur leur chapeau ; des matelots français à pompon rouge ; des matelots américains à bonnet blanc ; des officiers français, anglais, italiens, américains de tous grades ; des agents de police appartenant à toutes ces nations, et aussi, mais de plus en plus clairsemés, des agents de police turcs, la tête surmontée du *kalpak*. Débarquées pacifiquement à la suite de l'armistice, des « troupes alliées » se pavanaient à présent dans la ville comme en pays conquis.

Il y avait un officier anglais, célèbre par sa morgue, figure devenue familière à Péra, qui marchait droit devant lui sans dévier d'un centimètre, forçant les passants à s'écarter. Lorsqu'il avisait un couple se tenant par le bras qui ne s'effaçait pas sur son passage, il le séparait d'un coup de sa badine et traversait.

Le mouvement des civils n'était pas moins pittoresque que celui des militaires. La ville était pleine de réfugiés

russes venus de la mer Noire, qui avaient fui la Russie après la débâcle des armées de Wrangel.

On voyait dans la rue des beautés brunes ou blondes qui contraignaient toutes les têtes à se retourner et qui passaient, le corps superbe et droit comme une hampe, pareilles à quelque événement.

Des soldats de l'armée débandée de Wrangel portant sur des guenilles civiles la capote militaire, arpentaient le pavé et aussi d'anciens officiers juvénilement imberbes ou majestueusement barbus. Un de ces officiers, dont la barbe lui descendait jusqu'au nombril, se tenait comme au garde à vous à la sortie des spectacles et tendait sa casquette pour demander l'aumône, avec la même raideur que s'il eut salué militairement.

Parmi ces réfugiés, il y en avait d'insoucieux qui riches encore de l'argent qu'ils avaient réussi à emporter en fuyant, le répandaient à pleine main, indifférents au lendemain, avec une prodigalité désinvolte.

Des dames de l'aristocratie, filles ou épouses de seigneurs qui avaient possédé des domaines grands comme des provinces, liquidaient chez les bijoutiers à des prix dérisoires des bijoux sans prix et continuaient, durant quelque temps, à mener un train d'enfer.

D'anciens chauffeurs se vantaient d'être d'anciens princes. De vrais princes exerçaient le métier de chauffeur. Des prostituées se prétendaient princesses. Des princesses, complètement ruinées, demeurées sans famille et sans ressource, se livraient à la prostitution et couchaient avec des soldats. Une émulation de débauche avait envahi la cité.

À la porte de l'hôtel Tokatlian, un monsieur portant chapeau melon, chemise et faux col empesé, vous tendait sa

carte de visite. On y lisait : LAZARE LAZARIDES – *Courtier de plaisirs*.

Aux réfugiés russes s'ajoutaient des femmes grecques, arméniennes ou juives qui, attirées par le courant, assoiffées de luxe et de jouissances, entraînées par la pauvreté et l'exemple, se prostituaient comme elles, ou cédaient à des aventures faciles sans lendemain.

Quelques musulmanes téméraires mais craintives, portant le *férédjé*, fréquentaient aussi, en grand secret, les maisons de passe. Les amateurs en étaient friands et les payaient plus cher que les autres. La plupart, déçus, les déclaraient glacées et inexpertes, ce qui n'empêchait pas ces désenchantées onéreuses de trouver toujours de nouveaux preneurs.

Mon ami, Louis d'Airaldi, était, vers ce temps-là, rentré d'Italie. Coïncé avec ses parents en Europe au début de la Première Guerre mondiale, ayant séjourné tour à tour en Angleterre et en France, il revenait de Rome où il avait passé en famille les derniers mois qui précédèrent l'armistice. L'atmosphère bigarrée et corrompue de la ville le grisa.

Il s'adressa à M. Lazare Lazarides, courtier de plaisirs, lui demandant de le mettre en rapport avec une *hanoum*. Lecteur passionné de Loti et de Farrère, rien ne lui paraissait alors plus mystérieux ni plus désirable que ces femmes inaccessibles au visage masqué qui, fleurs de serre ravissantes et rares, s'épanouissaient à l'ombre des harems. M. Lazare Lazarides, courtier de plaisirs, promit de le satisfaire. Il le prévint seulement que l'aventure lui coûterait cinquante livres, ce qui était une petite fortune pour l'époque. Il accepta néanmoins :

— Je sais, dit-il pour paraître bien informé, qu'elles passent pour frigides. Mais peu importe. Je tiens à tenter l'expérience.

M. Lazare Lazarides répondit que les *hanoums* qu'il procurait avaient, toutes, un tempérament volcanique. Comme il ne connaissait pas la Turquie et ne voulait pas révéler à l'entremetteur qu'il comprenait le grec, il le pria de le mettre si possible en rapport avec une femme turque parlant un peu le français. L'autre déclara que la *hanoum* avec laquelle il le mettrait en rapport, à défaut de français, parlait un peu l'anglais. Il lui répliqua que c'était suffisant.

Ils prirent rendez-vous et l'homme le conduisit, un après-midi, dans une maison de la rue Balo. On le fit entrer dans un petit salon et M. Lazare Lazarides, courtier de plaisirs, s'éclipsa. Au bout de quelques minutes, un fantôme revêtu d'un *tchartchaf* noir, le visage masqué par le *pétché*, entra. Le fantôme lui dit d'une voix aiguë :

— *My name is Azizé.*

Azizé, c'était presque Aziyadé. Il se répéta intérieurement son nom avec délices. Toujours avec la même voix aiguë et au surplus zézéyante, elle l'invita à la suivre dans une chambre. Ce fut là seulement qu'elle releva pour lui son *pétché*. Il découvrait alors une large face laiteuse, des yeux noirs élargis par du khôl, un nez épaté et d'épaisses lèvres d'un rouge grenat. Il se pencha pour l'embrasser. Elle le laissa faire d'un air intimidé et pudique.

Mais quand elle eut quitté sa jupe et son *tchartchaf* noirs et se fut, avec ses cheveux coupés courts, étendue sur le lit en simple chemise, son allure générale le désenchantait. C'était une femme charnue d'environ trente ans, à la charpente massive et d'un aspect physique très vulgaire. Pourtant, au

moment des étreintes, elle le stupéfia. Elle se démenait si furieusement qu'elle paraissait avoir le feu dans le corps. Ce n'était que halètements, gémissements prolongés, soupirs. Au bout de quelques minutes, la flambée avait pris fin et elle reprit incontinent un maintien paisible.

Il resta assez longtemps auprès d'elle, sur le lit, à l'interroger. Il essayait d'apprendre qui elle était, si elle était mariée, quelles étaient ses distractions, ses relations, ses habitudes. Elle lui répondit sans qu'il réussisse la plupart des fois à comprendre ses réponses, à cause de l'anglais embarrassé et informe qu'elle baragouinait. Elle affirma qu'elle était mariée et y insista, sans doute pour donner plus de prix à ses faveurs. Il avait d'ailleurs l'impression qu'elle n'arrivait pas toujours à comprendre ses questions et qu'elle répondait un peu au hasard comme des devinettes.

Il finit par lui demander :

— Comment dit-on en turc « je t'aime beaucoup » ?

Avec l'accent avéré de Papaskeupru et un sourire angélique, elle lui répondit en grec, par une grosse trivialité injurieuse.

Louis d'Airnaldi était si bien élevé qu'il demeura impassible. Seulement, au moment de se séparer d'elle, il lui servit en souriant la même trivialité en guise d'adieu, avec l'accent le plus tendre.

L'orpheline

— En ce temps-là, raconta Rébecca, dite Rébéca, je travaillais dans une maison sise à Altindji Daire. La patronne, une veuve honorable ayant de très bonnes manières, Mme Sarah, était juive. Ses clients étaient tous juifs, car travaillant clandestinement, elle avait peur d'en admettre d'autres...

— En peu de mots, lance Tata, c'était un bordel casher...

— C'est ce qui te trompe ! Il y avait, en tout et pour tout, trois juives : Gioia, Violette et moi. Le reste était des Grecques. Mme Sarah se méfiait des autres éléments : elle craignait qu'ils ne fussent de la police... Du reste, ainsi que le faisait remarquer Mme Sarah elle-même, les juifs n'aiment pas les juives. Ils leur préfèrent les Grecques, parce qu'elles les écorchent et que cela leur procure, sans doute, une sensation... Certes, s'il s'agit pour eux de choisir une épouse ou une dactylo, leurs préférences vont aux juives. Ce n'est pas non plus que, dans les milieux riches, ils dédaignent les femmes de leurs meilleurs amis, mais c'est pour qu'on dise, par exemple : Dolly Israël est la maîtresse de Richard Levy ou Sam Cohen a pour maîtresse la femme de Bob Béhar. Quant aux juives de condition modeste, tout le monde sait qu'elles sont, pour la plupart, des épouses fidèles...

... Donc en ce temps-là, je travaillais chez Mme Sarah. C'est une femme excellente qui nous traitait comme si nous étions ses propres filles. Elle s'inquiétait de notre santé et, au moindre malaise, faisait appel au Dr Naoum qui nous soignait gratis, tandis qu'elle payait les frais de pharmacie.

On prétendait qu'il était son ami et même qu'il l'était d'avant son veuvage, mais je dois dire que je n'ai jamais rien vu qui permit de le soupçonner. Devant nous, ils se montraient strictement corrects.

Un jour, je dis à Mme Sarah :

— J'ai une amie qui veut travailler ici, puis-je vous l'amener ?

— Qu'est-ce qu'elle est ton amie ?

— Juive...

Mme Sarah fit la grimace :

— J'ai besoin d'étrangères, dit-elle. Tu vois bien que la plupart des clients préfèrent les étrangères.

— Il s'agit d'une orpheline élevée dans un couvent. Elle n'est pas disposée à travailler n'importe où. C'est une petite blonde raffinée qui parle l'anglais à la perfection. Elle pourrait facilement passer pour une jeune Anglaise. Elle a quitté le couvent parce qu'on essayait de la convertir...

— Amène-la-moi demain, me dit Mme Sarah.

Le lendemain, je lui amenai ma petite amie qui portait un joli nom : Leyla.

Mme Sarah la trouva un peu grêle, un peu palote. Mais elle se rendit compte que j'avais raison. Elle avait l'air d'une vraie demoiselle. Cependant, elle toussotait et Mme Sarah lançait sur elle des regards alarmés.

— Pourquoi tousses-tu ?

— J'ai pris froid au début de l'hiver. Cela m'arrive chaque fois que je prends froid en hiver... En été, ça passe...

Mme Sarah, pleine, comme toujours, de sollicitude, insista pour la faire examiner par le Dr Naoum. Ce que c'est tout de même que la chance dans la vie ! Le Dr Naoum la vit et en perdit la tête. Il y a aujourd'hui plus de sept ans qu'ils sont mariés.

Au début, ils se rencontraient en secret et un peu plus tard, « l'Anglaise » cessa de fréquenter la maison. Lorsque Mme Sarah découvrit le pot aux roses, il était trop tard. Elle entra dans un accès de rage folle, m'accablant des pires injures, m'accusant d'avoir manigancé le tout et entraîné un médecin honorable, un célibataire endurci, à épouser « une sale petite grue à moitié phtisique »...

— Tu me fais horreur ! me criait-elle, avec des larmes dans les yeux.

C'est à la suite de cette affaire que je dus quitter sa maison et m'engager chez Mme Evridhiki...

L'ortak

Fatma travaillait dans un atelier de manipulation de tabac qui employait quelques centaines d'ouvrières. Lorsqu'elles en sortaient, leur journée accomplie, en un long troupeau bariolé, l'air de la rue s'épaississait d'une odeur de feuilles de tabac qui persistait longtemps derrière elles. Fatma en était si imprégnée que quand elle pénétrait dans sa maison par la porte entrouverte, son odeur trahissait son arrivée :

— Est-ce toi, Fatma ? demandait son mari Mehmet du fond de la chambre.

— Oui ! C'est moi..., répondait Fatma.

Ce soir-là, en rentrant chez elle, elle n'y trouva personne. Elle se déchaussa, s'accroupit sur le plancher et se mit à frotter, après avoir ôté ses bas noirs cannelés, ses jambes et ses pieds qui lui faisaient mal. Elle se sentait recrudescence de fatigue. Elle poursuivit ce massage durant longtemps, tout en soufflant, l'esprit concentré sur une pensée qui l'occupait...

Fatma était une brune terreuse, ronde et charnue, d'environ trente-cinq ans. Elle en paraissait cinquante. Elle se débarrassa de son *tchartchaf*, entrouvrit son corsage pour procurer de l'air à sa poitrine, car il faisait chaud.

Elle était mariée depuis vingt ans avec Mehmet, en avait deux filles, aujourd'hui casées, et un jeune garçon, Ulvi, employé dans un garage, qui demeurait auprès d'elle.

Güllü survint, peu après Fatma, l'air alerte, le ventre rebondi. Elle était dans son sixième mois, ce qui ne l'empêchait pas d'aller en journée. Güllü était femme de ménage. C'était une brune également terreuse, mais élancée. Il y avait huit mois que Mehmet l'avait introduite dans la maison. Elle était l'*ortak*. *Ortak* en turc signifie associée. Elle était *ortak* par rapport à Fatma. C'est par ce terme qu'on désigne, dans certaines couches populaires, la femme qui vit auprès d'une autre avec le même homme.

Les deux femmes couchaient sur le même matelas, avec Mehmet au milieu. Il attendait que toutes deux fussent endormies pour s'approcher de l'une d'elles dans les ténèbres. Toutefois, comme il avait quelque sens de l'équité, il s'approchait aussi de Fatma de temps à autre. Leur fils Ulvi couchait dans la même chambre, à quelque distance, sur un autre matelas. La maison ne comprenait, en effet, qu'une seule chambre, indépendamment du vestibule et de la cuisine.

Fatma et Güllü ne paraissaient pas vivre en mauvais termes. Güllü marquait de la déférence envers Fatma. Après tout, elle était son aînée et l'« épouse » qui avait donné au maître trois enfants.

À ses amies qui s'étonnaient de ce qu'elle eut admis Güllü dans sa maison, Fatma répondait :

— Que pouvais-je faire ? J'ai trois enfants avec Mehmet. Et puis Mehmet est un homme et je ne suis plus jeune. Et puis, voilà vingt ans que nous vivons ensemble. Il aurait pu se laisser tourner la tête par une inconnue et m'abandonner. Tandis qu'à présent, je sais avec qui j'ai affaire et j'ai toujours mon mari auprès de moi.

À celles qui s'étonnaient auprès de Güllü de l'audace et du courage qu'elle avait eus de s'imposer dans le ménage, celle-ci répondait d'un air détaché :

— Suis-je la première femme au monde venue s'installer auprès d'un homme qui avait une épouse ? Et puis puisqu'il insistait pour m'installer chez lui, pourquoi me serais-je gênée ? Je lui ai demandé : Qu'en pensera ta femme ? Il m'a répondu : Ma femme est habituée à obéir et à faire ce que je demande. J'ai fait un ballot de mes effets et j'ai suivi Mehmet.

Par contre, Mehmet ne paraissait plus ravi de la combinaison. Il confessait à ses intimes :

— J'ai eu tort de la prendre chez moi. C'est vrai qu'elle travaille, mais l'argent qu'elle rapporte, on le bouffe tout de même et il n'en reste rien. Mais à présent que c'est fait et qu'elle est grosse, comment faire ?

— Qu'est-ce qui ne va pas avec elle ?

— Mais rien du tout... Tout va très bien. Seulement, voilà, on se monte toujours la tête avec les femmes... c'est, au fond, toujours la même chose...

Fatma, après avoir comme d'habitude chauffé le dîner, déposa la marmite par terre. Mehmet, Fatma, Güllü s'accroupirent autour. Ulvi n'était pas rentré. Il lui arrivait de ne pas rentrer dîner le soir.

Lorsqu'ils eurent fini de manger, Fatma emporta la marmite et prépara, dans la cuisine, le café. Elle tendit la première tasse à Mehmet, la seconde à Güllü et se mit tranquillement à siroter la sienne. Güllü prit une cigarette dans le paquet qui traînait à terre. Fatma lui offrit du feu. Güllü laissait reposer son café. Elle aimait à le prendre tiède. En avalant d'un trait une bonne gorgée, elle fit une grimace :

— Qu'a-t-il donc ce café ? Il est affreux !

— Affreux ! fit Fatma. Je le trouve, au contraire, excellent...

Güllü, pour essayer encore, avala une seconde gorgée. Il était à la fois salé, doux et amer.

Elle repoussa la tasse :

— Il n'est pas buvable.

Fatma parut tremper ses lèvres :

— Je ne le trouve pas mauvais, dit-elle cependant, je vais t'en préparer un autre.

Elle se leva, emporta la tasse et ne tarda pas à revenir avec une autre tasse de café :

— Goûte un peu celui-ci, dit-elle à Güllü.

Güllü en goûta et le trouva cette fois-ci fort bon.

Peu après, Güllü fut prise d'atroces crampes à l'estomac. Si atroces qu'elle en devint livide.

— C'est ce café de tout à l'heure qui m'a dérangée, gémit-elle.

Cependant, les crampes devenaient de plus en plus violentes et Güllü, étendue sur le matelas, poussait de constants gémissements. Penchée sur elle, Fatma lui frottait l'estomac, lui appliquait des remèdes sur le ventre. Güllü avait cessé de mugir. Elle souffrait péniblement, les yeux, révoltés.

Ulvi, arrivé entre temps, proposa d'aller quérir un médecin :

— Inutile, dit Fatma, elle va mieux...

Ulvi, ayant achevé de manger ce qui restait dans la marmite, partit rejoindre ses amis au café. Comme Güllü maintenant paraissait dormir, Fatma s'accroupit à l'écart, massant ses pieds qui lui faisaient toujours mal. Mehmet s'approcha de Fatma et lui dit :

— Tu as mis de la mort-aux-rats dans sa tasse, n'est-ce pas ?

Fatma leva vers lui ses prunelles hébétées et ternes et les baissa sans répondre.

— Pourquoi as-tu fait ça ? questionna Mehmet. Tu la détestais donc tellement !

Güllü continuait à râler faiblement.

— Ne crois pas que j'en étais jalouse, mais je ne pouvais pas la souffrir. Je ne parlais pas, mais je ne pouvais pas la souffrir. Tu pourras en amener une autre, quand tu voudras. Je ne dirai rien. Mais pas celle-là ! Avec celle-là, c'était impossible. Alors...

Güllü avait cessé de haleter.

— Je crois qu'elle est morte, dit Mehmet.

Fatma jeta un coup d'œil sur Güllü étendue raide, les yeux ouverts.

— Pourvu, poursuivit Mehmet, qu'on n'ait pas d'histoires. Si un médecin s'amenait...

— Mon frère Chefket, dit Fatma, connaît bien celui qu'on expédie.

Mehmet se dirigea vers la porte :

— Où vas-tu ? lui demanda humblement et d'une voix explorée Fatma.

— Je vais essayer de trouver Chefket...

Restée seule, Fatma s'approcha du matelas où gisait Güllü, le ventre rebond et le regard fixe, et, de son pied nu, lui envoya une première ruade sur le visage. La tête sursauta, oscilla quelques instants, et reprit son immobilité. Puis elle se mit à lui lancer des coups de pieds sur le ventre tandis que tout le corps giguait avec de bizarres soubresauts.

Enfin, lasse de ruer, Fatma alla s'accroupir sur le plancher, à quelque distance, le dos tourné au cadavre, et, l'air attentif, se remit à se masser les pieds. Une odeur entêtante de tabac flottait dans l'air...

La belle Evridhiki est morte

Celle que les générations d'autrefois appelaient « la belle Evridhiki » n'est plus. Elle est morte, à soixante-dix-huit ans, à l'hôpital de Balikli où elle était en traitement depuis déjà plusieurs mois.

Il n'y eut, paraît-il, en tout et pour tout, que quatre femmes présentes à ses funérailles et pas un seul homme.

Les scellés ont été apposés sur sa maison de Kourtoulouche. Elle possédait aussi un immeuble à Aynali Tchéchmé, et l'on prétend qu'elle laisse beaucoup d'argent en banque, ainsi que dans un coffret de la Banque ottomane dont on a retrouvé la clef, des bijoux précieux et pas mal de livres or.

Ses héritiers sont ses nombreux neveux et nièces domiciliés à Metelin, enfants d'une de ses sœurs, laquelle épousa un maraîcher originaire de cette île.

En attendant, les commentaires vont leur train. On sait que jusqu'au moment où la maladie la contraignit à se faire hospitaliser, Evridhiki avait continué à exploiter en secret sa maison de Kourtoulouche. Mais ceux qui l'avaient connue à l'époque où elle était installée rue Bayram, prétendaient qu'elle avait bien déchu et que sa maison de Kourtoulouche faisait figure de lupanar de troisième ordre. On y trouvait quelques jolies filles, mais communes et sans aucune allure : le genre « boniche » avait décrété M. Léopold, un vieux

noceur belge installé depuis de longues années à Istanbul et que des revers de fortune ont récemment forcé à élire domicile chez une logeuse de Tarlabachi. M. Léopold avait, en effet, connu et fréquenté « la belle Evridhiki » à travers les étapes multiples de sa féconde carrière.

L'appréciation de M. Léopold a offusqué les oreilles d'une certaine Sophia, aujourd'hui honorablement mariée et mère de plusieurs enfants, mais qui, dans sa jeunesse, avait frayé la maison d'Evridhiki à Kourtoulouche. Elle à déclaré à une confidente :

— Je n'ai conservé, tu peux m'en croire, qu'un abominable souvenir de cette femme et de son exécration maison, mais je dois dire, par amour de la vérité, qu'on y trouvait des filles pareilles à l'eau fraîche (*san to krio néro*) et si bien faites qu'on aurait dit des statues (*miazané aghalmata*). Il y avait, par exemple, Marica de Samatya, qui se faisait appeler Mimi, une fille au visage de madone (*san Panaghia*) avec des seins fermes comme le marbre ; Evanthia de Papeskeupru, dont les jambes ressemblaient à celles qu'on voit chez les marchands de bas, dans les vitrines ; une Turque du nom de Meliha, avec de grands yeux et des sourcils noirs qui avait l'air sortie du sérail ; Théodimi, de Yenichehir, qui se faisait appeler Dhimi, une fille charnue, pareille à une rose épanouie, avec un visage qui rayonnait comme la lune (*san fengari*). Il y avait aussi Ioanna qui travaillait au bar La Rose noire et qui venait parfois, l'après-midi, faire un homme ; Tata, qui s'appelait Takoui, une superbe Arménienne qui, elle aussi, semblait sortie du sérail... Je n'ai jamais entendu dire qu'il ait existé, parmi toutes ces femmes, une seule qui eût fait la boniche, et tu sais, lorsqu'à propos d'une fille quelque chose clochait, les langues ne chômaient pas...

« À moins qu'on ne fasse allusion à Carméla (je ne sais quel était son vrai nom), qui avait été la femme d'un *kapidji*, mais qui l'avait lâché pour faire la vie. Encore n'ai-je jamais entendu dire qu'elle ait fait la domestique, même pendant qu'elle était sa femme. Il y avait aussi une certaine Cléoniki, qui se faisait appeler Nina. J'ai entendu dire qu'elle était la fille d'un fripier ambulancier, mais personne n'a raconté qu'elle était servante. Alors comment peut-on prétendre qu'on trouvait le genre « boniche » chez Evridhiki à Kouroulouche ? Voyons un peu, qui y avait-il encore ? Il y avait une juive qui s'appelait Rébecca et se faisait appeler Bébéca. C'était une personne instruite qui parlait plusieurs langues, entre autres le français et l'italien. Ce n'est pas elle, certainement, qui avait été boniche ! Alors ?...

Durant toute une semaine, il n'a été question que d'Evridhiki parmi les gens de son ancien milieu. Elle était née à Tatavla, dans une rue proche du ravin, qui a disparu à la suite des incendies. Son père était ferblantier ; sa mère sage-femme. À vrai dire, elle assistait moins les femmes en gésine que celles qui désiraient se faire avorter. Elle se vantait d'avoir opéré d'innombrables avortements à la suite desquels quatre seulement de ses patientes étaient mortes, parce que le diable s'en était mêlé et qu'elles n'avaient pas suivi ses prescriptions.

Evridhiki avait deux sœurs. L'une épousa un joueur de guitare, n'eut pas d'enfant et mena une vie sans histoire. L'autre épousa un maraîcher de Metelin installé à Dolapdé, qui ne tarda pas à regagner avec elle sa patrie d'origine.

Il y eut un frère ruiné, devenu plus tard négociant en bois de charpente (*kerestedji*) grâce à l'appui financier d'Evridhiki.

Evridhiki avait l'esprit entreprenant et une ambition dévorante. À seize ans, elle scandalisait déjà le quartier en affichant un luxe suspect et une façon de s'habiller qui ne convenait pas à son âge. À dix-huit ans, elle cessa d'habiter la maison paternelle et le bruit courut qu'elle était entretenue par un riche épicier de Péra.

Elle venait rendre visite à ses parents – accueillie, d'ailleurs, par eux à bras ouverts – et étonnait le voisinage par sa tête fardée (à cette époque les femmes honnêtes ne se mettaient que de la poudre de riz), son port altier et ses toilettes mirobolantes. Bientôt, son père ne trouva plus utile de travailler et ferma boutique. Sa mère n'allait plus aux accouchements. Néanmoins, elle ne pouvait pas refuser ses services aux filles malheureuses qu'une grossesse intempestive risquait de déshonorer et qui s'adressaient à son expérience.

Leur maison regorgeait de provisions. Sa sœur, la femme du guitariste, était vêtue comme une reine grâce aux effets qu'Evridhiki lui abandonnait, ce qui ne l'empêchait pas d'en vendre une partie. Son mari ne jouait plus de la guitare que pour son plaisir. Bref, tous les siens prospéraient autour d'elle. Evridhiki n'allait plus voir ses parents ou sa sœur qu'en landau et faisait attendre la voiture devant leur porte. Elle était très considérée par l'éphorie de sa paroisse, qui la rangeait au nombre de ses évergètes. Elle tenait sa bourse toujours ouverte aux œuvres charitables de la communauté et avait sa stalle privée à l'église. Au prêtre qui venait bénir sa maison à l'occasion de l'Épiphanie, elle glissait une livre or et donnait un *médjidié* à l'enfant de chœur qui l'accompagnait.

La gloire de la « belle Evridhiki » rayonnait évidemment ailleurs que dans le quartier qui l'avait vue naître, mais l'écho

de ses succès galants y parvenait quand même. On en contait des merveilles. On prétendait que le Sultan en personne l'avait mandée au palais et rétribuée en lui faisant cadeau d'une émeraude pareille « à une grosse noisette ». Histoire fausse, assurément, mais non sans aucun fondement. Il s'était avéré qu'un gros pacha, attaché au palais, lui avait offert, en effet, une émeraude, mais d'une grosseur fort ordinaire.

Au cours de la Première Guerre mondiale, le père et la mère d'Evridhiki moururent du typhus, à quelques jours d'intervalle. On la vit alors empanachée de crêpes, arborant des toilettes de deuil d'une fantaisie échevelée qui attiraient sur elle tous les regards. Elle s'en délesta vite, parce que le noir desservait ses occupations quotidiennes, mais elle distribua aux pauvres plus de cinq cents pains et cinquante ocques de sucre, qui coûtaient, à l'époque, une fortune.

Après la guerre, d'anciens voisins qui l'aperçurent à Péra rapportèrent qu'elle n'était plus la même Evridhiki. Elle conservait, certes, sa haute stature et son port altier, mais son visage s'était plissé et avait perdu son éclat.

Puis, on apprit qu'elle tenait, rue Bayram, une maison de rendez-vous très achalandée. La célébrité que lui a valu cette maison a quelque peu plongé dans l'ombre sa gloire galante personnelle, mais le surnom de « belle Evridhiki » qui lui a été conservé témoigne assez de ce que fut jadis son prestige.

Au début de la Seconde Guerre mondiale, elle avait quitté la rue Bayram pour s'installer à Kouroulouche dans une maison qui était sa propriété. C'est alors qu'on commença à parler de sa déchéance. Elle avait eu, vers le même

temps, des démêlés avec la police, et, plus tard, goûta même de la prison.

Elle n'en avait pas moins, une fois libérée, poursuivi obstinément et obscurément ses activités, comme d'autres ne renoncent pas à l'amour, jusqu'au jour où la maladie la força à abandonner sa maison pour l'hôpital.

Une semaine avant sa mort elle voulut se confesser, ce qui est rarement pratiqué par les Grecs, et reçut la sainte communion. Que Dieu l'accueille dans sa miséricorde et que son âme repose en paix !

Le râtelier

Clio était une excellente femme, un cœur d'or, mais elle éprouvait un grand faible pour les hommes. Elle ne pouvait se passer d'un compagnon. Quoique frisant la cinquantaine, elle demeurait incandescente.

Longtemps, elle s'en était tenu aux beaux adolescents. Les garçons entre dix-huit et vingt ans excitaient surtout ses convoitises. Pour elle, vingt-quatre ans sentaient déjà le faisandé. Comment s'y prenait-elle pour attirer à elle les joveaux ? Elle était leur providence. Elle les choyait, les nourrissait, les vêtitait, pourvoyait à leur argent de poche. Mais elle était exigeante. Il leur fallait être, à l'heure du berger, de retour au bercail et prêts à bander l'arc. À ces conditions, ils trouvaient grâce à ses yeux. Sinon ils étaient congédiés.

De quels éléments s'achalandait-elle ? Il y en avait de toutes les couleurs : voyous désœuvrés, étudiants sans ressource et sans scrupules, têtes chaudes en rébellion contre leurs parents et ayant déserté leur foyer.

Clio jouissait du revenu de trois boutiques héritées de feu son père et d'une vaste maison en bois sise à cette extrémité transversale de Kourtoulouch qu'on appelle l'Akardja. Elle y hébergeait, en garni ou autrement, une dizaine de locataires. Elle-même occupait l'espèce de kiosque qui flanquait les

combles. Ses voisins assuraient qu'en outre, elle serrait dans ses tiroirs de nombreuses livres or. Ses locataires n'avaient qu'à se louer d'elle et prenaient timidement son parti. Ses voisins la saluaient avec considération, mais contaient sur elle pis que pendre. Passe encore de se jeter sur les hommes, mais sur les enfants !

Pourtant elle se limitait à un seul favori à la fois et menait avec lui une existence recluse et bourgeoise. Seule la solitude lui était intolérable. Lorsqu'une vacance intervenait, elle devenait mélancolique, n'apparaissait plus à la fenêtre, et, solitaire, se mettait à pleurer...

Cependant avec le temps il lui était devenu de plus en plus difficile de cueillir les fruits verts. Une ou deux juvéniles crapules, ardemment convoitées et qui l'avaient exploitée à fond, lui avaient donné à comprendre que, pour alimenter son besoin d'amour avec quelque illusion, il lui fallait désormais renoncer aux gamins. Et dès lors, elle jeta son dévolu sur les hommes plus mûrs. Seulement, d'instinct, elle les choisissait moins âgés qu'elle. Ce n'était pas pour établir, entre eux et elle, une démarcation d'âge jugée indispensable. Non ! Cette femme se sentait vraiment jeune. Elle n'avait pas conscience de participer au mouvement universel de vieillissement. Il arriva un moment où elle accueillit chez elle un homme de quarante ans, Stavro, ouvrier maçon, qui avait déserté le domicile conjugal après quinze ans de mariage, poussé à bout par les perpétuelles et insupportables scènes de ménage d'une acariâtre épouse.

Malgré ses quarante ans, Stavro était un superbe gaillard d'une vigueur et d'une force extraordinaires. Il aplatissait une boîte de métal d'un coup de poing, tordait le fer. Malgré sa force herculéenne, il n'était pas brutal. En quinze ans de

mariage, il n'avait battu sa femme que trois fois, encore s'en était-il repenti. Clio s'attacha à Stavro parce qu'il était un fougueux partenaire. Il en remontrait aux plus jeunes. Avec lui, Clio put donner son plein.

Parfois, à l'heure où ils dînaient face à face, elle se mettait à le contempler. Il avait le teint basané, les joues un peu ravinées, mais quelle perfection dans les traits, quelle splendeur dans le regard ! Une seule chose la gênait : sa bouche. Ses lèvres, pourtant, étaient du plus pur dessin, mais sa denture gâtait tout. Il manquait des dents à Stavro et il y avait des trous noirs dans sa bouche. Mais, ainsi qu'il l'expliquait à Clio, il n'avait jamais trouvé dans la vie le temps et l'argent nécessaires pour les soigner.

Clio, toujours généreuse pour ses donneurs de sensations, le conduisit chez un dentiste. Il lui arracha ce qui lui restait de dents et lui fabriqua un beau râtelier. Il le gênait. Le soir, avant de se coucher, il l'enlevait, le déposait dans un verre d'eau, ce qui faisait qu'il ne pouvait plus offrir à Clio, à l'heure des blandices, que des baisers d'édenté. Elle s'en contentait tout de même.

Hélas ! Pour son malheur, Clio avait, dans le quartier, une concurrente, une veuve robuste, Perséphôni, également propriétaire d'une maison et de quelques boutiques héritées de feu son mari. Elle aussi éprouvait un faible pour les hommes, mais sans propension particulière pour les adolescents. Elle faisait le meilleur accueil aux hommes mûrs, avec un goût marqué pour les gaillards bien musclés. Elle vit Stavro, avec sa bouche brillant de ses dents neuves, et en perdit la tête.

Elle avait sur Clio le redoutable avantage d'avoir quelque vingt ans de moins qu'elle et d'être dans le plein épanouisse-

ment de sa beauté un peu charnue. Ce qui n'était pas fait pour déplaire à Stavro, sensible aux plaisirs tactiles de l'alcôve. Elle le fit entrer en grand secret dans sa maison. Il s'y trouva bien et s'y faufila régulièrement.

Clio était toute désappointée de constater que son cavalier nocturne avait perdu sa fouge ordinaire. Ses sentiments pour lui se refroidirent. Dans un quartier comme celui de l'Akardja, il n'est pas grand secret qui, à la longue, n'arrive à devenir public. On vint rapporter à Clio qu'on avait vu son ami entrer souvent chez Perséphôni et s'y attarder. Elle alla aux informations, le fit filer par ses locataires, et dut reconnaître, sans doute possible, qu'elle était trompée.

Clio n'était pas une impulsive. Elle était une concentrée, une rageuse et une vindicative. Le jour où elle s'assura définitivement qu'elle était trompée, elle ne fit pas une scène à Stavro. Cependant, lorsqu'il voulut l'enlacer, elle le repoussa, se prétendit fatiguée et lui tourna les dos. Mais la nuit, tandis qu'il dormait profondément, elle piqua dans le verre d'eau le râtelier, le jeta dans la poubelle et, de bon matin, déversa la poubelle dans le tombereau municipal des ordures.

Au réveil, lorsqu'il voulut reprendre ses dents, il chercha en vain, sous l'œil dur et railleur de Clio. Finalement, posant ses deux points sur les hanches, elle lui dit :

— Tu les auras oubliées chez Perséphôni. C'est là que tu dois aller les retrouver, vieil édenté !

Et comme il la regardait, consterné, avec stupeur :

— Dehors ! Oust ! Maquereau, va ramasser tes hardes dans la rue !

Et s'emparant des effets de Stavro épars dans la chambre, elle se mit à les lancer par la fenêtre. Les voisins virent, éberlués, passer pêle-mêle à travers la fenêtre vestons, chemises,

caleçons, souliers et chaussettes. Il eut tout juste le temps d'enfiler son pantalon et de dégringoler l'escalier.

Il lui fallut se présenter, tout édenté et chevrotant, devant Perséphôni et lui confier sa mésaventure.

Le lendemain, Perséphôni chargeait une de ses voisines d'un message verbal pour Clio :

— Dis-lui que moi, Perséphoni, je l'emmerde, qu'elle est une vieille décrépète, que j'ai assez d'argent pour lui payer un nouveau râtelier !

Semaine sainte

Giovanni, « *o Tziouvannis* » comme l'appelaient ses amis grecs, était originaire de Rome.

Les hommes disaient de lui qu'il était bon technicien, (*kalos tehnitias*) les femmes bel homme (*oréos andras*). Venu très jeune à Istanbul, il s'était fait naturaliser turc. S'il parlait le turc avec un petit accent exotique et zézéyan, il s'exprimait en grec avec l'intonation et les expressions des aborigènes grecs de son quartier.

Après trois ans d'engagement dans une grande filature d'Izmir, il venait de retourner à Istanbul et s'était réinstallé à Yénichéhir chez son ancienne logeuse, dans cette maison pourvue d'un bout de jardin où un grand amandier élevait ses branches par-dessus la toiture.

Il se réjouissait de retrouver une ambiance chère à son cœur et de pouvoir reprendre ses incursions dans le fourré giboyeux des filles trémoussantes et faciles.

Dès le lendemain, vers le soir, il rencontra par hasard Elefthéria, surnommée la Phanariote (*Ti Phanariotisa*) parce qu'elle avait jadis habité le quartier du Phanar. Il avait conservé d'elle un persistant souvenir. Il invita à dîner. On était à l'époque où les « tavernes » étaient à la mode. Il la conduisit donc dans une taverne. Elle but avec lui du raki,

mais n'accepta de manger que de la laitue, des oignons frais et des olives. Il s'en étonna. Elle lui expliqua qu'elle jeûnait :

— Pourquoi jeûnes-tu ?

— Et quoi ! Ne sais-tu pas que nous sommes en Semaine sainte ?

Il l'ignorait. Cette année-là, les Pâques catholiques avaient précédé de plusieurs semaines les Pâques grecques. Elefthéria lui laissa entendre qu'elle était libre et ne demandait pas mieux que de reprendre leur ancienne intimité.

Pourtant, lorsqu'au sortir de la taverne, il voulut la conduire dans sa chambre, elle se récusa. Il en demanda la raison. Un peu embarrassée, elle affirma qu'il lui fallait absolument rentrer chez elle. Elle lui ferait bientôt signe. Giovanni en conclut qu'elle avait un ami.

Le jour suivant, il rencontra une certaine Evghénia et l'invita également à dîner. Elle lui répondit rondement :

— Je veux bien dîner avec toi, mais je te préviens que je ne pourrai pas t'accompagner dans ta chambre...

— Pourquoi ?

Au lieu de s'expliquer, elle repartit :

— Si tu veux, donnons-nous rendez-vous pour samedi prochain.

Il ne tenait pas à s'engager :

— On en reparlera, lui dit-il. Il la fit dîner dans un petit restaurant et la conduisit, de bonne heure, chez elle.

Son double échec, tout en l'irritant, l'avait surpris. Le surlendemain, ayant vu des groupes de femmes et d'hommes s'acheminer vers l'église *Evanghélítria*, il les suivit et se faufila dans le sanctuaire. Il n'y resta pas longtemps. En sortant, il fut accroché par une certaine Katina qu'il avait fréquentée tout un été. Elle lui dit combien elle était ravie

de le revoir. Mais lorsqu'il lui proposa de l'accompagner chez lui, elle devint perplexe et lui suggéra de remettre la chose à samedi :

— Pourquoi samedi ? répliqua-t-il agacé.

— Parce que ce n'est pas possible aujourd'hui. Nous sommes en Semaine sainte.

Il ne voulut pas s'engager et la laissa tomber. Elle ne l'attirait que médiocrement. Comme il se dirigeait, seul, vers son logis, il se trouva face à face avec la Phanariote :

— Je te cherchais, lui dit Elefthéria. Demain, je serai libre toute la journée. Je n'irai pas à l'atelier. Où veux-tu qu'on se retrouve ?

En voici une, se dit-il, que la Semaine sainte n'impressionne pas. Elle s'est délestée pour demain de son ami et compte me consacrer sa journée...

À une heure de l'après-midi, ils se rencontrèrent dans un café en plein air. Cette fin d'avril était radieuse. D'un bout à l'autre, le ciel, comme un écran solide, était bleu, sans un nuage.

Tout en sirotant son café, Elefthéria lui dit :

— Aujourd'hui, c'est Vendredi saint. Tu m'accompagneras d'abord à l'église, puis le soir, si tu veux, nous irons prendre un raki quelque part...

Giovanni approuva le programme. Comme il était encore trop tôt, profitant de l'après-midi soleilleuse et azurée, ils firent une promenade. Puis, elle le conduisit à l'église Saint-Constantin. La foule y était si dense qu'il leur fallut s'ouvrir un chemin à coups de coude pour atteindre l'*Epitaphion*. Elefthéria réussit, non sans se faire bousculer, à passer par trois fois sous l'*Epitaphion* et à y prendre des fleurs.

À la sortie, s'accrochant à son bras, elle insista pour l'entraîner aussi à l'*Evanghélítria*. La foule y était encore plus dense qu'à Saint-Constantin. On y conversait à voix haute. Il était question d'amours, d'adultères, de fiançailles, d'œufs de Pâques, de rôti d'agneaux et de *tcheureks*.

Elefthéria, fendant la foule avec résolution et persévérance, réussit de nouveau à atteindre l'*Építaphion*, à y passer par trois fois dessous et y prendre des fleurs. Giovanni et elle s'égarèrent et eurent du mal à se retrouver. Ayant serré les fleurs dans son sac, Elefthéria se pendit de nouveau au bras de Giovanni. Ils gravirent la rue Sakizagatch et se rendirent à Tepebachi dans une taverne installée dans un sous-sol.

Un guitariste, deux mandolinistes pinçaient leurs instruments en chantant des chansons grecques. Giovanni commanda une bouteille de raki et force *mézés*. Elefthéria se contenta d'olives, d'oignons, de laitue et de pain.

— Aujourd'hui, expliqua-t-elle à Giovanni, il y a des gens qui ne prennent que de l'eau et se privent même de cigarettes...

Mais Elefthéria, personnellement, n'avait pas d'objection à boire du raki, lequel est liquide et – du point de vue du jeûne – reconnu maigre. Elle s'enivra. Sous la table, elle entrelaçait ses jambes à celles de Giovanni et appuyait sa tête, aux yeux vaporeux, sur ses épaules, attirant l'attention des consommateurs. Giovanni ne doutait plus qu'elle le suivrait chez lui, mais lorsque, dans la rue, il le lui proposa, elle lui déclara avec beaucoup de fermeté :

— Non ! Pas aujourd'hui, *aghapoulimou*. Aujourd'hui ça serait un grand péché. C'est Vendredi saint. Mais demain, après l'*Anastasis*, je serai à ta disposition, et tu verras quel

kief on fera ensemble. Achète une bouteille de vin blanc et du fromage *ķacher*. J'apporterai de la maison un *tcheureķ* et des œufs rouges. Nous ferons un petit souper dans ta chambre. Nous entrechoquerons les œufs (*tha ķoutouliso-mai*). À présent, reconduis-moi à la maison, comme un bon petit garçon.

Devant sa porte, elle lui tendit les lèvres :

— À demain, *aghorimou*, à demain *aghapoulimou*. Tu verras quelle belle nuit nous passerons demain...

Peu avant minuit, ayant fait emplette du *ķacher* et de la bouteille de vin et pris également sous le bras le paquet qu'avait apporté Elefthéria, Giovanni l'accompagna à l'*Evanghélístria*. À l'entrée, ils achetèrent deux cierges. L'église était comble. À minuit, on éteignit les lumières, et le métropolitain officiant, coiffé de la mitre byzantine, apparut devant le *hieron*, brandissant, tout allumés, trois cierges réunis en triangle, image de la très Sainte Trinité.

Les fidèles qui se trouvaient à proximité se précipitèrent sur lui pour allumer les leurs ; la flamme, transmise de proche en proche, circula à travers les fidèles, si bien que, par des centaines de cierges, l'église se trouva, en quelques instants, illuminée. Elefthéria avait tendu, avec élan, la flamme du sien à Giovanni.

Le clergé en procession se dirigea vers la cour extérieure où toute l'assistance suivit. Après la lecture de l'Évangile, le métropolitain entonna le « *Christos anesti* » (Christ est ressuscité !) plusieurs fois, repris au son de toutes les cloches, pendant que les pétards interdits éclataient sur les dalles. Après le « *Christos anesti* », tandis que les fidèles s'engouffraient en foule vers la sortie et que le clergé regagnait le

chœur pour y poursuivre la messe, Elefthéria entraîna Giovanni par le bras, dans l'église désespérée.

— Partons aussi ! lui dit Giovanni.

— Patiente un peu, mon chéri. Il faut d'abord que je communie. Nous filerons aussitôt que j'aurai reçu la communion.

— Quoi ? fit Giovanni surpris, tu as l'intention de communier ?

— Et pourquoi alors, mon chéri, aurais-je jeûné durant tant de jours ? Mais ne t'en fais pas *aghapoulimou*. Je me placerais tout près du *hieron* pour me trouver parmi les premiers lorsqu'on distribuera la communion.

Et, en effet, dès qu'elle eut reçu la sainte communion, Elefthéria rejoignit Giovanni et le prit par le bras :

— *Christos anesti aghapoulimou !* Filons...

Ils sortirent. La nuit était si douce que des effluves tièdes flottaient dans l'air. À proximité des maisons, ils sentirent l'odeur de l'amandier en fleurs. Dans la chambre, Giovanni déboucha la bouteille. Elefthéria rompit le *tcheurek*. Ils trinquèrent :

— *Christos anesti !* répéta-t-elle.

Puis ils entrechoquèrent des œufs rouges, après en avoir éprouvé la résistance contre leurs dents :

— Tu m'as cassée ! fit Elefthéria avec un petit rire.

Giovanni vida le reste de la bouteille et s'exclama à son tour :

— *Christos anesti !*

Elefthéria répliqua :

— *Alithos anesti !* (Il est vraiment ressuscité !)

Cela dit, par cette nuit pascalle, printanière et embaumée, le romain Giovanni et la phanariote Elefthéria se couchèrent et furent amoureux jusqu'au matin...

Un fait-divers

Zeynep assura son *tchartchaf* sur sa tête, en ramena un des pans sur son menton et dit à Hasan qui se prélassait, en étirant ses jambes dans le lit :

— *Allaha ismarladik !*

Au lieu de répondre à son salut, il se contenta de dire avec un grognement :

— Apporte de quoi à manger ce soir !

— J'apporterai, dit-elle.

Elle sortit. Il était environ six heures du matin. De Dolapdere jusqu'à l'usine à Bomonti, il y a pas mal de chemin. Zeynep, cependant, ne se pressait pas. Elle était en avance.

Chaque fois qu'elle croisait des hommes – en général, des groups d'ouvriers se rendant au travail –, elle rajustait d'un geste instinctif son *tchartchaf*. Devant l'épicerie de Kel Huséyin encore fermée, elle s'entendit interpellée. Elle se retourna. Son visage, dans l'encadrement du voilage, s'éclaira d'un sourire.

C'était Chukrü. Il était grand, robuste et moustachu. Il se mit à marcher à ses côtés.

— As-tu réfléchi ?

Elle répondit à mi-voix qu'elle était d'accord. Chukrü reprit :

— Quand viens-tu chez moi ?

Zeynep s'arrêta de sourire. Elle tortilla son *tchartchaf* de ses doigts teints au henné.

— Il faut en finir, Zeynep. Je t'attendrai ce soir...

Il lui pressa le bras si fort qu'elle eut mal.

— Réponds, viens-tu ce soir ?

— Je viendrai, répondit-elle.

— Je t'attendrai à la sortie de l'usine.

— Ne fais pas ça ! Je sors avec les *arkadach*. Il n'est pas juste qu'elles voient un homme m'attendre à la porte. En quittant l'usine, je viendrai chez toi directement...

— Ce n'est pas un mensonge ?

— *Vallahi billahi !* Je viendrai.

Elle le pria de ne pas continuer à la suivre. Elle risquait d'être vue...

Après qu'il l'eut quittée, elle croisa Sari Ismaïl. Ils s'étaient rejoints deux ou trois fois avant qu'elle fit la connaissance de Hasan. Mais c'était du *hava* (de l'air). Le tout n'avait pas eu de suite.

Comme elle marchait les yeux baissés, Sari Ismaïl, non sans malice, la salua d'un joyeux « *Merhaba !* ». Elle fit comme si elle était sourde. Depuis qu'elle avait connu Hasan, elle ne lui adressait plus la parole.

Le soir, en sortant de l'usine avec les *arkadach*, elle aperçut Hasan qui l'attendait. Son cœur se mit à battre. C'était la première fois qu'il se présentait à la sortie.

— Que se passe-t-il ?

— Rien ! Je m'ennuyais au café. Je suis venu à ta rencontre.

Elle respira. Ils s'arrêtèrent à l'épicerie de Kel Hüseyin pour acheter de quoi manger. Zeynep paya et prit les paquets sous ses voilages.

À la maison, une querelle surgit. Zeynep se mit à vociférer. Hasan lui envoya deux coups de poing sur la figure. Zeynep se tut et ne prononça plus un mot de toute la soirée. En examinant son visage dans le miroir, il lui parut qu'il se tuméfiait. Recevoir des coups de poing lorsqu'on vit avec un homme, c'est la règle, mais si des traces en restent, c'est désagréable.

Après avoir éteint, Zeynep se glissa dans le lit auprès de Hasan. Il l'attira aussitôt à lui. Bientôt, elle se mit à geindre sourdement. Mais ils n'échangèrent pas un mot et, de suite après, ils se tournèrent le dos et s'endormirent.

À l'aube, quand elle voulut se lever, Hasan la retint par le bras. Il l'attira de nouveau à lui, mais à peine fut-elle libérée qu'elle se leva d'un bond. Elle craignait d'arriver en retard à l'usine. Elle s'habilla à la hâte et dit à Hasan en assurant son voile sur ses cheveux :

— Tu trouveras le thé et le sucre sous le fourneau...

— Apporte de quoi manger ce soir, grogna-t-il à travers un bâillement.

À peine eut-elle fait quelques pas dans la rue qu'elle se trouva face à face avec Chukrü. La dureté de son regard lui fit peur :

— Pourquoi n'es-tu venue hier ?

— Hasan est passé me chercher à l'usine. J'ai dû le suivre à la maison. Je viendrai ce soir.

— Tu viendras tout de suite, dit-il.

Elle lui représenta qu'elle ne pouvait s'abstenir de se rendre à l'usine. Elle le lui promettait.

Il lui saisit le bras et se mit à le tordre :

— Tu n'iras pas à l'usine. Tu m'accompagneras chez moi, as-tu compris ?

Et il accentua la torsion. Alors elle le suivit.

Il habitait une *ailé-évi* où l'on pénétrait par une espèce de portail. Les chambres étaient construites autour d'une cour. Dans la cour, les femmes étaient en train d'étendre du linge. Zeynep dissimula son visage. Sur le seuil de la chambre, elle se déchaussa et y entra ses souliers à la main. Ils s'accroupirent sur le matelas étendu par terre. Il y avait en outre dans la pièce une chaise, une petite table et des hardes suspendues à des clous sur le mur.

Il s'empressa de détacher le *tchartchaf*, de décrouvrir les cheveux nattés autour de la tête et le buste grêle sous la blouse en flanelle rouge. Il la pressa violemment contre lui comme pour faire acte de possession, puis la renversa sur le matelas. Elle se mit à lui rendre ses baisers. Alors seulement les muscles du visage de Chukrû se détendirent. Midi les trouva enlacés.

Zeynep était une brune au teint foncé et terreux. Ses grands yeux noirs reflétaient une sorte de sérénité animale, sauf lorsque la colère, contenue ou déchaînée, y faisait luire des éclairs fauves.

Au repos, ne sachant qu'en faire, elle tenait d'ordinaire ses mains sombres et raboteuses, aux doigts jaunis par le henné, croisés sur son ventre ballonnant. Elle jeta un regard autour d'elle et dit :

— Il n'y a rien ici, pas même un fourneau pour cuisiner. Qu'allons-nous faire ?

Il répondit :

— On se procurera tout ce qu'il faut...

Elle reprit :

— J'ai des effets qui m'appartiennent. J'ai un fourneau, une batterie de cuisine que j'ai achetée avec mon argent. Tout cela se trouve chez lui.

— J'irai les lui réclamer et les prendre...

— Pas aujourd'hui mon petit agneau, laisse passer quelques jours.

— Aujourd'hui ou demain, cela me regarde ! Ce n'est pas ton affaire ! Crois-tu que j'ai peur de lui ? C'est lui au contraire qui a peur de moi. Il me connaît !

Zeynep ne répondit pas. Il y avait sur la petite table, dans un couvercle en fer blanc, du pain et du fromage.

— Mangeons, dit-il. On mangera mieux ce soir.

Côte à côte sur le matelas, ils achevèrent le pain et le fromage.

Soudain il s'avisa qu'elle avait le nez gonflé. Elle avoua que Hasan lui avait envoyé, la veille, deux coups de poing. Il n'eut pas l'air de le désapprouver. Il parut seulement lui en vouloir :

— Avec les femmes, dit-il, il faut parfois user du poing. Mais j'aurais voulu essayer les miens sur sa figure.

Sur ce, il sortit dans la cour et revint bientôt avec une grosse femme en *salvar*, les cheveux recouverts d'un voile blanc :

— C'est ma sœur Hatidjé, dit-il à Zeynep. Elle habite ici dans une chambre avec ses trois enfants et notre mère. Elle te tiendra compagnie jusqu'à mon retour, car il faut que je sorte. Nous mangerons ce soir chez elle. Elle a préparé un bon repas.

Comme Chukrū n'avait pas fait mention d'un mari pour Hatidjé, Zeynep demanda si Hatidjé hanim était veuve.

— Son mari est, en ce moment-ci, en prison, déclara Chukrū, mais n'en a plus que pour sept mois.

Restées seules, Zeynep et Hatidjé devinrent vite intimes. Zeynep lui exprima ses craintes. Elle avait peur que Chukrū ne fût allé trouver Hasan.

— N'aie pas peur, Zeynep hanim, répondit Hatidjé. Chukrū est un *erkek* (un homme). S'il va chez Hasan, il ne lui arrivera rien et il te rapportera tes effets. Mais je ne crois pas qu'il soit allé chez Hasan. Il se sera rendu au café pour jouer au *barbout*. Chukrū est très fort au *barbout*.

Dans l'esprit de Hatidjé, être fort au jeu signifiait savoir corriger la chance.

Zeynep lui demanda pour quelle raison son mari se trouvait en prison ?

— À cause d'une querelle qu'il y a eu au café avec un certain Ulvi. Ulvi a de suite brandi son couteau. Mon homme a tiré aussitôt le sien de sa ceinture et a réussi à le devancer. Il a eu vingt-six mois, parce que, par malchance, cet Ulvi a trouvé moyen de crever. Sinon, il s'en serait tiré avec un rien. Il était dans son droit. Tous les témoins ont déclaré qu'Ulvi avait tiré le couteau le premier...

Le lendemain, en rentrant le soir de l'usine, Zeynep trouva tous ses effets rassemblés dans la chambre de Chukrū. Elle lui demanda :

— Comment as-tu fait pour les prendre ?

Il répondit :

— Je les lui ai réclamés...

— Et il te les a donnés comme ça ?

— Évidemment qu'il me les a donnés comme ça...

— Que lui as-tu dis ?
— Je lui ai dit que nous étions désormais ensemble et qu'il devait me rendre tes effets.
— Et il ne t'a rien répondu ?
— Que pouvait-il me répondre ? Il n'avait pas l'air content bien sûr. Il serrait les dents. Mais il sentait que je n'aurais pas été commode s'il avait rouspété. Il me connaît !
Zeynep vécut environ deux mois avec Chukrü. Puis, un jour, elle fut rattrapée dans la rue par Hasan :
— Zeynep, lui dit-il d'une voix sourde mais suppliante, il faut que tu retournes chez moi. Ce que tu as fait est fait, mais à présent écoute-moi bien, il faut que tu retournes...
— Tu sais bien que je me trouve avec Chukrü. Comment puis-je retourner ?
— Tu reviendras chez moi Zeynep, lui dit-il d'une voix devenue soudain singulièrement dure. As-tu compris ?
Elle tenta de passer outre et de s'esquiver. Il la saisit par le bras :
— Dis, veux-tu revenir, oui ou non ?
Les prunelles de Zeynep s'emplirent d'éclairs fauves :
— Non ! Je ne reviendrais pas chez toi, lui dit-elle sur un ton haineux, tu m'horripiles. J'en ai assez eu de te nourrir. Lâche mon bras, fainéant !

Trois jours plus tard, on pouvait lire dans *Le Journal d'Orient*, sous la rubrique « Le Rouge et le Noir » :

Avant-hier, Hasan Bereket rencontra à Dolapderé son ancienne maîtresse Zeynep Canli et lui demandait de reprendre la vie commune. Devant le refus obstiné de cette dernière, Hasan lui a porté plusieurs coups de couteau dans le ventre. Transportée à l'hôpital des premiers secours, Zeynep, malgré les

soins qui lui furent aussitôt prodigués, a succombé dans la nuit. Le meurtrier qui, son forfait accompli, avait pris la fuite, a pu être appréhendé par la police dans une maison à Kasimpacha, où il se cachait. Conduit devant le juge d'instruction, Hasan, après interrogatoire, a été écroué.

Une fille modèle

Sotiria – communément appelée Soso – était une fille modèle. Tout le monde, dans le quartier, célébrait son dévouement et chantait ses louanges. Sa mère, Léonia, avait quatre enfants de divers lits. Quatre enfants de trois maris, dont pas un n'avait passé par la mairie ni par l'église, ce qui avait facilité les mariages.

Lorsqu'on demande à un homme des engagements solennels et définitifs comportant de fastidieuses formalités, cela le fait hésiter et réfléchir. Mais lorsqu'on lui offre l'alcôve sans rien lui demander, tout devient plus facile, disait-elle. La preuve en était Léonia qui avait vécu, tour à tour, avec trois hommes, comme mari et femme, sans vacances conjugales prolongées.

Elle avait congédié le premier qui était vraiment insupportable en l'accablant de tant d'imprécations, en répétant tant de fois « *Adhikia ora na ton evri* » que ses multiples courroux, ainsi qu'elle se plaisait à le faire remarquer, finirent par l'atteindre. Il avait été écrasé par un camion. Les deux autres étaient morts dans ses bras.

Malheureusement, elle était devenue à présent veuve irrémédiable, n'étant plus, à quarante-huit ans, ni d'âge ni d'allure à décrocher un quatrième mari.

Maintenant, sa fille Soso assurait le rôle des maris. Elle entretenait la maisonnée. Soso, qui avait vingt-quatre ans, était l'enfant du premier lit. Elle n'avait pas hérité les défauts exécrables de son père. Elle était pleine de douceurs et de qualités. Marica et Yannaki, respectivement treize et onze ans, provenaient du second lit. Costaki, huit ans, du troisième.

Soso, engagée à dix-sept ans dans un petit magasin de nouveautés, s'était sottement laissée séduire par le patron, un homme marié, une véritable crapule. Elle songeait à présent, en frémissant, qu'il aurait pu l'engrosser. À l'époque, elle ne parla de sa mésaventure à personne, pas même à sa mère, mais celle-ci sans doute la devina, car jamais elle n'affecta par la suite de croire que sa fille était restée vierge.

Sa mésaventure l'avait armée à l'égard des hommes : désormais elle était résolue à ne les affronter que donnant donnant, et cuirassée de toutes précautions. Elle était vendeuse, chef de rayon dans un important établissement de la grand'rue. Elle gagnait le maximum que peut rapporter l'emploi, mais ses appointements ne suffisaient pas à couvrir les frais : Marica, Yannaki et Costaki allaient à l'école. Il fallait à chacun d'eux une paire de souliers tous les deux mois. Il restait encore à Soso à vêtir et nourrir tout ce monde et la famille avait l'appétit solide.

Soso eut la chance de trouver un ami tel qu'elle le rêvait. C'était un homme argenté, discret, d'âge mûr, affligé d'une épouse maussade et désireux d'occuper ses soirées loin de sa femme en agréable compagnie.

Tous les jours donc, sauf les samedis et dimanches, en sortant du magasin, elle se dirigeait vers une maison de la

grand'rue Tarlabachi. C'est là que son ami avait loué une chambre pour leurs rencontres.

Soso, qui avait le sens du devoir, s'y rendait diligemment comme à un emploi supplémentaire. Elle emportait avec elle un ouvrage et souvent, négligeant de défaire le lit, elle tricotait face à lui en lui tenant des propos amusants. À neuf heures tapantes, ils se séparaient. Lami regagnait son appartement et Soso sa maison. Presque toujours, en arrivant chez elle, elle était assaillie de demandes d'argent. Soso ne s'énervait que lorsqu'elle comprenait que l'addition des frais la forcerait de s'adresser à son ami pour une demande d'aide supplémentaire. Dans ces moments-là, elle prenait en haine toute la famille. Mais le sacrifice une fois accompli, elle oubliait et lui restituait son affection.

Léonia souffrait des soucis de sa fille. Elle faisait pour sa part ce qu'elle pouvait, le ménage, la cuisine, la lessive. Elle se serait volontiers, pour la soulager, engagée à la journée comme femme de ménage ou blanchisseuse. Mais qui s'occuperait alors de son propre ménage et des enfants ?

Depuis quelque temps, les dimanches matins, s'amenait en visite chez Léonia Petro, qui tenait l'épicerie du coin. Visiblement, il avait dans l'œil Sotiria. Mais celle-ci ne tardait pas à s'habiller pour se rendre à l'église et de l'église chez quelques amies, laissant l'épicier Petro seul avec sa mère.

Léonia et Petro faisaient en commun l'éloge de Soso. Léonia, en gémissant, se plaignait de ce que sa Soso fût accablée de trop de charges. Si bien que Petro en arriva un jour à lui dire sans allusion directe à sa fille, qu'il était disposé à fournir sans argent, l'huile, le beurre, le sucre et les

légumes secs. Léonia leva hardiment ses yeux sur Petro et les baissa aussitôt.

Elle s'empressa de mettre Soso au courant des propos que lui avait tenus l'épicier. Soso demeura d'abord muette.

— C'est clair, n'est-ce pas ? reprit Léonia.

Soso alors lui répondit avec lassitude :

— Oui, c'est clair. Mais où cela me mènerait-il, s'il me fallait aligner les hommes à la file. Et puis ce serait injuste de le tromper. Il fait tout ce qu'il peut pour moi.

« Il », c'était l'ami.

— Bah, dit la mère, l'un se trouve au nord l'autre au sud, ça serait comme s'il n'existait pas.

— Et à supposer que j'accepte, répliqua Soso impatientée, où prendrais-je le temps ? Tu sais bien que je suis forcée de rentrer chaque soir après neuf heures.

— Peut-être, lui dit avec douceur sa mère, qu'il se contenterait d'une fois par semaine. Dimanche après-midi, je pourrais emmener les enfants au cinéma et c'est aussi l'heure où les voisins sont absents. Je te dis ça, non pour t'imposer un nouveau fardeau, mais dans le but de te délivrer de tes peines. Car, ma fille, l'huile, le beurre, le sucre et les légumes secs, c'est ce qui compte le plus dans une maison. Tu respirerais...

— Et puis, dit Soso, poursuivant sa propre pensée, il irait se vanter...

— Il n'a pas intérêt à se vanter. Il a une femme.

— Évidemment, il n'irait pas se vanter auprès de sa femme. Mais il ne pourrait retenir sa langue auprès de ses amis : Soso, la fille de Léonia je la ...

Elle fit un geste obscène pour exprimer ce que Petro dirait à ses amis.

— Petro n'est pas un homme comme ça, répondit la mère.

Soso coupa court :

— Nous en reparlerons, répliqua-t-elle sèchement.

Soso n'en parla plus. Mais le samedi suivant, Léonia ne fut pas peu surprise de voir s'amener Petro. Elle lui offrit une tasse de thé. Les enfants jouaient dans le vestibule.

— Soso n'est pas encore rentrée ?

— Non la pauvre, même les jours de la semaine, elle ne rentre jamais avant neuf heures. En sortant du magasin, elle va pour se distraire bavarder chez quelque amie. Aujourd'hui, ah ! c'est samedi et les magasins ne ferment qu'à huit heures. Elle se tue de travail la pauvrette, enchaîna Léonia, sans arriver à joindre les deux bouts. Voilà le malheur.

Petro, pesant chacun de ses mots lentement :

— Léonia, je crois t'avoir dit que le beurre, l'huile, le sucre, les légumes secs, je suis prêt, moi, à les fournir à l'œil. M'as-tu compris ?

— Je t'ai compris, Petro. Mais n'oublie pas que, jolie comme l'est ma fille, elle aurait pu aisément trouver un ami. Mais elle ne veut pas. Et sais-tu pourquoi ? Parce qu'elle craint qu'il ne jase... Elle tient à conserver une bonne réputation. Elle veut pouvoir, un jour, se marier honorablement.

— Elle peut être sûre que je ne parlerai pas.

— Comment faire pour la convaincre ?

Soso s'amena sur ces entrefaites, l'air heureux, les joues avivées et roses, avec un « *Yasou !* », dont aussi bien la mère que l'épicier tirèrent les meilleurs augures. Elle se mit à parler avec animation. Sa voix résonnait pour Petro comme un son joyeux de cloches. Il n'arrivait pas à se déclouer de sa chaise. Vers dix heures, Soso sentait son estomac se creuser :

— Je ne sais pas ce qu'il y a à manger, remarqua-t-elle, mais si tu veux, reste à dîner avec nous.

Petro se leva aussitôt, déclarant que cela était malheureusement impossible. Il était attendu. Sa femme ne se mettait jamais à table sans lui. Il avait déjà trop tardé.

— Alors, lui dit-elle en le reconduisant, quand te reverrons-nous ?

Et comme si elle se ressouvenait soudain :

— Ah ! demain, c'est dimanche. Viens si tu veux vers trois heures dans l'après-midi. On aura le temps de bavarder jusqu'au soir.

Et, à compter de ce dimanche-là, tous les dimanches que Dieu fait, dans l'après-midi, Petro vient, régulièrement, bavarder jusqu'au soir avec Soso.

Lexique des termes grecs et turcs

T : mot ou expression turc

G : mot ou expression grec

Ach (T, G) : Exclamation de peine

Adhikia ora na ton evri (G) : que l'heure du malheur l'emporte

Aghapimou (G) : mon amour

Aghapoulimou (G) : mon petit amour

Aghorimou (G) : mon jeune homme

Ailé-évi (T) : maison commune

Aksamdjilik (T) : l'habitude de boire le soir avec un groupe

Alimonon (G) : que Dieu préserve

Allaha ismarladik (T) : au revoir

Altindji Daire (T) : quartier d'Istanbul

Anastasi (G) : Résurrection

Arkadach (T) : ami

Aynali Tchéchéme (T) : quartier d'Istanbul

Balikli (T) : quartier d'Istanbul
Barbout (T) : jeu de dés
Bey (T) : monsieur
Beyefendi (T) : gentil homme
Beyoglu (T) : quartier d'Istanbul
Bomonti (T) : quartier d'Istanbul
Bourgas (T) : troisième île de l'archipel des Princes
Büyük Ada : île principale de l'archipel des Princes
Caïk (T) : barque
Chékerli (T) : sucré
Chéréfinizé (T) : à votre santé
Christos Anesti (G) : Christ est résucité
Dercos (T) : lac d'eau potable à proximité d'Istanbul
Dolapdere (T) : quartier d'Istanbul
Epithafion (G) : tombeau du Christ dans l'église orthodoxe
Esnaf (T) : artisan
Férédjé (T) : manteau de femme turque
Hamalbachî (T) : quartier d'Istanbul
Hanoum (T) : madame
Hardjilik (T) : argent de poche
Heybeli (T) : deuxième île de l'archipel des Princes
Hieron (G) : autel dans l'église orthodoxe

Hronia pola (G) : de nombreux anniversaires
Iyi su (T) : bonne eau
Kadikeuy (T) : quartier d'Istanbul
Kakohaskis (G) : chercher à deviner du mauvais
Kalpak (T) : chapeau turc
Kalos tchock kalos (G) : bon, très bon
Kalosti (G) : sois la bienvenue
Kandilli : (T) : quartier d'Istanbul
Kapidji (T) : portier
Kasap (T, G) : genre de danse
Kasher (T, G) : fromage de chèvre
Kasimpasa (T) : quartier d'Istanbul
Keuftés (T, G) : boulettes de viande
Kief (T) : amusement
Kinali (T) : quatrième île de l'archipel des Princes
Kona (G) : madame
Kourtouloush (T) : quartier d'Istanbul
Koumbaro (G) : parrain
Kyria (G) : madame
Loucoum (T) : sucrerie turque
Loukouma (T, G) : boulettes de pâte frites
Ma to Théo (G) : par Dieu

Medjidié (T) : pièce de monnaie ottomane
Merhaba (T) : salut !
Mézé (T, G) : hors-d'œuvres
Moda : (T) : quartier d'Istanbul
Moré (G) : exclamation péjorative masculine
Mori (G) : exclamation péjorative féminine
Nufus (T) : carte d'identité
Ortak (T) : partenaire
Pai o (G) : il est parti
Papaz keupru (T) : quartier d'Istanbul
Pastirma (T, G) : viande sèche salée
Pendik : (T) : quartier d'Istanbul
Péra (G) : quartier d'Istanbul
Pétché (T) : voile
Pézévang (T) : entremetteur
Pis adam (T) : sale type
Prinkipo (G) : nom grec de Büyük Ada
Raki (T) : boisson alcoolisée à anis
Sacho mori (G) : expression péjorative féminine
Salvar (T) : large pantalon pour femme
Samatya (T) : quartier d'Istanbul
Savanoma (G) : toilette mortuaire

Simit (T) : pain rond au sésame

Sirto (G) : genre de danse

Tabladji (T) : peintre d'enseignes

Tarlabashi(T) : quartier d'Istanbul

Tchaouch (T) : type de raisin

Tcharchi (T, G) : bazar

Tchartchaf (T) : chador

Tcheurek (T, G) : pâtisserie pour Pâques

Tépébachi (T) : quartier d'Istanbul

Trisaghion (G) : service religieux commémoratif pour un décédé

Vai (T) : parti, perdu

Vallahi billahi (T) : que Dieu soit mon témoin

Vré (G) : exclamation

Xéro na savanoso (G) : je sais préparer le mort pour ses funérailles

Yasas (G) : longue vie

Yasou (G) : longue vie

Yéni chésmé (T) : quartier d'Istanbul

Yéroxoura (G) : vieille barbe

Yürükali (T) : plage en vogue de Büyük Ada

Table de matières

Avant-propos	7
L'île aux cents jours	11
L'île aux cent jours	13
Pour servir de préface	15
L'éphore.....	17
Panayota et le charbonnier boiteux	25
La mort de Thodoros.....	33
Portraits.....	43
Autres portraits.....	49
L'homme « le plus instruit » de l'île.....	57
Dhospina entolée	69
Stavroula et Callirhoi se querellent.....	75
Dimanche insulaire et lundi « des cordonniers »	79
Autour du magasin tripartite	93
Autour du magasin tripartite	103
Double échec.....	111
Misères et maladie d'Iphigénia	119

Les complexes d'Evdhoxia	125
À la recherche d'un vengeur	133
L'assiette cassée	137
Kyria Stassa m'offre Melpoméni	143
La virginité de Melpoméni	149
Les étrennes de Sevasti	153
La Polonaise	159
Cette étrange Efrosini.....	165
Kyria Stassa m'offre sa propre fille	173
À l'aube, ce matin-là...	177
Contes	183
Azizé.....	185
L'orpheline	191
L'ortak.....	195
La belle Evridhiki est morte.....	201
Le râtelier.....	207
Semaine sainte	213
Un fait-divers.....	221
Une fille modèle.....	229
Lexique des termes grecs et turcs	235

Mise en page : JePublie.com

Imprimé en France en mars 2011

Dépôt légal : mars 2011